

Mohammed CHAFFIK

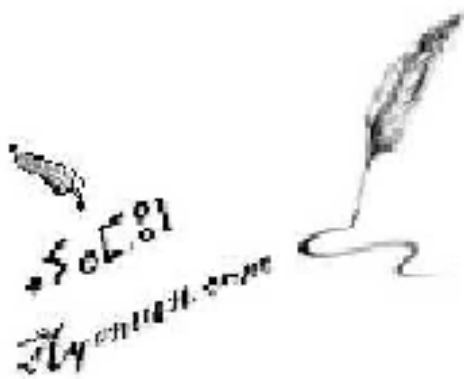
**Aperçu sur
trente trois siècles
de l'histoire des Imazighen**



Ouvrage numérisé par
l'équipe de

ayamun.com

Janvier 2019



Mohammed CHAFFIK

**Aperçu sur
trente trois siècles
de l'histoire des Imazighen**

Cet ouvrage est édité par le Haut Commissariat à l'Amazighité
Adlis yefghed sghur Amnukal n Tiwkilt Taalayant n Timmuzgha

Note au lecteur

Nous avons signalé dans le premier numéro de la revue «Timuzgha» du Haut Commissariat à l'Amazighité que «L'Amazighité souffre gravement d'un manque d'information» c'est la raison pour laquelle nous avons entrepris la publication de cet ouvrage, intitulé «Aperçu sur 33 siècles de l'histoire des Imazighen» dans sa version originale en langue arabe.

Dans le but d'en faire bénéficier les nombreux lecteurs de langue française, nous en avons également publié une traduction effectuée par Monsieur OUARAB Hocine, inspecteur de l'éducation, à la retraite.

Nous signalons que cette réalisation n'a été possible que grâce à la générosité de l'auteur de l'ouvrage, Monsieur Mohamed Chafik, de Rabat, lequel a, dans l'intérêt de la cause, renoncé délibérément aux droits d'auteurs.

Nous le prions de trouver ici l'expression de notre profonde gratitude et de nos sincères remerciements.

Annebbēh i umeghray

Nezzewr _ edd awal deg wuttun (nnumrū) amenzu n tesghunt n egh. Nenna: Timmuzgha tenter si lqella n yisallen, imi teqqim kan amzum tekmen ulach fell as awal l wakkn ad-tettwassen di yall amkan.

D-wagi i d-amentil (taseba) is nekker add nessufegh taktabt agi s yisem: «Ayn ighef dallen 33 leqrun n wedyan (histoire) Imazighen».

Ass amezwaru teffegh -edd tektabt agi s târabt, amâni i wudm n yedzzairiyen yeqqaren taffransist, yerra-tt gher tutlait agi Mas «OUARAB Hocine» amaswad uselmed (Inspecteur de l'enseignement) yeffghen gher testaght (la retraite).

Add nini belli ur nessawd ara s ayagi aarmi s tejmilt n Mas «CHAFIK Mohamed» amaruy n wedlis agi: yefka yagh turagt (ttesrih) at idd nefser s târabt; syin at idd nterdjem s tefransist u yerna isellem ula deg zerfan umaruy (les droits d'auteur) - ad as ibarek Rēbbi.

Tanemmirt ihi i Mas «Chafik» annecht ilatt s lhwrema ur nli tilas.

Préambule

Il est généralement répandu chez le commun des mortels et admis comme maxime philosophique que l'histoire est la mémoire des peuples. Si tel est le cas, pas de doute donc, que les peuples se souviennent des décennies, des siècles et des époques passés comme se souviennent les individus des jours, des mois et des années. Certes, il en est parmi les individus qui ont une bonne mémoire et d'autres pas, cependant que tous se rencontrent dans la propension à embellir les souvenirs du passé et les enjoliver tout en rejetant tout ce qui constitue un lourd fardeau pour leurs consciences et suppriment tout ce qui peut ternir l'image de marque de leur passé tel qu'ils se complaisent à l'imaginer ; c'est pour cela que les individus n'aiment pas l'existence de témoins véridiques de leur passé et les peuples ne diffèrent pas sur ce point des individus ; néanmoins, il en est parmi ces peuples ceux dont les préoccupations du présent transcendent continuellement les données du passé. Il en est aussi qui, la fuite du temps aidant ne garde plus en mémoire de son époque que des informations recueillies auprès d'autrui, lequel est souvent un rival qui fut un ennemi ou, dans le meilleur des cas l'adversaire d'aïeux et de devanciers. « Peut – être les Imazighen sont ils le cas typique des nations sans mémoire propre, du moment que la mémoire propre d'un peuple n'est autre que son autobiographie.

Les Imazighen semblent avoir pris le parti d'oublier le passé, en raison du fait qu'ils ont contribué à façonner l'histoire plus de trois millénaires durant, avec de nombreux partenaires succédant les uns aux autres. En effet, le rabâchage n'engendre que jactance et puérilisme, ces inclinations du vieillard décrépît et passéiste parce que désespéré de tout avenir » (ce vieillard, dans mon esprit, c'est la société arabe contemporaine).

De fait, l'histoire ne peut être qu'une " Science sous surveillance " car la recherche scientifique véritable exige du chercheur de se défaire de tout ce qui est essentiel dans sa pensée et dans son affectivité. Et, s'il est impossible à l'historien, même à notre époque actuelle qui a assimilé le concept de " l'objectivité ", de se défaire de sentiments nationalistes ou patriotiques ou religieux , également des conceptions idéologiques, qu'en fut-il donc de ceux qui relatent l'Histoire des époques révolues où l'esprit de clans sous toutes ses formes et diversités constituait le support (l'appui) de la cohésion sociale et ou prendre parti pour la religion, le sexe ou la race, était considéré comme cardinale vertu .

L'attitude des Amazighs vis-à-vis de leur passé n'est pas dépourvue d'une certaine noblesse et d'une certaine grandeur d'âme; c'est comme s'ils se disaient en leur for intérieur: « que ce passé là soit ce qu'il a pu être, il ne nous intéresse pas ». Mais cette attitude est caractérisée par une certaine négligence et une certaine naïveté alors que les dires des gens sur d'autres gens frappent les esprits plébéiens et leurs imaginations, cristallisent leurs opinions, que ces dires soient véridiques ou mensongers, et que de choses ont été dites sur les Amazighs depuis l'aube de l'histoire alors qu'eux se sont tus! peut être ont-ils plus de chance aujourd'hui que les autres peuples de pouvoir s'enquérir de manière objective des réalités des profondeurs de leur passé, ce, parce qu'ils ne se sont jamais permis de falsifier ou

d'enjoliver ; la responsabilité dans l'analyse de leur Histoire et son entière structuration incombent à ceux qui ont écrit sur eux successivement depuis l'époque première des pharaons jusqu'à celles des officiers de la pacification française, c'est à dire aux adversaires à qui s'applique parfaitement dans leur version de l'histoire amazighe l'aphorisme emprunté au saint Coran; « l'un de ses parents a porté témoignage...etc »; et ces parents témoins furent précisément ceux qui ont écrit parmi les scribes Egyptiens anciens, les Grecs, les Phéniciens, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Français et les Espagnols, tandis que les concernés, objet du témoignage, si certains d'entre eux - ou la plupart - ne portait plus de carte d'identité attestant de la qualité amazighe, nous aurions la certitude qu'ils ont depuis longtemps disparu et relèvent des souvenirs du passé ; la carte d'identité de l'individu à notre époque, c'est sa capacité de s'exprimer dans la langue de « Z » ; ou de sympathiser avec elle, ou à tout le moins, ne pas méconnaître les ancêtres « aux crânes rasés, mangeurs de couscous et porteurs du burnous »; celui qui, cependant , prétend ne rien avoir avec la « Chelha » et les « chlough », libre à lui de le faire, qu'il le déclare, l'insinue ou le murmure en secret car il a toute latitude de s'affilier ou s'apparenter à sa convenance, toute latitude aussi de donner la prépondérance au côté légendaire de la connaissance sur le côté scientifique du savoir pourvu qu'il ne s'avise pas d'imposer ses convictions aux autres et n'use pas de son appartenance comme moyen d'emprise et de domination.

Rabat le 08 safar 1409 correspondant au 21 septembre 1988

l'auteur.

Imazighen

I- Imazighen.

ce sont les "berbères" Imazighen en berbère est pluriel, son singulier est Amazigh, c'est le nom que se donnent les berbères eux mêmes, le féminin d'Amazigh est Tamazight, qui signifie la femme et aussi la langue. Dans les tribus touaregs disséminées au coeur du grand sud, la lettre Z porte le soukoun et devient soit h, ch ou (j) de sorte qu'elle se prononce "amahagh" chez les touaregs algériens, "amachagh" chez les touaregs maliens et "amajagh" chez les touaregs nigériens (Ency berb IV 563) .

Le terme Amazigh dans sa forme langagière est un nom d'agent, forme sur laquelle ne se construit qu'un nombre très restreint de noms d'agent. Elle dérive selon les indices existants du verbe " Youzegh " qui se prononce "youhagh" chez les touaregs et signifie "Ghazaa" ou "Aghara", certains linguistes considèrent que Amazigh dérive d'un autre verbe qu'ils affirment commun à tous les dialectes , lequel serait le verbe "Izigh" ou le verbe "youzaagh" (Ency Berb IV 566) il s'agit d'une hypothèse bâtie sur le mélange de trois autres verbes qui sont "yagh" dont le sens est atteindre, étreindre, et yagh "ou yough" qui signifie prendre ou obtenir, ou tomber ou s'allumer ou éclairer, et "yough" qui veut dire faire paître dans le sens de transhumier. Quoiqu'il en soit "Amazigh" est un nom impliquant le sens de noblesse, de grandeur d'âme et de fierté, tant au Maghreb que chez les Touaregs (De Foucauld II 673). Cela résulterait simplement d'une question d'amour propre de la part des imazighen, étant donné que les peuples se prévalent de leur appartenance ethnique comme titre de puissance et d'invincibilité. C'est ainsi que les ont appelés les historiens les plus anciens et le firent leurs voisins les plus proches, à savoir les Egyptiens anciens avec une altération dans la prononciation d'abord, puis, dans l'écriture et qui, linguistiquement, se justifie. En effet, les anciens Egyptiens de l'époque de "Raâmsis III" se faisaient appeler "Machouch" parce que leur langue en ce temps là transformait Z en ch, gh en ch également après sa conversion d'abord en kh, et séparaient les deux lettres similaires par waw (waw distinctif) (Grammaire 27,28,29).

L'historien Grec Hekataios a évoqué Imazighen au VI siècle avant J.C du nom de «Mazies» comme les a cités Hérodotos au 5e S. avant J.C du nom de «Maxies» ; cependant les historiens latins ont rapporté ce même nom altéré, en «Mazax» ou «Mazaces» ou aussi «Mazikes» lesquels sont des noms collectifs de même signification et qu'ils ont donné au «peuple numide» (dictionnaire latin 956).

Il apparaît que la première grande tribu amazighe à entrer en contact avec les Egyptiens, contact du fait de guerre, (1227 avant JC) s'appelait «Libou» et occupait les terres de la Lybie actuelle (Berbères, d'après Hérodotos 11).

Il y eut confusion chez les premiers historiens, parmi eux Hérodotos, qui se mirent à appeler Imazighen tantôt par ce nom peu ou prou altéré et tantôt du nom de Libye signifiant dans la poésie de «Homéros» les terres qui s'étendent depuis

les frontières de l'ancienne Egypte à l'est jusqu'à l'océan à l'ouest (dictionnaire grec 1190). Et lorsque furent créés les colonies phéniciennes sur les côtes de l'Afrique du nord, prospérèrent et attirèrent les regards des grecs et des romains vers la rive sud de la Méditerranée, les écrivains grecs et latins donnèrent aux Amazighs en général la dénomination d'Africains et les classèrent en Lybiens, Numidiens et Maures partant de l'est et s'arrêtant au Maghreb; il y en eut qui confondirent entre ces appellations (Scylax) dans le Maroc chez les auteurs anciens page 18, César dans la (guerre d'Afrique). page 4.

Ils se mirent à inscrire les noms des ensembles tribaux amazighs avec un certain détail sur lequel il est difficile voire impossible de s'appuyer pour disposer ces ensembles ni selon leurs volumes ni selon la continuité de leurs présence dans le temps avec son premier patronyme, ni selon leur déploiement sur le lieu, cela à cause d'une altération subie par la prononciation et la transcription d'une part, et le fait que ces tribus se composent pour la plupart de clans bédouins nomades, d'autre part, eu égard aussi à un fait qui doit être pris en considération, à savoir qu'il est sûr, à la lumière de ce que l'on remarque à ce jour, que ceux qui ont écrit sur les tribus dans le temps et l'espace sur une base purement orale confondent souvent entre la portion et le tout, en troisième lieu.

A titre indicatif et non préférentiel, nous citerons les noms des tribus amazighes anciennes tel qu'induites par le professeur Desanges dans son commentaire sur Palenios le grand (Histoire naturelle) s'évertuant à établir une carte des origines de chaque tribu.

D'après Desanges les deux tribus Masaesyli ou Masaisuli et Baniurae habitaient le nord du Maroc entre la Méditerranée au nord, l'océan à l'ouest et le Fleuve Sebou au sud. La tribu Autololes s'était déployée sur les plaines atlantiques entre Bourakrak et Tassift actuels, et la tribu Canaru quant à elle, était cantonnée dans la région de Figuig actuelle .

2- Dans le Maghreb central, les tribus Numidia s'étaient stabilisées ou presque à l'est du pays alors que les tribus Gactulier transhumaient dans les hauts plateaux et les tribus Aethiopia occupaient la zone s'étendant au sud de l'Atlas saharien.

3- En Tunisie actuelle, les tribus numides elles mêmes s'étaient déployées à l'ouest du pays depuis la côte méditerranéenne jusqu'à la région de Kairouan actuelle bien représentée qu'elle était par la tribu Massili, Massyli ou Massuli dont le nom se prononce ainsi avec la consonne double à l'instar de la prononciation française ; notre préférence quant à la prononciation de son nom, est Mazouli ou Mazili avec Z, la consonne (s) double faisait office de Z pour les latins avant d'avoir adopté « y » et Z grecs (Traité de grammaire 33) Quant aux territoires «Zeugitana» et «Byzacena» ils étaient sous influence Carthaginoise avant leur conquête par les Romains .

4- En Lybie, nous retrouvons selon Desanges la tribu «Phazanii» du côté Sud-ouest des montagnes appelées actuellement mont Neffousa, puis,

successivement partant de l'ouest vers l'est, nous retrouvons la tribu «Makaye» ou «Maqaye» ou «Macae», également la tribu «Nasamones», la tribu «Marmaridae», la dernière au côté Est dont les terres s'étendent jusqu'à un lac proche du delta du Nil dont elle avait pris le nom. Au large du Sahara libyen, face au golfe sur son flanc-ouest, se trouvaient, les terres de tribus «Karamanty» ou «gharamanty» ou «Garamantes» Il est connu que le Maghreb extrême (Maroc) avec la plus grande partie du Maghreb central (Algérie) était appelé par les grecs du nom de «Maurusia», dénommé ainsi par eux pour la première fois, repris par les romains qui en firent «Mauritania» .

Il faut ici attirer l'attention que l'appellation grecque Maurusia, dans sa texture linguistique proche du verbe grec «Maurso» qui signifie plus obscur, les grecs entendaient ils par «Maurusia» la terre des ténèbres, entendu pour eux que le soleil s'y couche ? cela avait-il un lien avec ce que les Arabes dénommaient "la mer des ténèbres" ? ; ce sont là deux questions qui méritent que l'on tente d'y répondre. Quant à la partie Est du Maghreb central et de la partie ouest qui le jouxte de la Tunisie actuelle, elle s'appelait «Numidia» et les terres attenants à la côte Méditerranéenne d'est en ouest s'appelaient «Africa» et ce qui s'y rattache s'appelait en grec «Afer» pluriel «Afri» pour les personnes, «Africanus» ou «africanus» en poésie particulièrement pour ce qui a trait aux animaux et aux choses (Dictionnaire Français latin 59). Autant l'on peut affirmer que les deux appellations «Mauritania» ou «Maurusia» et «Numidia» ne sont pas amazighes, l'on peut de même privilégier que ces trois termes «Afri», Afriqus et «Africanus» appartiennent, dans leur texture, à l'aire linguistique amazigh, même si quant à leurs significations respectives l'on ne peut cependant être affirmatif à ce sujet, car la langue latine comporte des déclinaisons avec des rajouts variables qui, tantôt paraissent et tantôt disparaissent, d'une part, et d'autre part, parce que, les lettres alphabétiques dans la transcription latine ont évolué avec le temps du point de vue nombre, d'où modification (changement) de la symbolique phonologique de certaines. (Traité de grammaire 33).

A cause de cela et d'autres raisons citées plus haut, il devient quasiment impossible actuellement à l'Historien d'établir une comparaison entre les noms des tribus amazighes tels que rapportés dans les écrits grecs et latins anciens et les noms des tribus amazighes décomptés par Ibn Khaldon à son époque, cependant que le nom de la célèbre tribu "Louata" a été rapporté par certains écrivains grecs de façon claire et précise «Louâtah» comme ils ont cité le nom «Ifuraces» qui pourrait être identifié dans "Ifoughas" touareg ou dans "Yefren" (les Berbères Fournel 98..103). Il nous est permis de nous demander: y aurait-il un rapport entre «Canari» et les îles immortelles ou entre «Autololes» et «Walalal» Ait Walal? également entre «Gaetuléa» et Koudala? entre «Masuli, Massyli, Massili et Mazala», "Ait Mazala, Imzilen" ? entre «Zengitana» et «Zouagha» «Nzekkaghen» ?, Le nom «Phazanii» a-t-il un lien avec Neffousa, ou mieux avec le Faisan actuel connu chez les touaregs sous l'appellation de «Taraka» ? (Dictionnaire Touareg 1588 IV) . Quant à «Baniurae», un chercheur marocain a proposé de l'identifier dans «Beni Warayen», ce qui se peut, puisque le nom Amazigh de cette tribu est «Ait Warayen» et à l'époque islamique "Ait" avait été traduit par «Beni» .

II. La raison de la dénomination d'Imazighen

« Les berbères »

Jadis, les peuples communiquaient très peu entre eux; ils considéraient que tous ceux qui n'exprimaient pas clairement leurs désirs dans leur langue à eux ne pouvaient être qualifiés que de barbarisme, c'est à dire de mutisme et de sans voix; c'est pour cela que les Arabes avaient leurs « âdjams », les grecs leurs âdjams, c'étaient les « Barbari ».

Les Amazighs avaient aussi leurs « âdjams », c'étaient les «Ikanawen», appellation qu'ont gardée certains peuples de l'Afrique occidentale dont les ramifications. ont donné des noms de pays, tels Ghinia, le Ghana, auxquels se rattachent au Maghreb les Gnawi, «âbdgnawi»le gh dans Ghana et dans Ghinia étant une inversion de la lettre " G" nouée et il existe à ce jour une communauté d'habitants du Maghreb d'origine nègre que l'on appelle «Gnawa» qui signifie «El âdjam», le muet, le sans voix. Les grecs donnaient le nom de «Barbari» aux peuples qui leur étaient étrangers, à commencer par les latins, et lorsque les Romains le prirent, ils appelaient ainsi tout peuple situé en dehors de l'aire civilisationnelle gréco-latine (Dictionnaire latin 207). Assurément donc les amazighs étaient «Barbari» aux yeux des romains.

On les qualifiait ainsi, à cause particulièrement de leur résistance opiniâtre aux romains militairement (Rome et les Berbères) et culturellement (la Résistance africaine), surtout que la plupart de leurs tribus étaient demeurées en dehors des zones nord soumises à l'influence romaine. Ils gardèrent ce qualificatif de «Barbari» durant toute l'époque romaine, et il était naturel qu'il leur demeurât pendant toute la domination byzantine sur les villes de la côte sud méditerranéenne; les «Roums» c'est à dire les byzantins sont les héritiers de l'Empire romain. Pendant la conquête islamique, les Arabes prirent aux «Roums» le terme «Barbari» et en firent «Berbère», et par la suite les Européens dénommèrent l'Afrique du nord «Barbaria, Barbarie» ou Etats "barbaresques" jusqu'aux débuts du XIXe S. après J.C (Dictionnaire Robert) lorsqu'ils entrèrent en contact avec les autochtones du Maroc et d'Algérie parlant l'Arabe dialectal, ils les entendirent prononcer le nom «lebraber» avec deux "r" adoucis et le transposèrent dans leurs langues respectives sous forme de "berbères" ou "berbères".

Toutes autres explications données par certains historiens arabes sont factices et n'ont aucun fondement basé sur l'argumentation et la logique; tout ce qui a été rapporté en fait de poésies quant à l'appartenance des « berbères » et leur rattachement à des tribus arabes égyptiennes et qahitanies n'est construit sur rien de précis, mais découle de visées politiques qui agitaient les esprits aussi bien des arabes que des « berbères », à preuve que d'autres poètes arabes ont essayé de rattacher à « l'arabité » les peuples autres que « berbères » disant, par exemple à propos des kurdes ceci : « Sur ta vie, les kurdes ne sont point fils de Perses, mais le kurde est fils de Âmr file de Âamri » d'après : Lissane El Arab, d'Ibn Mendhour, thème: les kurdes. Quoiqu'il en soit, les Amazighs ont ignoré la dénomination de «Berbère» dans leur langue à travers les âges et ont conservé leur appellation d'origine « Imazighen » alors que leur fut dénié le nom de «Chlouh» dont ils

étaient désignés au Maghreb (Maroc) Est-ce peut être parce que certaines de leurs tribus étaient constituées de coupeurs de routes pour les voyageurs? mais les habitants de l'ouest du grand Atlas et de Sousse se dénomment « Ichelhiene » dont le singulier est « Achelhi ».

A remarquer cependant leur préférence ces deux dernières décennies à s'appeler « Imazighen », comme il convient de rappeler que le terme « Aroumi » c'est à dire le romain (Erroumi) ou le Franc (El Ifranj) dans la langue Amazigh est porté à signifier à l'origine sévérité et manque de compassion, le mettant en parallèle avec le terme « Barbari » romain, lequel parallèle s'étend au fruit du cactus à peau épineuse connu chez les Maghribin sous le vocable de " Karmous nsara " « (figue des Ifranjs) et chez les français « figue de Barbarie » c'est à dire figue du pays des Berbères. Les orientaux ont pris aujourd'hui le mot « barbare » directement des Européens avec tout ce qu'il contient de signification, disant par exemple « actes sionistes barbares » et ainsi de suite, appelant aussi le fruit du cactus « figue des berbères » (Agricultural terminology).

Il y eut du côté des Amazigh, dans le passé, des réactions contre les dénominations dont il furent affublés après la conquête islamique. C'est ainsi qu'ils surnommèrent les arabes « Igezzam » (les pioches), « Ikchoudhan » (bûches de bois) « Izakaren » (les cordellettes), « Dkhamkhamene » (les enroués) et l'Amazigh, pour faire allusion au convive qui comprend le « berbère » disait: (haat yeçça yudjdhem): il a mangé du pissenlit (le mangeur de pissenlit).

III. L'origine des imazighen

Beaucoup ont abordé ce sujet, et ce qui a été écrit se résume au fait que les historiens arabes en sont venus presque tous à affirmer au moyen âge que les «berbères» sont d'origine yéménite, c'est à dire des arabes de pur sang, n'ayant jamais eu contact avec les non arabes, ils furent suivis dans cette voie par ceux qui procèdent par similitude en faveur du colonialisme français de peuplement au cours du siècle dernier et du début de ce siècle, C'est ainsi qu'ils se mirent à inventer des preuves que les «berbères» étaient des européens de souche, en particulier les blonds et les blancs parmi eux .

Il est clair que les allégations des uns et les autres, animées ou non de bonnes intentions, ont une motivation politique, ou partent d'une volonté de justifier leur implantation. Cependant, avec la rétention du colonialisme européen en Afrique du nord, cette question scientifique s'est mise à imposer aux chercheurs toute la réserve indispensable, surtout en direction des sources écrites quand elles ne sont pas confortées par d'autres données plus garantes d'objectivité.

Il a été procédé sérieusement ces quarante dernières années à l'exploitation des potentialités archéologiques, anthropologiques et linguistiques dans la recherche sur l'origine des amazighs ou plus justement sur les origines des Maghrébins ; c'est ainsi que les premiers résultats auxquels ont abouti les recherches font que les habitants actuels de l'Afrique du nord ont, dans leur ensemble, un lien solide avec l'homme qui s'est fixé, en ces lieux depuis l'époque préhistorique c'est à dire depuis approximativement 9000 ans d'une part, et que le flux humain en cette zone s'orientait toujours vers l'Occident venant de l'Orient d'autre part (Berbères, Camps 44).

En conséquence de cela, l'on peut dire qu'il serait vain de rechercher pour les « Berbères » des contrées d'origine autres que celles qui furent leur berceau depuis approximativement dix mille ans, et qui donc prétendrait à cette recherche se devrait de l'appliquer par une quête de « contrée d'origine » pour les Chinois par exemple, ou pour les Indous de l'Inde et de Sind, ou pour les anciens Egyptiens, ou pour les Yéménites eux mêmes et les Arabes en général, ce, afin que l'intéressé sache d'où ils sont venus pour se transplanter dans la presqu'île arabique. Tout ce que l'on peut affirmer aujourd'hui au sujet de la parenté supposée entre Imazighen et les Yéménites réside dans les trois indices suivants:

A- Un nombre appréciable de noms de lieux sur la voie terrestre reliant le grand Maghreb au Yémen à travers le continent africain sont des constructions amazighes claires, ayant pour certaines dans la langue amazighe des significations telles en Haute Egypte : Abnou, Assiout, Akhmim, Tima, Tala, Assouan et Touchka, puis au Soudan Nord : Tarakma, Atbara et Timraïne, également en Erythrée: Aksoum, Asara, Akoula, Akourdate ou Akoursade... alors qu'il n'existe pas au Yémen même, selon le tracé des cartes courantes, de nom de lieux de ce genre, sauf le nom de la presqu'île « Entoufach ». La succession des dénominations plus haut citées sur la voie continentale reliant l'Afrique du nord au

Yémen remonterait elle à l'époque d'une émigration ancienne qui a laissé des vestiges dans les contrées qu'elle a traversées ? ou cela est-il dû à une parentée existant entre la langue amazighe et la langue égyptienne ancienne ainsi que les langues Kouchies ?

B- j'ai pu tomber personnellement sur nombre de vocables arabes que l'auteur du «Lissan El Ârab» (la Langue des Arabes) affirme être «hamiarites ou yéménites», Ces vocables existent en Amazigh soit dans leur signification «hamiarite» soit de sens contraire, comme si tous s'étaient mués en contresens.. Mais il s'agit là d'un petit nombre de vocables qui ne permet pas de trancher sur le sujet sauf si intervenait une étude comparée sur le terrain entre les dialectes amazighs et les dialectes yéménites actuels du point de vue de leurs données lexicographiques, morphologiques et phonologiques.

C- Entre les lettres «Tifinaghe» anciennes et touaregs et les lettres «hamiarites» existe une ressemblance remarquable quant aux formes sans comparaison toutefois dans l'émission des sons, à l'exception de deux cas avec indulgence pour ce qui est de la précision (correspondance personnelle entre moi et le chercheur français Christian Robin, rédacteur du chapitre relatif à la civilisation du sud de la péninsule arabique avant l'Islam dans (l'Arabie du sud).

La voie de la recherche sur le thème se limitera peut être aux premières décennies du siècle prochain ou peu avant, ce, parce que les moyens de comparaison anthropologique entre les peuples sont devenus très précis grâce aux découvertes récentes faites par les savants «Jean Dausset» et «Jean Bernard» spécialisés tous deux dans l'examen des globules rouges dans leurs formes les plus diverses. Les deux savants sont ainsi parvenus à suivre les traces de peuples ayant émigré de leurs contrées d'origine depuis quinze mille ans (le Sang et l'Histoire).

Les Amazighs à l'époque historique ancienne et avant l'Islam.

Persistance d'exposition des contrées amazighes aux incursions étrangères.

Il est impensable qu'il puisse exister parmi les nations une à n'avoir jamais été en butte à des incursions étrangères et qu'il n'y eut point de contrée dans le monde à n'avoir pas subi de poussée coloniale à l'exception de celles qui ne recèlent aucune richesse ou ne peuvent être des colonies de peuplement à cause du climat ou de la disparition de la partie habitable sous une couche de glace.

Cependant, la succession des incursions étrangères dans les régions amazighes a attiré l'attention des historiens, Peut être que la cause de cette vulnérabilité des « berbères » est elle due à deux facteurs interactionnels, en premier lieu l'éclosion sur la rive nord est de la Méditerranée de civilisations matérielles qui ont prospéré grâce à plusieurs facteurs, de sorte que les peuples qui en ont bénéficié ont pris l'initiative de se déployer hors de leurs forteresses munis de leur équipement et matériel, nantis de leur expérience aussi; secondo, c'est qu'au moment où ces peuples commençaient à se déployer, les imazighens étaient dans un état de faiblesse matérielle, sociale et politique pouvant d'ailleurs se justifier comme nous l'objectiverons plus loin. C'est ainsi que ces peuples se sont saisis de toutes occasions d'initiative dès le début, et les Amazighs demeurèrent en position défensive à travers les siècles.

L'original est que le contact des amazighs anciens avec les premiers étrangers venus solliciter leur cohabitation débuta par un sourire engageant d'une princesse phénicienne qui lui concilia un leader ou roi « berbère » selon ce que nous rapporte la légende dans certains de ses détails, (trois mille ans, 30). Ce leader ou roi s'appelle «Larbas» tel que rapporté par l'historien latin «Lustinus» au troisième siècle après J.C, en référence à une autre source (l'Afrique du nord 68) la princesse était la fameuse " Elissa" également connue sous le nom de "Didon" .

Dans la mesure où cette légende est véridique, elle signifie que les premiers étrangers à avoir foulé la terre amazighe étaient gens pacifiques, venus demander l'hospitalité, et parce qu'aussi leurs hôtes avaient un réel besoin d'eux.

De fait, les amazighs avaient besoin d'intermédiaires entre eux et d'autres peuples pour le commerce et les choses de la mer. Ils en avaient particulièrement besoin pour ce qui se fabriquait comme outils, ustensiles, vêtements et autres. Il n'y a pas de doute que les amazighs connurent d'autres phéniciens avant «Elissa» et ses compagnons et eurent des échanges avec eux. La venue de «Didon» avec la fondation de Carthage approximativement en l'an 814 (A.V) J.C. ne fut donc que la consécration de précédents rapports entre une société pastorale et des délégations de commerçants et d'artisans. La création de Carthage et autres comptoirs commerciaux phéniciens sur la rive de l'Afrique du nord aura cependant des complications dont les amazighs ne voulaient pas, les Carthaginois n'ayant rien fait pour les éviter ou contenir leurs effets. Les relations entre les Carthaginois et leurs « hôtes » demeurèrent bonnes tant que leur rôle se limitait aux échanges et au

commerce, c'est à dire durant plus de trois siècles. Mais lorsqu'ils se mirent à porter leurs vues sur l'intérieur des terres et entreprirent la conquête de la zone entourant leur ville, la situation changea peu à peu à partir de la fin du cinquième siècle avant Jésus Christ.

Il ne serait pas aventureux de dire que si la coopération amazigho-carthaginoise avait atteint sa portée dans les domaines politique et militaire, comme il en fut dans les domaines commerciaux et culturels, cela aurait peu ou prou modifié le cours de l'Histoire.

Le fait est que, cependant, l'ère de la coexistence pacifique a pris fin à cause du désir d'expansion de Carthage en dehors de son espace maritime qui lui avait été gracieusement octroyé. Il en résulta des zizanies entre elle et les amazighs à partir du début du quatrième siècle avant J.C. lesquels lui firent subir un siège très dur en 596 avant J.C.

Les Siciliens mirent à profit toute occasion pour exciter chaque partie contre l'autre (les Berbères 44, 45, 46, d'après Diodéris Polubio et autres), et les provocations dégénérèrent en antagonisme et haine au point où Carthage vit se soulever sa propre armée composée dans sa majorité de « Berbères » sous le commandement de Mathos (an 24 avant J.C) et la situation ne redevint normale qu'après trois ans de luttes intestines à l'issue de quoi Carthage reprit la maîtrise. Les Amazighs participèrent aux hostilités contre Rome-troisième guerre punique- au cours desquelles Hannibal remporta grâce à leur force militaire ses victoires immortelles dans la péninsule italienne et où ne passa pas inaperçu pour les Romains le rôle joué par les « Berbères » dans ces victoires ainsi que l'atteste en ces termes Titus Livius : Ce furent les sabirs numidiens qui tranchèrent de façon décisive dans la bataille de Cannac (les Berbères) en prélude de l'ouvrage. Mais les haines entre Amazighs et Carthaginois s'étaient déjà glissées jusqu'au tréfonds des âmes, et les romains, forts de leur expérience coutumière, en profitèrent et trouvèrent leur route vers l'occupation progressive des zones de l'Afrique du nord qui jouxtent la rive méditerranéenne ainsi que l'intérieur des terres y attenant, bien entendu. Il est utile de rappeler ici que la partie-Est de la rive n'a pas échappé à l'intervention étrangère; c'est ainsi qu'au cinquième siècle avant J.C, alors que Carthage étendait son influence à l'ouest de la Méditerranée, les Romains en annexaient morceau par morceau les terres amazighes de la rive sud qui fait face à leur pays ; les tribus Amzighes lybiennes « Nassamonisse » leur résistèrent sous le commandement de leur chef ou roi « Adrican » mais les romains parviennent, malgré cela à occuper des positions maritimes dans ce qui est connu aujourd'hui sous le nom de « Barqa » comme ils fondèrent un ensemble de ports qu'ils appelèrent les « cinq villes pentapolis » ; leur civilisation prospéra de remarquable façon surtout lorsque Alexandre de Macédoine renforça par ses conquêtes la position de la Grèce en général dans l'est de la Méditerranée.

Parmi les « cinq villes » l'histoire a retenu, particulièrement en mémoire, le nom de « Cyrénæ » puis celui de « Berenice » qui fut érigée sur le site de « Benghazi » actuelle. A « Qorina » naquit l'illustre poète grec « Kallimakhos » qui célébra dans l'un de ses poèmes la beauté des « blondes lybiennes ».

Peut être que les relations de ces grecs là avec les tribus amazighes entourant les « cinq villes » étaient elles commerciales avant tout ; il semble cependant qu'il y eut entre les deux éléments amazigh et grec une espèce de mélange culturo-religieux sachant que l'adoration du dieu « Ammon » dont le temple le plus grand était situé dans l'oasis de « Siwa » s'infiltra par la route reliant « Cyrénaïca » au Continent européen et s'y propagea même dans les milieux évolués (Histoire générale I 347), la voie d'Ammom le libyen rayonna à un degré tel que les conseillers d'Alexandre de Macédoine recommandèrent à ce dernier de conquérir « Siwa » pour se stabiliser en Egypte ; il suivit leur conseil et entreprit avec armes et bagages le trajet de six cents kilomètres à travers le Sahara pour faire ensuite un crochet par cette seconde petite oasis.

L'écho de cette visite atteignit la presqu'île arabe elle même ainsi qu'en témoigne ce propos du poète Oummaya Bnou Abi Essalt (Lissane El Arab, la langue des Arabes:Thème: Thatt) suivent deux vers en arabe, page 15 du texte arabe « il parcourut l'Orient et l'Occident en quête d'un sage pouvant le guider sur la voie du succès, le coucher du soleil le surprit dans une source fangeuse pleine de boue noire, d'odeur fétide ». Il est bon de rappeler ici que les habitants de l'Oasis de Siwa parlaient jusqu'aux années quarante ou même cinquante de ce siècle la langue amazighe; le Mazighizan français «Laoust» a consacré un livre pour faire connaître leur dialecte et il n'est pas impossible de trouver peu ou prou parmi eux ceux qui parlent encore jusqu'à maintenant l'Amazigh.

Après cette digression somme toute indispensable, nous revenons au cœur du sujet. L'attention des historiens a été attirée par le fait que les «Berbères» se sont continuellement alliés avec n'importe quel conquérant « fortuit » dans le désir de se débarrasser du conquérant «sédentaire»; c'est ainsi qu'ils s'allièrent ou que certains d'entre eux s'allièrent avec Rome afin de se débarrasser de Carthage, puis avec les Vandales pour se débarrasser de Rome (Les Berbères 77, d'après St Augustin et aussi Gibbon) ; ils participèrent avec eux à la destruction de la « Ville Eternelle » ainsi que d'autres villes italiennes et partagèrent avec eux les produits des pillages (les Berbères 85, d'après Victoris Vitensis, qui est Victor Devite né à Carthage en 455 de l'ère chrétienne), puis ne tardèrent pas à leur manifester leur hostilité et à les combattre, à partir des montagnes de «d'Aurès» tout particulièrement et leur infligèrent la plus cuisante défaite de leur histoire, tel que rapporté par « Procopios » (les Berbères 87) ; lorsque les Byzantins attaquèrent les positions Vandales en Afrique du nord, lesquelles n'étaient pas importantes, (les Berbères), les Amazighs observèrent la neutralité au début jusqu'à ce que furent défaits leurs «anciens» ennemis pour affronter alors leurs « nouveaux » ennemis.

Eu égard à l'importance de l'affrontement long et pénible avec les Romains d'abord puis avec les Byzantins, héritiers des romains, nous analyserons plus loin la question avec quelque détail, car cela implique une certaine connaissance de la situation politique des amazighs avant l'incursion du colonialisme romain dans certaines de leurs terres; quant aux vandales, leurs grandes armées ne restèrent pas longtemps en Afrique du nord et le pays ne garda pas une empreinte significative de leur passage.

2- Des dynasties amazighs gouvernèrent l'Egypte ancienne pendant des siècles.

Les amazighs ne purent pas, avant leur islamisation, conquérir des terres étrangères et les coloniser, comme ce fut le cas d'autres nations, les Romains en particulier ; cependant, certaines de leurs dynasties purent néanmoins parvenir indirectement à s'emparer du pouvoir dans le plus grand royaume que l'histoire ait connu, celui qui dura le plus aussi, c'est-à-dire l'Egypte pharaonique et c'est ainsi qu'à partir du 10^es avant J.C se succédèrent sur la terre de Kinana des pharaons «lybiens» durant plusieurs siècles, ce, après une succession d'événements qu'eut à connaître l'Egypte entre l'année 1227 et l'année 935 avant J.C.

Lorsque le pharaon (Raamses III) arrêta les attaques étrangères contre l'Egypte au treizième siècle avant J.C, il ne fut pas en mesure de stopper complètement l'avance amazighe (Lybienne) ; c'est ainsi que des tribus « berbères » s'implantèrent dans la vallée du Nil, et se mirent à pourvoir les armées pharaoniques en soldats. Vers la fin du deuxième millénaire avant J.C, nombre de ces « mercenaires » assumèrent des responsabilités au niveau des provinces. La situation politique se dégradait et le premier siècle du premier millénaire tirait à peine sur sa fin que le chef lybien «Chechonq» (peut être s'appelait-il Chichoungh?) s'empara du trône d'Egypte inaugurant ainsi le règne de la vingt deuxième famille pharaonique, en l'an 935 avant J.C et fit de «Bubastis» sa capitale ; c'est par lui que la situation dans la vallée du Nil retrouva une certaine stabilité; il rendit à l'Egypte son influence politique en Syrie ancienne «Echchame» en s'emparant de «Ugarit», «Byblos» et «Orchalim» (Jerusalem actuelle).

Le pouvoir demeura héréditaire entre les familles amazigho- libyennes jusque vers 715 avant JC et le dernier pharaon Amazigh véritable à avoir régné sur l'Egypte fût « Tafnakht », issu de la 24ème dynastie, qui eut pour successeurs des pharaons «métis» (Amazigho - Ethiopiens) à l'avènement de la 25ème dynastie (Histoire du Développement. II 26).

3- Des royaumes amazighs anciens font des tentatives de réunification.

Des sources égyptiennes nous apprennent que les Amazigho-libyens eurent des rois vers la fin du deuxième siècle avant J.C, certains ouvrages latins indiquent que chacun des deux monarques amazighs aussi bien Larbas que Lopas (ou Lopan), éprouva le désir de se marier avec la Princesse Phénicienne Elissa; il faut cependant reposer la question à ce sujet : Les rois cités par les sources égyptiennes furent-ils réellement des monarques ou tout simplement des chefs de tribus qui parlaient au nom de leurs tribus respectives ? . Aussi, quelle est la part de la légende et quelle est la part de l'Histoire dans ce qui est rapporté concernant les fiançailles d'Elissa avec Larbas et Lopas ? . Il est par contre sûr qu'avait existé dans l'Est de la Libye au cinquième siècle avant J.C un roi du nom d'Adrican ce, d'après Hérodote et qu'il est également certain que certaines régions de Libye avaient des rois, que certaines régions de Mauritanie avaient aussi leurs rois à partir du quatrième siècle avant J.C. Ceci dit, la plupart des historiens croient fermement que c'est le roi « Ailimas » qui a fondé l'Etat des «Amaziles» dont se réclame «Massiniza », et

«Yodoros» rapporte à son propos qu'il fut tué au cours d'une bataille contre le tyran « Syragausa Akathochys » vers l'an 310 avant J.C. (l'Afrique du Nord 68-71). Cependant, qu'au troisième siècle avant J.C, les repères des royaumes Amazighs commencent à se préciser de sorte que les historiens peuvent les étudier même en ce qui concerne certains aspects de leur souveraineté. Parmi les premiers monarques qui entreprirent sérieusement la réunification des Amazighs, «Syphax» ou «Syphaqs» ou «Syphaghs» « Massinissa », "Baga" ; ces monarques vécurent tous trois à la même époque, vers la fin du troisième siècle avant J.C, le premier s'allia à Carthage, le second la combattit avec l'aide du troisième. Syphax régna sur les tribus « Masayasouli » dont l'histoire ne délimite pas les territoires avec précision, alors que « Masiniza » fut roi des tribus numides «Mazila» ou « Masila » ; « Baga », lui, régna sur une partie des terres de Mauritanie qui s'étend de l'Océan à l'Ouest jusqu'au fleuve « Mouloutcha » à l'Est, et de la Méditerranée au Nord jusqu'aux pieds de l'Atlas au sud, selon toutes probabilités. Le roi « Syphax » n'eut pas de descendant pour lui succéder, puisque c'est « Masiniza » qui s'empara de ses zones d'influence après l'avoir vaincu et emprisonné. Quant à « Baga » le Mauritanien, son trône échut à la famille "Boccus" dont on ne sait si elle appartient à sa dynastie ou non ; la période qui sépare le règne de «Baga» de celui de « Boccus premier » est d'environ un siècle et l'on ne sait rien de ce qui s'y passa.

Alors que chacun des trois royaumes s'évertuait à réunifier sa zone d'influence, les guerres se succédaient entre Rome et Carthage. Le résultat fut que chacune des parties en conflit se mit à allécher les Amazighs en vue d'obtenir leur alliance, exploitant les rivalités entre les rois dans leurs relations mutuelles.

Pendant les secondes guerres puniques, Rome réussit, grâce à sa connaissance des données du domaine politique «Africain », à obtenir l'amitié du plus furieux adversaire de Carthage : « Masiniza » et s'allier avec lui. Cette alliance fut la première brèche qui permit l'infiltration progressive de la domination politique romaine aux centres du pouvoir dans tous les pays du Maghreb. De fait, Rome usa de tous les moyens de séduction et de terreur comme méthode pour dresser les rois amazighs les uns contre les autres dans une première étape, puis tomba le masque en second lieu et combattit quiconque refusa de devenir son suppôt. Elle continua dans cette voie pendant environ deux siècles, étendant sa main mise en direction de l'ouest jusqu'à ce qu'elle eut détruit tous les royaumes et n'épargna de façon toute formelle que les trônes de Mauritanie ; elle y plaça le jeune prince amazigh Juba II, fils de Juba I qu'elle avait fait prisonnier, alors qu'il était enfant, après s'être débarrassée de son père. Juba II demeura son homme lige jusqu'à sa mort. Son fils "Ptolimayous" suivit sa voie jusqu'à ce que son cousin du côté maternel, l'empereur romain « Caligula » l'attira pour assister à des festivités officielles dans la ville de « Lyon » gauloise où il ordonna son assassinat, en l'an 40 de l'ère chrétienne; sa mort marque l'extinction des anciens royaumes amazighs.

4- Regard sur l'œuvre des plus marquants souverains anciens.

Le roi "Syphax El Misaïsouli", mort en 203 avant J.C; les historiens, n'ayant pu déterminer avec précision les frontières de son royaume, privilégièrent la probabilité d'une capitale Est : « Qirta » ou « Cirta » et une capitale Ouest :

« Siga ». « Syphax » ne fut peut être à ses débuts qu'un chef d'une tribu qui a vaincu d'autres tribus ; à la suite de cela, il porta la couronne, battit monnaie, organisa l'armée et se fit aider de son fils « Vermina » dans la gestion des affaires militaires. Ayant quelque peu subi l'influence politique grecque, il s'appuya dans l'exercice du pouvoir sur l'assistance des chefs des tribus. Il établit des relations diplomatiques aussi bien avec Carthage qu'avec Rome. La langue de la vie quotidienne et de la conversation courante dans le royaume fut l'Amazigh ; la langue des actes officiels, le Phénicien ; la langue de la culture, le grec. Peut être est-ce à son nom que fait allusion Ibn Khaldoun lorsqu'il dit au sujet de l'origine des « Berbères » ; leur ancêtre « Syphk » ; cette hypothèse est renforcée par le fait que « Plutakhos » prétend quelque chose de ce genre (l'Afrique du Nord... 85).

Au plus fort de la seconde guerre punique, Rome aussi bien que Carthage chercha à se concilier « Syphax » et l'attirer dans son camp. Il entreprit de réconcilier les deux parties, mais sans succès, à cause de l'entêtement de Rome : il choisit alors le coté de Carthage après son mariage avec la fille de l'un de ses notables « Sophonisiba » sachant que la victoire de Rome n'aurait que des effets désastreux sur l'Afrique. Mais les Romains se tournèrent vers son adversaire et rival « Mazilien » le jeune et ambitieux roi « Masiniza » et s'allièrent avec lui. Il combattit « Syphax », le vainquit, le fit prisonnier, le livra à ses alliés et hérita de son royaume. Quant au prince « Vermina », il survécut peut être quelques années à son père ainsi que l'atteste une pièce de monnaie en argent frappée à son effigie.

B - Le roi " Masiniza " le " Mazilien " (240-148 avant J.C.).

La personnalité de ce souverain s'affirma d'abord dans sa compétence militaire. C'est ainsi qu'il put vaincre « Syphax » le Masaisouli, puis mit les romains dans la possibilité de triompher du plus habile général connu de l'histoire ancienne : Annibal le Carthaginois, dans la célèbre bataille de « Zama », en l'an 202 avant J.C. (la Carthage punique 284, 85, 268, 80 Gsell). La cause de sa haine pour Carthage est son cramponnement au principe « l'Afrique aux Africains », et de ce qui provoque particulièrement son ressentiment pour elle, le fait que les Carthaginois marièrent « Syphax » avec sa fiancée « Sophonisiba ». la réalité est que ses voisins Carthaginois furent complices de son adversaire Masaisoulien en vue de détruire son royaume. Il ne trouva d'alternative que dans l'alliance avec les Romains, se fixant intimement comme ultime objectif la fondation d'un royaume amazigh unifié, et indépendant de toute influence étrangère, surtout que l'accord de paix avec Rome et Carthage (201 avant J.C.) stipulait qu'il était de son droit d'agir en vue de récupérer toutes les terres qui furent naguère entre les mains de ses aïeux sans mention de délimitation pour ces terres. S'il ne réussit pas dans cette entreprise, ce fut pour deux raisons : la première est qu'il était vieux, décrépit et mourut avant la déroute définitive de Carthage, la seconde est qu'il ne prépara pas ses fils à poursuivre son œuvre après sa mort, mais commit plutôt une faute politique en s'appuyant sur les romains et en les faisant les régents de son trône après sa mort. Peut être est-ce sa haine "ancienne" envers Carthage qui l'y a poussé. Il était certes à ce moment là un vieillard physiquement et intellectuellement déliquescant, vivant plus avec ses souvenirs qu'avec la réalité et mourut à plus de quatre vingt dix ans. Sans doute que les romains étaient au

courant de ses intentions et louvoyaient avec lui toute sa vie pour qu'il leur demeurât fidèle.

Les historiens supposent que si son heure n'était pas arrivée avant la décision des Romains de démolir Carthage, il aurait déployé tous ses efforts pour la sauver de la destruction dans le but d'en faire la base de son royaume, ce que craignaient les Romains (Gsell III 354) ; ils démolirent la capitale punique jusqu'au dernier édifice, partagèrent le royaume entre les trois fils de « Masiniza » afin de les affaiblir et entreprirent l'application de leur plan visant l'occupation directe ainsi que la colonisation de peuplement des zones « utiles » en Afrique du Nord.

En ce qui concerne l'organisation du Royaume Mazili, « Masiniza » fut un modèle parmi les modèles amazighs anciens ainsi que nous l'avons décrit en évoquant « Syphax » et son maintien pendant longtemps sur le trône -environ soixante années- de 205 à 148 avant J.C. lui a permis d'accomplir des choses pour lesquelles il n'eut pas de pareil.

C'est ainsi que « Massiniza » élargit les frontières de son royaume, les étendant de la vallée « Mouloutcha » à l'Ouest jusqu'aux terres de la Libye actuelle à l'Est (Tripoli); ne put échapper à son pouvoir que le royaume de Mauritanie et ce qui restait des possessions de Carthage autour de la ville, après sa défaite en l'an 202 avant J.C. Cette extension du territoire du Royaume le contraignait à une pérégrination constante à travers les provinces, à la tête de ses troupes et poursuivre son action diplomatique pour tenter (allécher) Rome par Carthage. Il portait le titre d'Aguellid (roi en langue amazigh) et essaya lui aussi d'organiser son royaume sur le modèle greco-macédonien; il porta la couronne et tenait le sceptre, d'après ce qui se voit sur les pièces de monnaie frappées à son effigie en sa capitale « Quirta » ou « Cirta » (Constantine actuelle d'après ce que privilégient les historiens jusqu'ici).

Il préservait la cohésion des différentes parties de son royaume par des moyens politiques traditionnels, c'est à dire des parentés par alliances, c'est à dire pactes avec les chefs de tribus, l'éveil de sentiments religieux et la guerre en cas de nécessité (l'Afrique du Nord 109, 110). Il put ainsi collecter les impôts et imposer à ses sujets un genre de service militaire, ainsi que de coutume chez toutes les nations aux structures sociales tribales. Il encouragea les habitants à s'adonner à l'agriculture et se sédentariser, il mit sur pied une flotte de guerre ainsi qu'une flotte commerciale et ouvrit les portes de son royaume aux marchands grecs. Sous son règne se répandit plus que par le passé la culture punique parmi les amazighs, malgré son inimitié pour Carthage, et la capitale « Cirta » reçut nombre d'hommes de lettres et d'artistes qui en firent une ville évoluée dans sa vie matérielle et intellectuelle, le souverain lui même admirait la civilisation hellénique (grecque) et adoptait les traditions des souverains grecs, c'est ainsi qu'il mangeait dans de la vaisselle en argent et en or; avait engagé un orchestre de musiciens grecs, et il n'y a pas de doute que les commerçants grecs lançaient leurs marchandises grâce à son engouement pour tout qui était hellène, et certains historiens vont jusqu'à lui attribuer la création de l'alphabet amazigh ancien (Tifinagh) alors que son usage remonte à beaucoup plus loin qu'ils s'imaginent.

C- Le roi mauritanien Bocchus 1er .

Son royaume, au début, était ce qu'il avait hérité du règne de «Baga» déjà cité, mais il saisit l'occasion de la défaite de «Yougourthen» devant les légions romaines pour s'emparer de la partie Ouest du royaume des Amaziles; l'histoire, lui imputa, ainsi que rapporté par les auteurs latins, l'accusation de trahison de son parent et allié "Yougourthen" l'Amazil, jugement qui n'admet pas de commentaire par manque de références. L'on ne sait pas où se situait le royaume mauritanien à l'époque de Bocchus 1er , mais certains historiens contemporains croient que ce souverain se déplaçait entre plusieurs capitales et qu'ils s'était sans doute emparé de la ville amazigh. de «Siga ».

Après la défaite de " youghourthen " en l'an 105 avant J.C. Quoi qu'il en soit, son royaume englobait un ensemble de centres urbains dont nous citerons principalement Tinodji (Tanger), Tamouda et Walili (Walili d'avant l'époque romaine).

Bochus 1er exerça son pouvoir absolu dans la limite de ses capacités militaires, dans la limite aussi des relations avec les sectarismes tribaux. Il disposait d'une assemblée consultative constituée de proches, d'amis, de certains chefs de tribus, et d'un conseil pour le secrétariat et la conduite des affaires de l'armée; son bras droit lors des opérations de guerre était son fils "Volux" .

Il était assisté, dans ses contacts avec l'étranger, Rome en particulier, par un corps d'ambassadeurs composé de cinq membres, comme il s'était doté d'une maison pour battre monnaie. En raison de tout cela, Bocchus 1^{er} se considérait le plus grand souverain de la planète, ainsi que rapporté par le « Romain » « Sallustino » ; il mourut entre 80 et 70 avant J.C. Son fils Boukoud 1^{er} lui succéda, puis le royaume fut partagé en deux parties, l'une que gouverna Bocchus II et l'autre qui échut à Boukoud II en l'an 38 avant J.C. Bocchus II se débarrassa de son associé et s'arrogea le pouvoir. Il mourut en 33 avant J.C sans postérité pour lui succéder. Rome étendit alors son influence politique sur la Mauritanie et investit à sa tête le prince détenu Juba II (25 avant J.C)

D- Le roi Yougourthen, l'Amazil :

Yougourthen est fils illégitime de Mastanabaâl, fils de Massinissa. Son oncle le roi «Mikioussa» l'intégra à ses deux garçons «Amafal » et «Aderbaâl» et en fit leur associé pour hériter. Après la mort de «Mikioussa» Yougourthen combattit ses deux cousins et s'en débarrassa l'un après l'autre par l'assassinat. Il demeura seul à la tête du royaume et s'opposa aux romains (112 avant J.C) ; la guerre s'installa avec des fortunes diverses entre les deux camps jusqu'à ce qu'il fut abandonné par son beau-père et allié «Bocchus» 1^{er} le Mauritanien. Les romains le firent prisonnier en l'an 105 d'avant J.C et l'emmenèrent à Rome où ils le retinrent captif et le martyrisèrent dans son cachot. L'histoire a enregistré à l'actif de ce souverain une expérience guerrière rare, il fut l'un des plus farouches résistants qui s'opposèrent à la politique agressive et expansive de Rome à l'époque de son

hégémonie sur les deux rives de la mer Méditerranée. Son ascension fut ainsi cause de violentes secousses sociales qui détruisirent toutes les bases italiennes. Yougourthen eut un mot célèbre pour dénoncer la cupidité romaine en général et celle de leurs nobles en particulier disant «Rome, ô ville proposée à la vente, tu serais irrévocablement perdue si tu trouvais acquéreur !» L'histoire de sa guerre contre les romains fut l'objet d'un ouvrage de l'écrivain romain «Salluste».

E- Le roi Juba :

1^{er} - Alors que la guerre civile entre les partisans des deux généraux romains «Pompéius» et «Paulius César» battait son plein, le souverain Amazil Juba 1^{er} sentit que César, s'il venait à triompher, ferait montre d'intransigeance dans sa politique africaine, ce, parce qu'il l'avait précédemment connu. Il s'allia alors à son adversaire «Pompéius» pendant que les deux rois Mauritaniens «Boukoud II et Bocchus II» s'allièrent à César. Lorsque la victoire échut au camp de César, Juba lui-même se retrouva isolé de son armée et de sa famille. Il décida de se suicider d'une manière unique en son genre, et pour ce faire, provoqua en duel le dernier compagnon qu'il trouva à ses côtés, un général romain ; ils se battirent jusqu'à ce qu'ils se tuèrent l'un l'autre (46 avant J.C).

L'on rapporte au sujet de ce souverain qu'il caressait l'idée de réunifier toutes les terres amazighes sous son fanion, qu'il était très jaloux de la souveraineté de son royaume, de sorte que, par exemple, il interdisait aux officiers romains de porter le burnous rouge pour la bonne raison que le burnous rouge était l'emblème de son royaume et que ne pouvait le porter que lui. A sa mort, son fils et homonyme «Juba» était un jeune garçon, dont l'âge se situait entre cinq et sept ans, captif de «Jules César» qui l'emmena à Rome où il grandit sous l'égide de la cour de l'empereur «Auguste» successeur de César. C'est lui qui l'intronisa roi de Mauritanie

5- La résistance populaire trouble la présence des Romains et les Byzantins dans les territoires amazighs :

Lorsque les rois échouèrent dans leurs tentatives de stopper l'avance coloniale romaine non par faiblesse militaire, mais par la faiblesse de leur comportement politique avec les événements due sans doute aux rivalités internes, un phénomène de résistance populaire commença à poindre, et ce ne fut pas par hasard que cela se produisit durant la quatrième décennie du 1^{er} siècle avant J.C, mais cela fut au moment propice, c'est à dire après la disparition de la scène «africaine» de tout souverain peu ou prou indépendant de son jugement (opinion):

C'est alors que les tribus entreprirent spontanément de combattre les romains. Durant la période s'étendant de l'an 34 à l'an 19 avant J.C, la guerre eut lieu cinq fois (les Africains VII, 299), puis se succédèrent des luttes tout le long de la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Des rangs de la résistance sortirent des leaders et des chefs de guerre dont l'histoire a immortalisé le nom, tels «Tacfarinas» qui appartient à la tribu numidienne «Mulalames», «Aedémon» l'un des affranchis du roi «Ptolamius» Il ne suffit pas à Rome d'assurer le

ravitaillement de la guerre dans les territoires amazighs en confiant le trône de Mauritanie à un roi élevé en son sein ; il est aussi paradoxal que les sujets de « Juba II » l'adoraient et le détestaient tout autant (les Berbères 1, 49, 50). La résistance se poursuivit durant toute l'occupation et les Amazighs lancèrent des raids contre le colonialiste partout où il put se trouver, jusqu'en Andalousie (Les Berbères 1, 56). L'empereur « Adrianus » fut contraint dans les débuts du 2^e siècle de l'ère chrétienne (an 122) de visiter les positions avancées du front pour combattre les Maures (Les Berbères 1, 55, 56), Rome, cependant, ne trouva pas de solution à la question de la résistance amazigh (Rome et Les Berbères 176) ; les choses demeurent ainsi en l'état (les berbères 1, 55, 77....) ; jusqu'à ce que les « berbères » s'entraîdèrent avec les Vandales et abattirent les piliers de la présence romaine en « Afrique du nord », puis saccagèrent Rome elle-même. Il est digne de rappeler que l'empereur romain d'origine africaine « Caracalla » accorda aux peuples des colonies le droit à la citoyenneté romaine (an 212 de J.C) ; Rome ne tira aucun profit dans son opposition aux attaques amazighes ; la cause en est que les tribus les plus courageuses ne se joignirent pas à l'empire, mais se réfugièrent dans les montagnes et les déserts hors la zone inaccessible des forteresses « limes », ses murailles, ses tranchées dont nous voyons les restes de certaines sur toute la ligne s'étendant entre Rabat et Taza.

C'est en se fortifiant aussi que les Byzantins purent garantir un siècle durant une survie marginalisée à leurs positions sur la côte méditerranéenne d'Afrique sans pour autant pénétrer à l'intérieur des terres comme ils le firent en Egypte, en Syrie, en Asie mineure et en Italie ; ils gardèrent ces positions, mais ne purent en assurer la sécurité. Ils ne se déplaçaient habituellement d'une position à l'autre que par la voie maritime. Lorsque Rome porta ses vues sur quelques-unes parmi les terres d'Afrique et de l'Est de la Numidie, la résistance amazigh devint très active sous la conduite de chefs de tribus « Aurès », des tribus Libyennes « Louwata » tels « Yabdas », « Antalas » et « Carcasan ». Les Byzantins furent plusieurs fois défaits ayant eu recours à la trahison sans raison ; ils perdirent ainsi bon nombre de grands chefs militaires et furent très souvent contraints à payer les rançons et offrir des cadeaux précieux. En plus des escarmouches qui étaient le lot quotidien entre les deux parties ; de rudes batailles les opposèrent les années 537, 543, 550 et 563 de l'ère chrétienne au cours desquelles émergèrent d'habiles chefs militaires amazighs, tels « Gazmul » qui battit successivement trois généraux et les mit à mort. Chaque fois qu'ils étaient défaits, les résistants se réfugiaient dans les montagnes et dans le désert, et, ceux qui, parmi eux, étaient faits prisonniers, défiaient les soldats, injuriaient l'empereur alors qu'ils étaient dans les fers ; c'est alors que les généraux byzantins comprirent que les « Berbères » ne pourraient être défaits que par les « Berbères » ! Ils entreprirent donc d'attirer les tribus de l'Aurès pour s'allier avec elles sous la conduite de « Yabdas » et « Ifisdayas » ; « Antalus » fut tué. En l'an 597 après J.C, les Romains trompèrent la bonne foi des Berbères, usèrent de trahison affreuse avec eux et les mirent en déroute. Les escarmouches se poursuivirent néanmoins jusqu'à l'avènement de l'Islam (les berbères 92,... 108)

VI. Les Amazighs lors de la conquête musulmane et après leur islamisation:

1- Les Amazighs et la conquête musulmane :

Après avoir pris connaissance des réactions des «Berbères» avant l'Islam chaque fois qu'ils sont attaqués sur leur propre terre, on aura compris les causes pour lesquelles «l'Afrique du nord» ne fut entièrement ouverte à la religion mohamétame qu'après beaucoup de peine et de grandes difficultés. Il était normal pour les Amazighs de voir les premiers conquérants du regard de l'envahisseur sur l'envahisseur surtout que les Arabes arrivaient en force (conquête de l'Afrique et de l'Andalousie 20/640, armés, prêts au combat, ouvertement avides de capture et de butin. Il n'était donc pas étonnant que les autochtones se soient levés pour repousser ce qu'ils considéraient être une invasion coloniale à l'instar de ce qu'ils avaient déjà connu. Après les premiers affrontements, la dynamique de guerre se mit en branle, et chez les deux parties s'aiguïsa le désir de vengeance et de représailles ; la situation demeura ainsi un siècle durant, c'est à dire depuis les premières incursions qui partaient d'Egypte (Ibnou Lhakam) jusqu'à la «bataille des nobles» puis celle de «Bakdoura» (depuis à peu près 20/640 jusqu'à 123/741) qui tranchèrent le conflit et débarrassèrent définitivement le Maghreb de l'influence politique orientale. C'est sous cette optique que devrait être considéré le rôle de Koceïla dans sa résistance à Okba Ibnou Nafie, celui de Dihia (surnommée la «Kahina» par les arabes) s'opposant aux troupes de Hassane IBnou Nouemane, également le rôle de Maïsara, puis celui de Abdelhamid Ezzennati affrontant tous deux l'armada Omeïade. C'est ainsi que quiconque suivrait les étapes de la bataille de Bakdoura par exemple, et analyserait les méthodes de guerre la concernant du côté «berbère» comprendrait qu'il y avait eu des expériences précédentes d'accueil de tout arrivant étranger non pacifique. Quiconque a connaissance de l'histoire des anciens Amazighs convient que Koceïla, Dihia, Maïsara et d'autres que ceux là parmi les «révoltés» ont continué la série de soulèvements populaires défensifs dans le cadre de la stratégie inaugurée par «Takfarinas», «Edemone» et «Caracassane» dans les temps les plus reculés, et qu'ont utilisée spontanément Abdelkader ainsi que les Mohamed ben Abdelkrim El Khattabi, Hammou, Mouha (Ezzayani) (avec un "Z" emphatique), Achchou, Baslam et d'autres pendant le premier tiers de ce vingtième siècle. Ajouter à cela que la détermination des souverains marocains tels Moulay Ismaïl, Hassan 1^{er} et Mohamed V de se dresser contre le colonialisme par la sagesse et la force unies, a des racines dans l'histoire, dont les premières semences remontent à l'époque de «Massinissa» «Yougourthen» et «Juba 1» depuis plus de deux mille ans.

Il est également avéré que les amazighs ont affronté les convoitises étrangères par la résistance culturelle comme ils les ont affrontées par les armes (la Résistance africaine) et ont à maintes reprises levé l'étendard de la foi pour se débarrasser de la tyrannie étrangère ; il n'est de meilleur témoignage à cela que leurs attitudes religieuses au cours de trois périodes de leur longue histoire :

Lorsque le christianisme commença à se répandre dans la partie Ouest du bassin méditerranéen durant les trois premiers siècles après J.C, les Césars romains

gardèrent leur idolâtrie, s'érigeant eux-mêmes en divinités, tenant à ce que « le culte leur soit rendu » sur toute l'étendue de l'empire. Cependant, leur « religion » là n'eut pas prise sur les cœurs des Amazighs mais au contraire dressa contre elle les croyances locales en « Afrique du nord » plus particulièrement dans les milieux déshérités. A l'apparition du christianisme, les Césars ordonnèrent la persécution de tout converti, mais les Amazighs commencèrent à affluer vers la nouvelle religion au point qu'avant la fin du 2^e siècle après J.C, les convertis au christianisme se prévalaient déjà de leur nombre et prétendaient constituer la majorité de la population. (on raconte même que, durant les 4 premiers siècles de l'ère chrétienne, l'A.N. a fourni plus de Saints au Christianisme que toute l'Europe réunie). C'est alors que les gouvernants romains usèrent avec eux à partir de l'an 180 après J.C de tortures et d'assassinats plus qu'ils ne le firent avec aucun autre peuple ayant embrassé le christianisme (Ch. A. Julien 1, 184). Quand intervient un renversement de situation religieuse à Rome même où l'empereur « Constantinius » abandonna le paganisme en l'an 313 de J.C et fit du christianisme la religion de l'état, ne tarda pas à apparaître alors parmi les amazighes un groupe de chefs spirituels qui proclamèrent leur schisme de l'église officielle ; on les appela « Donatistes » pour avoir suivi « Donatus » l'un des animateurs de leur mouvement (Prosopographie 292..303). C'est ainsi que leur vocation se répandit particulièrement dans les campagnes et continua à insuffler dans les cœurs l'esprit de résistance morale aux Romains puis aux Byzantins après eux, ce, jusqu'à ce que vint l'Islam, cela malgré tout ce qu'ont pu endurer les « Schismatiques » de tortures et de bannissements de toutes sortes, en dépit aussi du soutien de « St Augustin » l'amazigh d'origine, à l'église officielle romaine (Les Berbères 1, 63, 64). Serait-il hasardeux pour l'historien, doté d'une vision globale, de voir dans le « Donatisme » un précédent qui expliquerait clairement ce qui s'est passé en « Afrique du nord » entre l'Islam « officiel » Omeyade et les kharédjites maghrébins ? La cause du « Schisme » ne fut-elle pas politique avant d'être religieuse dans les trois cas : christianisation des Amazighs alors que les Césars étaient idolâtres, leur détachement de l'église officielle à la conversion des Césars, et puis leur adoption du rite Kharédjite s'insurgeant ainsi contre le « Sunisme » des omeyades ? et puis il est de notre droit de nous demander : les Maghrébins ont ils adopté le rite malékite par pur hasard ? pourquoi avoir été seuls à l'adopter ou presque ?

2- Les états Amazighs à l'époque islamique :

Il nous paraît indispensable, de prime abord, de discuter des critères selon lesquels ont été classifiés les Etats qui se sont succédés au pouvoir dans les pays du grand Maghreb, depuis le 2^e siècle de l'hégire, en Etats « arabes » et en Etats « berbères ».

Théoriquement, il eut été préférable de bâtir ces critères sur deux principes et seulement deux :

- Le 1^{er} principe est que, quiconque a peu, ou prou, confisqué le pouvoir « en Afrique du nord » pour une certaine période, à l'époque islamique, sans être

même musulman ne peut être considéré que comme colonisateur intrus. Tel fut le comportement des autochtones envers les Français, les Espagnols et les Italiens.

- Le second principe est que tout Etat islamique ne peut être qu'Etat islamique et ne devrait de ce fait revendiquer la légitimité sur une base de la lignée ou de la race ; il lui faut au contraire la fonder sur la piété et la croyance sincère, ce, malgré ce que cela incombe habituellement en surenchères et en accusations réciproques de tartuferie, d'idolâtrie et de tous les qualificatifs d'impiété. Ce deuxième principe n'a pas été pris en compte par les historiens- qu'ils soient arabes ou amazighs-arabisants- lorsqu'ils ont classifié les états qui se sont succédés au pouvoir en « berbères » et « arabes » et ce, pour des raisons dont la principale est que les Arabes et les Berbères indistinctement ne s'étaient pas débarrassés des manières de penser tribales qui ramenaient l'écriture de l'histoire à l'origine, la lignée, la race, mais pas à la terre et à la patrie. Cela, alors que l'objectivité scientifique commande que tous les Etats islamiques qui se sont succédés ou ont été simultanés sur les terres du Maroc, d'Algérie, de Tunisie et de Libye soient considérés en même temps « comme arabes » et « Amazighs » (et dans certains cas arabo-amazigho-turcs).

- Ces Etats sont arabes de par leur tendance idéologique islamique, laquelle fait obligation de sacrifier la langue arabe et de toujours s'inspirer de l'âme orientale. L'on ne peut y renoncer ouvertement dans l'exercice du pouvoir, sachant que la prétention d'appartenance de certains Etats à l'arbre généalogique du prophète, que l'affirmation de certains autres- avec insistance d'appartenir à la « Maison de la noblesse », n'interviennent que pour appuyer et justifier cette tendance.

- Ces Etats sont amazighs de par le milieu géographique, le soutien démographique et humain qu'ils sont à même de fournir à tout candidat au pouvoir, également du terrain et de ce qu'y a déposé l'histoire durant des millénaires en fait d'habitudes, de mentalités et de dispositions à réagir comme il se doit en chaque situation qui s'est déjà rééditée à travers le temps. Quant à la langue, elle ne peut-être le seul critère, puisque l'amazigh arabisant s'il n'est pas déplacé de son « terreau » social premier, conserve toujours sans en avoir conscience ce qui s'est enraciné en sa personnalité, de caractéristiques, et que l'Arabe de souche plongé depuis des générations dans les profondeurs de la société amazigh «s'amazighise» fatalement, sans en avoir conscience, dans les composantes de sa manière d'être aussi bien matérielles que morales, ajouter à tout cela que l'éloignement entre le naturel arabe et le naturel amazigh n'est pas immense. Ceci dit, et s'agissant de ces considérations, quelque soit leur conformité ou non à la réalité, quiconque médite sur l'histoire de «l'Afrique du nord », c'est à dire l'histoire des Amazighs, ne peut qu'admettre qu'elle recèle tant dans le cours de ses événements que dans ses grands circuits répétitifs, ainsi que ses facteurs sociologiques, ce qui attire l'attention sur une sorte de continuité entre un passé très lointain et un passé très récent, comme s'il était présent. La continuité de l'histoire « maghrébine » se manifeste à l'évidence dans les rapports entre gouvernants et gouvernés de sorte que les ressortissants désirent ardemment la liberté absolue alors que le pouvoir central ne fait que tendre vers la dictature.

Il en résulte des conjonctures politiques toujours tendues où la violence appelle la violence dans un cercle vicieux. La continuité de l'histoire « Maghrébine » se manifeste à l'évidence dans les méthodes dont usent les autochtones pour faire face aux interventions étrangères du double point de vue officiel et populaire. Cette continuité apparaît aussi dans le recours aux valeurs spirituelles pour recouvrer la liberté toutes les fois que les autres tentatives sont vouées à l'échec comme elle se manifeste dans l'intérêt obligatoirement porté à « l'acculturation » en particulier linguistique en ce qu'elle comporte d'avantages civilisationnels malgré ce qu'elle recèle comme entraves et découragements pour le développement de l'auto-culture. Nous expliquerons, à la fin, les causes aussi bien endogènes, qu'exogènes de la stagnation du développement de l'autoculture.

Nous nous devons après cette réserve de principe quant à l'acceptation des classifications en usage, de passer en revue les noms des Etats amazighs qui gouvernèrent durant une certaine période un territoire, un pays ou un ensemble de pays ou de territoires, soit en « Afrique du nord » soit en Andalousie, que nous présenterons sous forme de tableau synoptique, comme le firent connaître les historiens traditionnels. Y sera spécifié le nom de chaque Etat avec sa zone d'influence politique. J'ai porté dans ce récapitulatif les noms des grands Etats et des Etats moyens en gros caractères, les noms de petits Etats et de moindre importance en caractères ordinaires. Quant à l'interférence d'époques entre certains Etats simultanés ou successifs ou l'association de certaines parties de leur zone d'influence respective, elle est due à la lutte de ces Etats entre eux pour le pouvoir ou son occupation à tour de rôle.

Noms des Etats	Epoque de chaque Etat	Sa capitale, ses bases, sa zone d'influence
Royaume de Koceïla	64/684. 69/689	Kairouan, Afrique
Les kharédjites maghrébins après les batailles du Chelif et de Sebou Bakdoura)	123/741 ils ont petit à petit presque partout disparu en leur qualité de kharédjites	Maghreb extrême : Meknasa ont fondé la ville de Sijilmasa 40/728-729 Maghreb central : les Sanhadjas dans la ville de Béja Proche Maghreb : les Houara à Tripoli, et les Berbères du Djebel Nefousa à Gabès
Berghouata (des Masmoudites)	127/745-451/1058	Pays Tamesna, c'est à dire les plaines atlantiques s'étendant de Salé à Asafi
Banou Îsaam	3° et 4° siècle de l'hégire	Ville de Sebta
Meknasa (zénètes)	4° s. de l'hégire /10° s de l'ère chrétienne	Ont fondé les villes de Taza, et Meknès ont gouverné Fès et Tlemcen
Banou Midrar (zénètes)	4° s de l'hégire /10° s. de l'ère chrétienne	Sijilmasa et les oasis avoisinantes
Banou yefrène (zénètes)	4° s de l'hégire /10° s. de l'ère chrétienne	Leur capitale : Ifkane ; ont gouverné Fès et Tlemcen, Salé et Tadla
Maghrawa (zénètes)	4° s de l'hégire, /10° s. l'ère chrétienne	Ont fondé Oudjda ; ont gouverné Fès, Tlemcen et Sijilmasa
Zirides (Sanhadja)	362/972-547/1152	Tunisie et Est algérien : Kairouan, El Mahdia
Hamadites (sanhadja)	398/1007-547/1152	Maghreb central : Qalaâ des Beni Hammad, Bedjaïa
Zirides (sanhadja)	408/1018-483/1090	Grenade, en Andalousie
Banou El Aftas (zenètes)	413/1022-487/1095	Parthius, en Andalousie
Banou dhi Nnoun (Houara)	419/1028-478/1085	Tolède ; ont gouverné les territoires sis entre wadi (Guadalajara et Tolède,) au nord et Murcia au sud. Leur véritable nom est Azinoun
Les Almoravides (Sanhadja)	434/1043-541/1147	Ont fondé Marrakech, ont gouverné le Maghreb extrême, l'Ouest du Maghreb central, l'Andalousie et la Mauritanie actuelle
Banou Ghania (Sanhadja)	541/1146-633/1237	Sont partis de Grenade (Andalousie), ont gouverné Mirouka, la Tripolitane et le pays de Djerid en Ifrikia

Les Almohades (Masmoudites et Zénètes)	541/1147- 668/1269	Leur capitale : Marrakech ; ont gouverné tout le grand Maghreb jusqu'à Tripoli et l'Andalousie ; ont fondé la ville de Rabat
Les Hafsides (branche Almohade)	631-1234-976- 1569	Leur capitale : Tunis ; ont occupé l'Ifrikia entièrement puis ont étendu leur influence du côté ouest jusqu'aux frontières du Maghreb extrême
Banou Abd-el Oued et Banou Ziane (Zenètes)	633/1235- 915/1509	Leur capitale : Tlemcen ; les Mérénides leur ont disputé le trône à l'ouest, et également les Hafsides à l'est !
Les Mérénides (Zenètes)	668-1269- 869/1465	Leur capitale : Fès ; ont gouverné le Maghreb extrême, comme ils ont gouverné un certain temps l'Andalousie, le Maghreb central et l'Ifrikia
Banou Wattas (Zenètes de la tribu Mérénide)	869/1465- 956/1549	Leur capitale : Fès ; ils ont gouverné le Maghreb extrême ; rétrécissement progressif de leur aire d'influence



Notables des tribus Amazighes comme les a dessinés un artiste égyptien en 1300 avant J.C. environ. Ce dessin a été trouvé au mausolée du pharaon SETI 1er (19ème dynastie).

VI. La culture amazighe et les cultures des Amazighes

Il a beaucoup été écrit et dit que les «Berbères» ne se sont jamais constitué une auto culture, propre à eux. C'est là un jugement qui peut être juste pour qui a une conception traditionnelle de l'idée de la culture de sorte qu'il la limite au seul domaine des œuvres littéraires écrites ; le dit jugement paraîtra injuste pour qui a une conception globale anthropologique moderne de l'idée de culture, de sorte qu'il considère que les traditions sociales, les choix et tendances politiques, les arts dans leurs diversités tels l'architecture, la danse, le chant, la littérature orale et la poésie, les contes, proverbes, que tout cela c'est de la culture, en plus de la langue elle-même ; naturellement, et ce dont elle se distingue en fait de caractéristiques discursives, morphologiques, grammaticales et dérivatives.

En réalité, les Amazighs ont une culture qui leur est propre qu'ils se sont transmis en héritage à travers les âges depuis des millénaires et dont il est difficile au chercheur de suivre les étapes de développement dans les volets consacrés à l'écrit, mais dont il peut facilement identifier tous les autres domaines. L'on doit attirer ici l'attention que la culture amazighe ne s'est pas confinée depuis environ trois mille ans uniquement dans ce qui la concerne en propre, transmise en héritage parmi eux, mais a été toujours une « littérature ouverte » non renfermée sur elle-même, ce, par nécessité non par choix délibéré. C'est pour cela que les « berbères » ont contribué puissamment à l'érection des plus grandes civilisations et cultures qui se sont succédées sur les rives de la Méditerranée à partir de la moitié du 1^{er} millénaire de l'ère chrétienne. Quant à la cause du recroquevillement de leur auto-culture, elle est double ou en réalité, il y a à cela deux raisons : en premier lieu leur genre de vie empreint de bédouinité et nous expliquerons par la suite les facteurs de cette bédouinité, en second lieu parce qu'il n'y eut pas de livre révélé dans leur langue ; elle ne fut donc point servie par une motivation religieuse comme ce fut le cas pour l'hébreu et l'Arabe et à un degré moindre, le Grec et le Latin. Ce phénomène fut compris par leur défenseur El ghomari El Moutanabi, lorsqu'il tenta dans les débuts du 4^e siècle de l'hégire de s'opposer au Coran dans la langue de ses aïeux comme l'avait fait avant lui Salah ben Tarif El Berghouati El Masmoudi dans les débuts du 1^{er} siècle de l'hégire.

La culture des Amazighs présente donc deux volets : le premier leur est propre, c'est leur patrimoine retransmis par héritage dont certains éléments sont quasiment gelés et conservent encore les formes qui les avaient caractérisés à leur naissance dans la nuit des temps, comme l'architecture, la décoration sur tapis, faïence, tatouages ainsi que les façades d'immeubles, alors que certains autres supposent par leur présence que ce patrimoine a évolué à travers les âges, mais qu'avec cela il a conservé son cachet amazigh particulier tels la langue, la littérature orale, la danse, le chant, les traditions sociales et politiques. Le deuxième volet de leur culture consiste en l'apport des autres cultures : phénicienne, grecque, latine, arabo-islamique, ainsi que française et espagnole et aussi leur contribution à la cristallisation de ces cultures elles-mêmes.

1. La culture amazighe originelle transmise par héritage :

A- La langue « berbère ». Il est connu que les mentalités des peuples n'évoluent qu'avec une grande lenteur et que les bouleversements, que les chocs ne les affectent qu'en surface, comme il est connu que ce sont les langues elles-mêmes qui façonnent les mentalités tant qu'elles agissent dans leur champ originel et n'en sont pas éloignées (pour une sociologie du langage). Quiconque reconnaît la véracité de cette thèse historico-sociale comprend que la langue amazighe constitue l'un des plus importants facteurs civilisationnels et culturels qui ont façonné l'âme amazighe ainsi que le milieu naturel dans lequel elle a grandi, modelé l'esprit maghrébin dans ses maints aspects durant des millénaires, et qui, en définitive, ont constitué le soubassement structurel de la personnalité maghrébine islamique ou de ce qui est appelé l'humanisme maghrébin à l'instar de l'humanisme européen. Il en découle, pour qui se consacre à l'étude approfondie de la langue amazighe, que cette dernière puise son génie dans son interaction avec la nature nord africaine et sa concordance avec elle au point où des volets déterminés de la recherche scientifique spécialisée exigent du chercheur la connaissance de la langue amazighe comme d'ailleurs de l'historien, du sociologue, du géographe, du naturaliste, du géologue et du linguiste comparé. La langue « berbère » est une langue qui se suffit par elle-même et non point un « dialecte » dérivé d'une autre langue ; elle possède ses dialectes propres qui en dérivent (Boukous, Bulletin, 10...16) lesquels sont répandus au Maroc, en Algérie, en Afrique, en Lybie, dans le sud tunisien, en Mauritanie, au Mali et Niger (langue et littérature...108, 110, encyclopédie berbère IV-563) Il s'agit de dialectes qui procèdent de la même origine de façon on ne peut plus claire, non seulement dans leurs données théoriques mais jusque dans leurs données ayant trait à l'exercice et à l'usage. Le chercheur André Basset a écrit à ce sujet ce qui suit « le chercheur se déplace d'un dialecte à l'autre sans se rendre compte ». Il a écrit cela en 1929 (la langue berbère p. IX) puis a ajouté encore après vingt années de recherche : « La structure de la langue amazighe dans ses éléments, ses formes morphologiques, se caractérise par l'unité à un point tel que si tu maîtrises bien un seul de ses dialectes, tu seras en mesure, au bout de quelques semaines, d'apprendre n'importe quel autre dialecte, guidé en cela par l'expérience, la langue étant la langue elle-même ; j'en fus fort étonné » (Revue du monde non chrétien n° 11 juillet-sept 1949 p.10 et 11...) ; L'unité de la langue amazighe apparaît aussi dans le temps parce que la lenteur de l'évolution civilisationnelle a aidé à la stabilisation des données linguistiques (Basset 1949, page 11) de sorte que l'on peut dire : si l'on s'occupait véritablement de la langue amazighe elle aiderait les historiens de l'histoire ancienne dans l'approfondissement de leurs recherches. Quant à son appartenance du point de vue des « linguistes », elle a été expliquée par « Marcel Cohen » dans sa thèse et dans les ouvrages qui l'ont suivie à partir de 1924, puisqu'il a démontré qu'elle est une branche de l'ensemble hamito-sémitique, elle est devenue depuis la fin du dix-neuvième siècle objet d'intérêt des linguistes concernés par l'évolution des langues et des lois qui régissent cette évolution, eu égard à sa vitalité malgré son appui sur la simple oralité (science et vie, 52à 63) (les origines berbères p113....). Dans la réalité, la langue amazighe demeure vivante, conservant son entité propre laquelle n'apparaît dans toute sa clarté et avec tous ses éléments qu'à celui qui fait l'effort de s'intéresser quelque peu aux dialectes et ce qui les caractérise en fait

d'interpénétration et de complémentarité, s'orientent dans la direction de la recherche des facteurs unificateurs, et non dans la direction de la recherche des facteurs de division ainsi que le faisaient nombre de « chercheurs » français. La langue amazighe dans son état actuel, c'est à dire en sa qualité de langue vivante d'usage courant et spontané entre les gens, est à même de se revigorer, se développer et prospérer, surtout possédant un système étymologique très souple qui favorise l'interaction de la plus petite dérivation et de la plus grande avec le façonnement, la construction mixée, une interaction à même de doubler les possibilités de création lexicale facilement accessible. L'étude de ce système dans ses détails permettra aux experts de décrypter les énigmes des sculptures anciennes qu'ils n'ont pu pénétrer jusqu'ici et de jeter certaines lumières sur les secrets de l'histoire de l'Afrique du nord.

Cette langue a ses poètes qui la célèbrent (imariren sing, amarir, imedyazène sing amedyaz), (amsefruy pluriel, imsefruyen), elle a ses conteurs qui racontent aux enfants leurs histoires tant que la télévision n'a pas pénétré les demeures pour s'accaparer les esprits des enfants avec ce qu'elle leur apporte en fait d'images et d'informations dans d'autres langues difficiles à comprendre pour eux, elle a ses dictons qu'elle cite en proverbes, elle a son éloquence propre comme elle a sa faiblesse dont elle n'a pu se départir à ce jour malgré les tentatives, et qui consiste en son appui sur l'oralité et non l'écriture ; à cause de cela, il n'a été recueilli par écrit qu'un petit nombre d'œuvres littéraires, alors que le reste est voué à l'oubli après qu'il ait été répété, après sa création par une, deux ou trois générations dans le meilleur des cas. En fait de recueils écrits nous citerons à titre d'exemple la poésie de Sidi Hammou Essoucy avec ses thèmes variés et dont l'époque remonte au douzième siècle de l'hégire (Omar amarir), la poésie religieuse éducative de Mohamed Ouzal du 13^e s hégirien. La poésie de Si Mohand le Kabyle du 19^e s de l'ère chrétienne qui est une poésie traversée par un souffle philosophique, la poésie Taougrat, poésie épique datant des débuts du 20^e siècle, ainsi que nombre de poèmes disparates, 30 œuvres de divers poètes du 20^e siècle aussi. Parmi les grands poètes qui sont célèbres dans leurs régions d'origine, citons Slimane Azem, Slimane Echchabi, Fatma Amrouche Ait Mansour, Mohand Oumhand et Elhadj Rabah, tous kabyles, également, Abderrahmane et Messaoud El Metouki. La jeunesse Amazigh s'ingénie à recueillir par écrit la littérature nouvelle amazighe avec des recherches sur l'ancienne, ce, par leurs propres moyens comme ils composent des œuvres littéraires appelées à se développer ; nous citerons parmi leurs publications (ussan semidhnen) « les journées froides » de Moumen Ali Essafi, « Neskraf El qouyouid » de Mohamed Mestaoui ; parmi ces jeunes, il en est qui écrivent en caractères arabes, d'autres en caractère latins, en Afrique surtout, car la langue amazighe a abandonné son alphabet depuis l'entrée des « berbères » dans le giron de l'Islam ainsi que l'indiquent les indices, lequel alphabet n'est conservé que par les tribus Touaregs, alors que certaines de ses lettres servent encore de motifs de décoration des tapis maghrébins.

B. L'écriture amazighe ancienne :

D'après ce qu'à établi la recherche à ce jour, le continent africain n'a connu indépendamment des hiéroglyphes que deux alphabets qui sont l'alphabet amazigh

d'interpénétration et de complémentarité, s'orientent dans la direction de la recherche des facteurs unificateurs, et non dans la direction de la recherche des facteurs de division ainsi que le faisaient nombre de « chercheurs » français. La langue amazighe dans son état actuel, c'est à dire en sa qualité de langue vivante d'usage courant et spontané entre les gens, est à même de se revigorer, se développer et prospérer, surtout possédant un système étymologique très souple qui favorise l'interaction de la plus petite dérivation et de la plus grande avec le façonnement, la construction mixée, une interaction à même de doubler les possibilités de création lexicale facilement accessible. L'étude de ce système dans ses détails permettra aux experts de décrypter les énigmes des sculptures anciennes qu'ils n'ont pu pénétrer jusqu'ici et de jeter certaines lumières sur les secrets de l'histoire de l'Afrique du nord.

Cette langue a ses poètes qui la célèbrent (imariren sing, amarir, imedyazène sing amedyaz), (amsefruy pluriel, imsefruyen), elle a ses conteurs qui racontent aux enfants leurs histoires tant que la télévision n'a pas pénétré les demeures pour s'accaparer les esprits des enfants avec ce qu'elle leur apporte en fait d'images et d'informations dans d'autres langues difficiles à comprendre pour eux, elle a ses dictons qu'elle cite en proverbes, elle a son éloquence propre comme elle a sa faiblesse dont elle n'a pu se départir à ce jour malgré les tentatives, et qui consiste en son appui sur l'oralité et non l'écriture ; à cause de cela, il n'a été recueilli par écrit qu'un petit nombre d'œuvres littéraires, alors que le reste est voué à l'oubli après qu'il ait été répété, après sa création par une, deux ou trois générations dans le meilleur des cas. En fait de recueils écrits nous citerons à titre d'exemple la poésie de Sidi Hammou Essoucy avec ses thèmes variés et dont l'époque remonte au douzième siècle de l'hégire (Omar amarir), la poésie religieuse éducative de Mohamed Ouzal du 13^e s hégirien. La poésie de Si Mohand le Kabyle du 19^e s de l'ère chrétienne qui est une poésie traversée par un souffle philosophique, la poésie Taougrat, poésie épique datant des débuts du 20^e siècle, ainsi que nombre de poèmes disparates, 30 œuvres de divers poètes du 20^e siècle aussi. Parmi les grands poètes qui sont célèbres dans leurs régions d'origine, citons Slimane Azem, Slimane Echchabi, Fatma Amrouche Ait Mansour, Mohand Oumhand et Elhadj Rabah, tous kabyles, également, Abderrahmane et Messaoud El Metouki. La jeunesse Amazigh s'ingénie à recueillir par écrit la littérature nouvelle amazighe avec des recherches sur l'ancienne, ce, par leurs propres moyens comme ils composent des œuvres littéraires appelées à se développer ; nous citerons parmi leurs publications (ussan semidhnen) « les journées froides » de Moumen Ali Essafi, « Neskraf El qouyouid » de Mohamed Mestaoui ; parmi ces jeunes, il en est qui écrivent en caractères arabes, d'autres en caractère latins, en Afrique surtout, car la langue amazighe a abandonné son alphabet depuis l'entrée des « berbères » dans le giron de l'Islam ainsi que l'indiquent les indices, lequel alphabet n'est conservé que par les tribus Touaregs, alors que certaines de ses lettres servent encore de motifs de décoration des tapis maghrébins.

B. L'écriture amazighe ancienne :

D'après ce qu'à établi la recherche à ce jour, le continent africain n'a connu indépendamment des hiéroglyphes que deux alphabets qui sont l'alphabet amazigh

et l'alphabet Ethiopien (Berbères, Camps 275). La recherche a déterminé que l'époque du 1^{er} alphabet amazigh remonte à l'aube de l'histoire et que son aire d'expansion s'étend du Nord du Soudan aux îles éternelles, à la Sicile, à l'Andalousie au nord (Histoire du développement ...II, 26, Berbères, Camps, 277). Ces lettres s'appellent « Tifinagh » dénomination interprétée différemment, dont la plus prompte à venir à l'idée est que le terme dérive de « Phiniq, Phénicie », etc, que cela puisse ou non concorder avec cette appellation. Il a été prouvé cependant que l'écriture amazighe n'en est pas copiée et l'on penche plutôt que le « Tifinagh » et le « Phénicien » appartiennent à des modèles très anciens et auraient des liens avec les caractères découverts dans le sud de la presque île arabe, ainsi que nous y avons déjà fait allusion plus haut. L'alphabet amazigh était formé aux premières étapes de son existence, de consonnes qui sont désignées par « Tifinagh » ; le nombre de ces consonnes croit-on fut de 16 lettres (Origines berbères p.61), lequel devient 23 lettres à l'époque de la monarchie Mazilienne de Numidie (Berbères, Camps 277). Aux consonnes vinrent s'ajouter des voyelles, appelées « Tiddabakine » rendant les sons a, i, ou, l'alphabet, dans son ensemble, est dénommé « Agamek ». Les amazighs anciens se servaient de cet alphabet pour écrire sur les parois des grottes et sur les rochers, de haut en bas, dans les premiers temps, puis écrivent dans tous les sens. Ceci dura jusqu'à la fin du XIX. e. siècle de l'ère chrétienne où les « Touaregs stabilisèrent leur écriture de droite à gauche imitant en cela l'usage pour l'écriture arabe. Les anciens nous ont légué tant sur les rochers que sur les parois rupestres plus d'un millier d'inscriptions : (Marcy, Chabot, Reygasse) et ont laissé nombre d'inscriptions commémoratives en Tunisie et en Algérie particulièrement dont certaines comportent des traductions latines ou phéniciennes. Le chercheur « Georges Marçais » a procédé à des tentatives sérieuses d'explication de ces inscriptions, alors que la plupart des inscriptions amazighes anciennes attendent encore des spécialistes dont la condition première à remplir est la maîtrise de la langue amazighe, avec en plus l'une des langues mortes suivantes : le Phénicien, le Grec ou le Latin. Il existe au Maghreb des types de gravures rupestres à « Laâzib Nikis », à « Yakour » dans le grand Atlas, la gravure de la « plaque d'Ajrou », la gravure de la « plaque Tifelt » (Chabot). L'on doit se demander ici : la ville de « Tifelt » a-t-elle été appelée ainsi par pur hasard ? parce que « tifelt » en tamazight, c'est la « « plaque » de pierre tout justement, d'après ce qu'a conservé le dialecte targui en fait de significations des termes d'origine. Il existe au Sahara marocain, dans la région d'Asmara - d'après un témoin oculaire, le docteur Hamdati Maa El âinain des textes entiers en lettres « Tifinagh » gravés à une certaine époque sur de grandes plaques rocheuses, comme il se trouve au Maghreb (Maroc) également d'autres plaques connues : la « plaque Aujra » exposée au musée de Tétouan, la « plaque Aïn El Djemaâ » et la « plaque Sidi Slimane » (Musée de Rabat)... ; nous citons ici à titre d'exemple l'une des trois lignes gravées sur la « plaque de Tifelt » (musée Ouilili).

+ |] + □ ◻ Σ □ || / || Π | Σ

Ces gravures berbères anciennes étaient davantage répandues dans les déserts et les campagnes que dans les villes (Camps), Faut-il considérer cela comme une cause de recul de l'écriture « berbère » devant le punique, puis le latin

et l'arabe ? ou bien le considérer comme résultat de l'équivalence de civilisation avec l'usage de l'alphabet punique, puis grec, puis arabe ? Il est à remarquer que depuis environ deux décennies que des groupes de gens de culture essaient de ressusciter l'alphabet amazigh ancien et sont parvenus à concevoir des machines à écrire adaptées, non autorisées cependant à la vente.

C. Les arts expressifs amazighs :

Malgré que la langue amazigh a été dépouillée de son écriture par les Romains, malgré que ceux qui la parlent n'ont pas veillé à recueillir par écrit ses productions littéraires, malgré qu'elle n'a jamais été une langue d'initiation ou d'enseignement, qu'elle n'a fait l'objet de recherche et d'analyse qu'à partir du siècle dernier, elle est demeurée vivante dans toute l'Afrique du Nord, le grand Sud jusqu'à ce jour, soit dans d'immenses zones où elle est partout pratiquée, ou dans des « îlots langagiers témoins », c'est à dire dans des aires limitées consistant en territoires pour petites tribus ou en ensembles de villages voisins, ou en un seul village, ou une oasis ou même en une seule famille, ou un magasin situé au centre d'une agglomération ou des magasins au cœur d'une grande ville arabisée. La vitalité de la langue amazighe réside dans la spontanéité avec laquelle elle est parlée par les gens ainsi que dans les chants, les poèmes que propagent ses poètes, au point que l'un de ces poètes, prenant parti pour sa langue maternelle est allé jusqu'à prétendre que la poésie érotique est impossible dans une autre langue, disant dans sa langue maternelle. « je t'ai avoué, chérie, mon secret ! Que fera donc, à ton avis celui qui ignore la langue des amazighs ? Ne peut-il jamais dire un mot d'amour ? » C'est là une parole qui nous rappelle ce qu'a dit un maître de la littérature arabe ancienne : « j'aime mieux la satire en langue arabe que la louange en persan ! » Les thèmes de la poésie amazighe sont diversifiés, ainsi que ses variétés et ses mesures (voir : Renisio, Laoust, Maâmri, De Foucault, Omar Amri et Mohamed Chafiq). Ces dernières trente années a vu le jour un mouvement de rénovation des moules de la poésie dans diverses régions, particulièrement la poésie chantée, de sorte que de jeunes chanteurs ont entrepris d'imiter les genres de musique moderne, tels Lamouri, au Maroc, Idir et Djamel Allam en Algérie, comme s'est répandue la notoriété des groupes de la chanson suivants : Ousmane, El Bourouq sing Barq (l'éclair), Izenzarène (les rayons), Adraou (le banquet) au Maroc, ainsi « qu'El Djourdjoura » en Algérie. Parmi les traditions anciennes et respectables chez les Amazighs, la danse collective accompagnée par le chant à propos de laquelle un expert occidental a dit « : elle est inspirée par les ondulations des épis ... ou des dunes dans le désert » ou les crêtes des montagnes dans les horizons. (Tableau de la musique d'après Paul Hector). La danse amazighe comprend plusieurs genres dont les plus importants sont « l'Ahidous » et le « Ahaouch » ; quant aux petites danses des « Cheikhates » elles n'appartiennent absolument pas au patrimoine amazigh, elles sont pure « innovation » introduite à l'instigation des « Caïds » sous la colonisation et provenant de lieux malfamés qui proliféraient dans les villes marocaines à l'époque du « Protectorat » ; l'on peut dire donc sans exagérer que la danse traditionnelle amazighe, c'est la danse classique, le Maroc n'a pas d'autre genre caractéristique digne de considération et représentatif de la personnalité maghrébine. Mais cette danse avait été classée par les français comme « Folklore » et ils ont été suivis en cela par les responsables

nationaux de l'art, personne n'ayant surgi pour la prendre en mains, elle s'est mise à perdre son lustre originel et perdre aussi sa spontanéité jaillie de l'esprit de créativité collectif mû par ses motivations propres.

D. Architecture et décoration amazighs :

L'architecture amazighe est enracinée dans le temps et ses premiers éléments remontent à la préhistoire. Ces premiers éléments consistent en de simples mausolées, construits chacun sous forme d'amas de pierre appelés par les touaregs « Adebni » pl. « idebniyène », Les plans ont par la suite, évolué et les mausolées ont été conçus sous forme soit pyramidales à base carrée, soit de base circulaire avec des escaliers d'accès aux étages jusqu'au sommet. Ce dernier type de mausolée est dénommé « Bazina », sa construction est en pierres jointes ; l'origine de l'appellation, croyons nous, serait due au fait que sa construction n'est pas liée avec du mortier, le mot « bizn » dans la langue amazigh signifiant manque de sauce avec le pain, ou défaut de mortier avec la pierre dans un édifice ; le pain sec s'appelle « abazine », de même le mur élevé avec de la pierre jointe sans mortier (Berbères, Camps 84,85). D'autres étapes de l'histoire virent des mausolées, sortes de très hauts édifices conçus sous forme de minarets à quatre ou cinq étages, les étages supérieurs étant d'un plus petit volume que les étages inférieurs, ou des genres d'édifices de forme conique à base sphérique, qui atteignent trente mètres de haut et plus, avec un diamètre d'environ soixante mètres et sont aussi construits en pierre ciselée. Ces deux types de mausolées sont attribués aux rois amazighs anciens. Il en existe deux du premier type en Tunisie actuelle l'un dans la ville de Douga (l'ancienne Thougā) l'autre à Chamtou (l'ancienne Simathon), un troisième se trouve en Algérie, en un lieu appelé « El Khroub », il en est deux du second type en Algérie, respectivement au « Tombeau de la chrétienne » et à « Imedghasen » « Midrassène » comme il existe des ensembles de ce type au Maroc dans la plaine de Sayis, près de Aïn Tawedjhat, dans la plaine du Gharb, proche de la ville de Sidi Slimane (Tell Sidi Slimane, l'Afrique du nord, 70). Ce dernier type de mausolée possède des particularités architecturales qui le singularisent dans l'histoire des constructions antiques.

Parmi les genres architecturaux amazighs qui sont parvenus jusqu'à notre époque des fins fonds de l'histoire, il y a ceux à l'instar desquels ont été construits les « Ksours » collectifs (Ighermane) sing. « Ighrem), ainsi que « Elqasbats », « Igoudar, sing. Agadir » greniers citadelles). Nous sont parvenus avec eux des genres de décorations consistant en formes géométriques, basées sur la ligne droite, pour l'embellissement des façades des édifices précédemment cités dans le haut Atlas et les Oasis, ainsi que de motifs décoratifs des tapis, des bijoux en argent, des ustensiles d'argile et de faïence.

Ceci étant, ajouter à cela que l'architecture Maghrebo-islamique est caractérisée elle aussi par l'héritage de l'art amazigh dont la vocation est la simplicité et la recherche de la solidité, on comprendra ce qui se reflète dans les formes des minarets à base carrée ou générale et les minarets circulaires, on peut citer la Tour Koutoubia de Marrakech, la Tour Hassan à Rouen, et la Tour « Alkhebalta » La Giralda à Seville. Sans nous limiter à l'architecture et à la décoration on liste de

nombreux dessins représentatifs gravés ou réalisés en couleurs sur de la roche dans les grottes, les montagnes et les déserts depuis l'ère de la pierre taillée, l'image de l'art amazigh ancien avec la qualité rare qui en perpétue la durée sera ainsi complète. Nous citerons en particulier parmi les dessins gravés : le chariot avec ses quatre chevaux (vallée d'Azegza à Tharga, Tharga étant le Fezzan), le chasseur du mouflon (Tinzouline, au sud du Maroc), le chevalier porteur du soleil brillant (à Abizar, en grande Kabylie – Algérie), le chevalier combattant (dans la zone touareg d'Ayr, Mali) ; parmi les dessins exécutés en couleurs, citons les deux chevaux qui s'affrontent (dans le territoire de Bechar, en Algérie), les femmes parées, le chasseur, porteur de la lance, les danses clownesques autour du taureau (au Tassili N'Ajjer, la roche du taureau, dans les monts touareg, au Sahara algérien)

1- Les cultures des Amazighs ou l'action de « l'acculturation »

A- Le punique est une culture phénicienne amazighe. Pour une raison quelconque, les romains distinguaient dans la dénomination entre les phéniciens de souche (phoenicius), les puniques (punicus) et les africains, sing, Afer (revoir le commentaire de Desanges sur Plinius. P 226). La cause revient d'après les spécialistes, au fait que les colonies phéniciennes qui s'étaient implantées en maints endroits au Sahel sur le rivage de la Méditerranée de Barqa à Tanger et sur une partie de la côte atlantique, et les ont transformées en comptoirs commerciaux, se sont peu à peu mêlés aux autochtones amazighs par la force des relations pacifiques continues entretenues des siècles durant et dénuées de tout fanatisme religieux, au point qu'elles sont parvenues à se distinguer dans les composantes de leur vie matérielle et morale des phéniciens de phénicie et des indigènes africains, c'est-à-dire des « Berbères » qui ont gardé leur naturel ancien. Les puniques sont donc une génération de gens où s'est mélangée la personnalité amazighe avec la personnalité phénicienne, de façon lente et non précipitée, avec tout ce que recèle chacune de caractéristiques propres, ce qui se répercuta sur la culture de Carthage et des autres villes côtières proches du Sahel ; il se forma ainsi une langue « populaire » entre les phéniciens et les amazighs « l'Afrique du Nord, 59...63). Si les premiers chercheurs ont omis cette réalité, c'est parce que l'héritage punique écrit l'a été en caractères phéniciens et en caractères phéniciens dépourvus de voyelles ; c'est parce qu'en outre, ils mettaient l'usage de données de la langue « berbère » dans la représentation des mots et des noms (les inscriptions libyques, 5....16). c'est pour cela qu'il se trouve actuellement des noms que l'on pensait être correctement lus sous tous leurs aspects, mais qui soulèvent des doutes et des interrogations, dont le plus célèbre est le nom de la déesse « Tanit » est-ce « Tanit » ou « Tinit » ou « Tiinit » ? (la Carthage 115, berbères 175) ; le nom de cette déesse dans sa formule « berbère » en ses deux lectures ou ses lectures n'est que la preuve que Carthage professait la religion des « amazighs » anciens puisqu'elle fit occuper à « Taniit » une place de premier rang dans des temples et en fit la « Patronne de la ville » (La Carthage punique). Des textes anciens rapportent que les prêtres et les servants des temples à Carthage furent, pour la plupart, amazighs (Silius Italius). Nous avons en Afrique du nord un autre modèle historique d'alliance civilisationnelle réussie qui est le modèle de fusion des Arabes et des « Berbères » ensemble dans le creuset de la foi islamique.

B. La participation d'un souverain amazigh ancien à l'enrichissement de la culture grecque

Les amazighs n'étaient pas des voisins immédiats des grecs et n'avaient pas de relations suivies avec eux, mais la culture grecque s'était imposée dans tout le bassin méditerranéen, à partir du Ve s. avant J.C. grâce à la suprématie de la pensée grecque à cette époque là. Il n'est donc pas étrange que le souverain Mazili » Massiniza » ait fait venir dans sa capitale « Sirta » des savants et des artistes d'Athènes, et il n'est pas étrange que son petit fils et pupille de Rome Juba II ait été génial dans plusieurs branches de la science et du savoir et écrit en grec ses ouvrages d'histoire, de géographie, de philosophie de littérature et de philologie comparée. « Plutarkos » fut émerveillé par son génie et par le fait qu'un « Berbère de Numidie » soit le plus doué de finesse et de vivacité d'esprit parmi les hommes de lettres. (Les Africains IX 146) Les Athéniens lui élevèrent une statue dans l'un de leurs centres culturels (Gsell + les Berbères 1, 49, 50) en hommage pour sa compétence d'esprit. Des savants de son époque copièrent sur lui comme il fut envié par les gens de son temps qui furent jaloux de son génie en sa qualité de « barbarus ». Leur jalousie se glissa même dans l'âme de l'historien français « Stéphane Gsell » lequel Gsell n'eut de cesse de diminuer de la valeur de œuvres de l'esprit de Juba ; il fut suivi en cela par ses disciples européens qui eurent à écrire l'histoire du grand Maghreb à l'époque du colonialisme français (Les Africains IX, 157, 58, 61), comme ils le suivirent dans le dénigrement de son père Juba 1^{er} parce qu'il tenait ardemment à la souveraineté de son royaume ; le motif chez Gsell et ceux qui l'ont suivi est qu'ils considéraient les français héritiers des Romains en Afrique du nord et voyaient que les « indigènes » ne pouvaient être qu'« indigènes » aussi bien dans le passé que dans le présent, avec tout ce que suggérait le terme dans leur langue de dédain et de mépris. Parmi les œuvres de Juba II, nous citerons en particulier son livre intitulé « Libyca » parce qu'il y traite des pays des amazighs. L'inédit est que Juba ait fait allusion dans cet ouvrage à l'histoire du « lion rancunier » que les grands mères, dans nos compagnes, racontent jusqu'à ce jour à leur petits enfants dans la langue « berbère » durant les veillées d'hiver. Cela prouve que la littérature orale peut être mieux conservée que ce qui est écrit. Juba II avait un goût artistique élevé d'après l'unanimité des historiens qui avaient traité de son époque (Les Africains 161), l'histoire du lion (Gsell VIII 2663). Son souvenir est inséparable du souvenir de son médecin « Euphorbus » qui découvrit les propriétés d'une plante locale qui avait la double vertu de procurer et stimuler un sentiment de bien-être. Du nom du médecin, cette plante prit, dans les langues franques jusqu'à ce jour, le nom de « euphorbe », euphorbia » qui est « Elfourbioune » l'une des variétés de « liatou » ou « touyou » comme sous la dénomination de « tanaghout » et « tanakhout » en amazigh.

C. Les amazighs anciens à l'avant garde des penseurs et hommes de lettres latins

L'influence de « l'acculturation » imposée par Rome à l'Afrique du nord a produit des générations successives de prodiges amazighs dans la littérature latine qui ont grandement participé à l'enrichissement de la pensée et des lettres romaines, même avant que l'empire n'ait étendu son hégémonie aux terres « berbères » de sorte que le premier homme de lettres de souche berbère et de langue latine a vécu dans la première moitié du deuxième siècle avant J.C, c'est à dire avant l'arrivée des romains en Afrique.

Deux hommes de lettres amazighs chrétiens de l'époque païenne :

Le premier est « Tirenchi Afer, ou Térentius Afer » (185. ? - 159 avant J.C). Il se trouve , parmi les conséquences de la deuxième guerre punique et la défaite de Carthage, qu'un petit garçon amazigh, avait été prisonnier à Rome. Un membre du Sénat le prit à son service, puis lui rendit la liberté. L'enfant fut appelé du nom de son maître « Térentius » avec adjonction de son appartenance « Afer » c'est à dire l'africain. Il s'abreuva pleinement des sciences de son temps dans les langues grecque et latine à l'épanouissement de son talent à l'âge de vingt ans. C'est alors qu'il écrivit une série de six pièces théâtrales, qu'il présenta l'une après l'autre chaque année au public, entre 166, 160 avant J.C. Il devient très rapidement célèbre et ses œuvres furent primées. Il ne tarda pas à provoquer des jalousies et fut accusé de plagiat littéraire. Il se défendit de toutes ses forces et l'histoire ne manquera pas de lui rendre justice plus tard, de sorte qu'il fut pleinement réhabilité par les critiques qui démontrèrent que son influence dans le domaine du théâtre ne cessa d'être patente jusqu'au 17^e siècle. Parmi ses œuvres : les frères « fratres », le Masochiste « Meus carnifex », l'Ennuque « Eunuchus ». C'est à lui que l'on doit le mot célèbre « je suis un humain, et rien de ce qui est humain n'a de secret pour moi ! ». Son amour immodéré pour les lettres le fit mourir de chagrin, après avoir perdu en mer certains de ses manuscrits, à l'âge de trente ans (les grands écrivains du monde, 238). Le second est « Apulée, Apulius », Apulée ou Apulius naquit en Numidie au début du deuxième siècle, aux environs de l'année 125, et mourut aux environs de 170 de l'ère chrétienne. Il fit ses études à Athènes et retourna dans son pays. Il y fut accusé de magie et se défendit avec vigueur. Il écrivit sur le sujet un livre intitulé « Magicae », et par la suite se consacra à l'écriture sérieuse, jusqu'à ce qu'il fit paraître un ouvrage en onze volumes, grâce auquel l'histoire de la pensée le hissa au rang des grands écrivains universels immortels. Dans cet ouvrage « les Métamorphoses », il choisit des pièces de grand souffle pour décrire la situation sociale et en faire la critique ironique parfois, acerbe et sarcastique le plus souvent. Il défendit les faibles et traita de façon indirecte de thèmes philosophiques, où il afficha son penchant mystique, sa nostalgie pour les religions orientales ainsi que sa passion pour l'adoration de la déesse égyptienne « Isis, Esi » ; il fut taxé de « Numide importun » mais en revanche, on lui reconnut la sincérité dans l'expression ainsi que l'ingéniosité dans l'art de la narration et celui du langage. Lui même déclarait avoir profondément subi l'influence de la pensée grecque (Les grands écrivains du monde, 370).

Deux écrivains amazighs chrétiens au temps de "l'épreuve":

Parmi les plus illustres écrivains amazighs anciens qui s'adonnèrent à répandre le christianisme et en firent une arme pour combattre le colonialisme romain - Rome étant encore païenne - « Tertullianus » et « Arnobius » qui vécurent tous deux à l'époque de "l'épreuve" où les chrétiens étaient martyrisés et il n'y eut que les « Africains » pour défendre le christianisme (Histoire du Développement...II, 762, 763).

- Tertulianus (d'environ l'an 155, à environ 225 de J.C). Il fut élevé dans le paganisme, puis se fit chrétien et défendit ardemment sa nouvelle doctrine. Il appela à se maintenir dans la voie droite des enseignements du Christ et se défaire de l'esprit de classe instauré par l'église. Il incita à se débarrasser du service militaire dans l'armée romaine. Son livre « Apologeticus » fut considéré comme l'une des premières pierres angulaires sur lesquelles repose la littérature chrétienne spécialisée dans le traitement des questions morales à la lumière de la foi ; cet ouvrage parut en 197 de J.C (Les grands écrivains du monde, 370).

- « Arnobius le grand » Cet écrivain naquit dans un village de Numidie au cours de la deuxième moitié du troisième siècle de l'ère chrétienne. Il étudia la scolastique jusqu'à ce qu'il devint professeur dans cette même discipline, puis se fit chrétien à l'âge mûr. Il écrivit un seul livre avec pour titre « Adversus nationes » qu'il fit paraître en l'an 300 de J.C ; il y fustigea les idolâtres et paria que la foi en Dieu est la garantie du succès comme le firent après lui Abou El Âla Elmâarri et le français Pascal. Son action pour ses convictions religieuses le prédisposèrent chez les chrétiens à figurer parmi les « pères de l'église » (Dictionnaire français-latin).

St Augustin appuie Rome, en sa qualité de soutien de l'église officielle :

Augustinus naquit au village de « Tagaste » (Numidie) en l'an 354 de l'ère chrétienne et mourut à Annaba en 430, durant le siège de cette ville par les Vandales. Il ne se fit chrétien qu'à l'âge de 33ans. Il fut auparavant professeur de rhétorique, enseigna dans son village, puis à Carthage, Rome et Milan. Après avoir embrassé le Christianisme, il gravit les échelons de la hiérarchie cléricale en l'espace de neuf années seulement. Il devint évêque en 396 et consacra sa vie à l'organisation de l'église d'Afrique et à l'écriture religieuse ; il laissa aux chrétiens des œuvres qui constituent à ce jour une référence pour eux, et sont considérés comme une base solide pour la philosophie de leur trinité ; parmi ces œuvres :

« La cité de Dieu », « Les Confessions » et « Les Lettres » ; son apostolat fut un apostolat officiel allant dans la voie de l'église de la Rome Césarienne. C'est pour cela que s'opposèrent à lui les « Donatistes » avec à leur tête son homonyme « Augustinus » le donatiste qui fut traduit en justice dans les débuts du Ve. s. de l'ère chrétienne (prosographie 102). St Augustin sympathisa avec les « Africains » c'est à dire avec les Amazighs et prit la défense de leur identité (l'Afrique du nord 349) mais dans le cadre de l'action apostolique officielle. Ce qui attire, entre autre, l'attention, c'est le fait que l'auteur « Africain latin » soit le seul et unique dont a été précisé la date de naissance ainsi d'ailleurs que la date du décès.

La raison en est, à notre point de vue, que l'un de ses parents soit romain, comme cela est connu, et il n'est pas exclu que son origine métisse soit la cause de son loyalisme à l'autorité politico-religieuse romaine.

D. La production de l'esprit amazigh constitue un affluent pour la culture islamique.

Les amazighs ne se sont jamais complètement intégrés à une quelconque civilisation déterminée comme ils se sont intégrés dans le cadre de la civilisation islamique, et cela pour des raisons qui ne sont pas à développer dans cette esquisse ; l'on peut dire que cette intégration complète s'est opérée dans les débuts de l'époque Almohade à la suite de la disparition des restes de l'Etat des Berghouatas, c'est à dire approximativement 5 siècles après les premières conquêtes islamiques ; leur intégration, dans son ensemble, est le résultat de leur savoir propre, avec l'aide d'individus ou de rares groupes d'orientaux venus en Afrique du nord animés de sentiments pacifiques, pendant les deuxième et troisième siècles de l'hégire. Lorsque leurs soldats eurent porté l'étendard de l'Islam jusqu'au cœur de l'Europe occidentale et après qu'ils se furent débarrassés de l'hégémonie politique orientale, leurs vues se portèrent d'abord sur eux-mêmes, puis sur l'ouest de l'Afrique noire à partir de l'époque almoravide. C'est par eux que s'islamisèrent les premières tribus noires du fleuve Sénégal, où les cinq prières demeurent à ce jour avec leurs appellations «berbères».

Cependant, le but n'est point ici de cerner l'histoire des «Berbères» après leur entrée dans le giron de l'islam, ni leur participation à la cristallisation de la culture islamique, treize siècles de dévouement pour la religion musulmane dans les domaines des lettres et de la pensée ne pouvant être abrégés en quelques lignes ou quelques paragraphes, mais l'objectif est avant tout d'entrevoir la spécificité de la participation amazigh à travers les œuvres de ceux qui ont écrit sans ambiguïté sur eux qu'ils sont «Berbères». Sous cet angle, la première remarque déduite de l'analyse est que les Amazighs ont animé les mouvements soufistes, comme si la tendance aux méditations intérieures était ancrée en eux depuis toujours, ainsi qu'il a été constaté dans les œuvres de «Tarnitus » et « d'Apulée » pendant la première époque païenne, puis dans les œuvres d' « Arnobi » et de « Tertulien » tous deux de confession chrétienne (Les grands écrivains) ; nous nous bornerons, en ce qui concerne l'époque islamique, à citer les œuvres d'Abou El Hassan Echchadli Elghomari, (décédé en 656/1258), l'auteur de «Majmouat El Ahzab » d'une grande notoriété à travers tout le monde islamique (en rappelant que El Moutanebinine Haamim, Âassim bnou Djamil et Abi Ettawajin appartiennent à la tribu Ghomara précisément) le chef de la confrérie Echchadoulia Abou Abd Allah El Djazouli (décédé en 870/1465) a laissé aux Maghrébins son célèbre ouvrage des prières sur le prophète.. : «Dalil El Khaïrate », Echchadhli et El Djazouli ont influencé grandement la pensée soufiste islamique, comme n'échappe pas aux historiens le rôle d'autres soufistes amazighs dont le nombre ne peut être cerné ici. Nous considérons, néanmoins nécessaire, d'en citer particulièrement trois pour l'audience dont ils jouissent dans les milieux populaires, il s'agit de : Abou El Abbas Ibn El Âarif Essanhadji, enterré à Marrakech (480/1088-536/1141), Abou Chouïb Doukali, enterré à Azemmour et Abou Yaâza, enterré dans le Moyen Atlas.

Après le soufisme, viennent attirer l'attention de par leur nombre, les juristes d'origine amazighe, aussi bien Malekites que Kharédjites Ibadites. Contentons nous de citer les juristes malekites amazighs les plus marquants, tels : Wadjaj, Abdallah bnou Yassine, Mohamed bnou Townerth, Ibnou Abi Zeïd El Qairawani Ennafzaoui (310/922-386/966), l'auteur de la célèbre Rissala, l'imam El Makoudy, Ibnou Aarafat Elouarghammi (716/1316-803/1401) Ibnou Marzouq Elâadjissi (711-1311-781/1379), Abi Al Abbas Ahmed El Wancharissi (décédé en 914/1508) et Ahmed Baba Essanhadjji (963/1556-1036/1627) Après la jurisprudence, on remarque que les Amazighs ont écrit des traités de grammaire arabe et y ont bien réussi. La voie leur fut ouverte en cela par le maître des grammairiens Maghrébins Aïssa Ibnou Abdelaaziz Thillikht El Djazouli (décédé en 607/1210), élève de d'Ibn Berry et compositeur de « El Mouqadima El Djazoulia » « El Amali », suivi de son élève « Ibnou Mouâti Ezzawawi (564/1169-628/1231) l'auteur de « Addourra El Alfya fi ilm El ârabiya » dont Ibnou Malik a suivi par la suite la méthode pédagogique pour écrire « El Alfya ». Sur les traces d'El Djazouli et Ibnou Mouâti émergea Ibnou Hayyane El Gharnaty El barbary (654/1256-745/1344) le commentateur d'El Alfya d'Ibn Malik célèbre par ses comparaisons entre les langues, comme émergea Abou Abdellah bnou Ajerroum Essanhadjji (décédé en 723/1323) dont la notoriété a embrassé tous les horizons islamiques grâce à son œuvre didactique « El Ajroumya » laquelle fut adoptée pour l'enseignement de la grammaire arabe durant six siècles.

Il résulte de cette étude que les « Berbères » ont participé grandement à la cristallisation des sciences islamiques qui ont un lien direct avec la religion, ce à l'instar des autres peuples musulmans, parce qu'ils tenaient beaucoup à la préservation de la croyance ainsi qu'à la déduction des valeurs spirituelles et des décisions juridiques à partir des sources du droit, ce qui est confirmé par le devancement de nombre d'entre eux dans la transmission du Hadith, allusion est ici faite à Akrama Elbarbari (24-105 de l'hégire) qui fut accusé d'avoir caché son appartenance au rite Kharédjite, ainsi qu'à ceux qui suivent sa méthode tels Saabiq, Maimoun et Mohamed bnou Moussa (El Qamous El Mouhitt ; Barr).

Les « Berbères » ne se différencièrent donc en rien du reste des peuples musulmans dans l'action au service de la religion avant et après tout, alors que l'examen de ce qu'ils ont produit en grammaire en ferait les véritables spécialistes de ce que nous pouvons appeler la pédagogie de la langue arabe, car ce furent eux qui en fixèrent les règles après que les Persans eurent fixé des règles qui donnèrent vie à la linguistique arabe. Rien d'étonnant à cela puisque les Persans aussi bien que les « berbères » ne parlaient pas par un don naturel la langue arabe... Qui examinerait la production des amazighs verrait également qu'ils ont abondamment écrit en histoire, surtout l'Histoire du Maghreb, à citer parmi leurs historiens les plus célèbres : Abou Bakr bnou Ali Essanhadjji El Baïdhaq (5^e s. ? de l'hégire), Ibnou Îdhary, El Djazmani, Bnou Ghazi el koutami, El Fechtali, El Agrany, Ezzaiani (avec "Z" emphatique et adoucissement du son "ya") Aknissous et d'autres qui ont proclamé leur berbèrité ou dans les travaux de qui les occidentaux subodorent une « tendance berbériste » tels Ibn Khaldoun.

Parmi les amazighs qui ont écrit des souvenirs de voyages et expéditions, citons en particulier Ibn Batouta Ellouati, Abou Abdellah Al Âbdary el Hihi et Abdellah Abou Salem El Âyachi....Cependant la contribution « berbère » tant dans le domaine de la poésie - arabe - que de la littérature créative de façon générale ne pesait pas bien lourd comparativement à la production des orientaux et même à la production des arabes andalous tant du point de vue volume et quantité que du point de vue qualitatif et conceptuel surtout. Nous voyons la raison en cela, c'est que les masses amazighes ne connaissaient pas l'arabe et ceux qui avaient pu l'apprendre n'avaient pas dans leur majorité de disposition innée pour le parler d'instinct, mais penchaient plutôt dans leur vie quotidienne courante à converser dans la langue qu'ils ont tétée avec le lait maternel, et qui est l'amazigh. C'est pour cela qu'ils se distinguaient dans le métier de l'écriture tant que leur travail visait l'analyse, l'argumentation et la déduction, comme c'est le cas pour le droit canon, la grammaire, les méditations mystiques philosophiques, ou visait la description et le récit, comme il en est du voyage d'exploration et de l'Histoire, mais n'avaient rien apporté d'original en fait de composition littéraire pure ni en prose artistique ni en poésie (en foi de quoi, il n'est pas exclu qu'Ibn Mendhour, l'auteur du « Lisan El Arab » soit amazigh de souche ainsi qu'y fait allusion son appartenance : l'africain. Tous ceux parmi les « berbères » dont l'étoile brille quelque peu au firmament de la poésie arabe furent élevés dans un milieu linguistique arabe ou arabisé de longue date tels Sabiq le berbère, oriental de naissance, Ibnou Ezzouq El Bouloukini, l'Andalou de naissance et de patrie, Madghis ezzajil, l'Imam El Boussiri, né et élevé en Egypte.

Quant à la majorité des amazighs qui se sont adonnés à la poésie, au sein de leur société maghrébine imprégnée de leur berbérité, ils ne le firent pas sous l'effet d'exubération de sentiments, mais bien par volonté et « obstination calculée ». Ce fut ainsi le cas de beaucoup parmi eux, même les grands jurisconsultes, écrivains, penseurs à l'instar d'Abou Ali El Hssan El Yousi, Mohamed El Mokhtar Essousy. C'est pour cela qu'il est permis de dire que le génie maghrébin en littérature arabe se limitait à « l'utilitaire » et n'apparut clairement ni en poésie de haute facture ni en prose artiste de haute tenue. La cause en cela réside dans la lenteur du mouvement d'arabisation de « masse » comme nous allons le montrer.

VIII. L'adoption relative de la langue arabe par les amazighs :

Ses facteurs, ses étapes et les causes de sa lenteur. Si une génération de Persans musulmans se sont révélés de façon significative dans le domaine littéraire créatif tant en poésie qu'en prose, c'est parce qu'ils ont grandi dans les capitales de la rhétorique arabe en Irak et ont fréquenté des gens éloquents parmi les arabes. A cette époque là, la langue arabe s'accrochait encore aux composantes premières de son éloquence, de sorte que le jeune grandissait arabe de langue et de sensibilité et ce, depuis sa plus tendre enfance. Ce que ne connaissaient pas les « berbères » ni au Maghreb où les Arabes étaient une petite minorité, ni en Andalousie où l'harmonie n'était pas particulièrement aisée entre les peuples qui composaient la société musulmane. Autant l'intégration des Persans dans le milieu arabe a été rapide après leur défaite d'El Qadissya, autant le contact des Amazighs avec les arabes venus dans « l'Ile du Maghreb » a été pénible et difficile pour les deux parties. Alors que les Persans vivaient dans le giron de la culture arabe à partir du 1^{er} siècle de l'hégire, combats et escarmouches se poursuivaient entre les gouverneurs omeyyades et les tribus amazighs, et pendant que le sacerdoce abbasside était bien établi à Khorassane, au sein duquel Arabes et Persans entretenaient des relations d'amitié et d'entraide, les pays du Maghreb, eux, étaient en ébullition à cause des injustices des agents omeyyades. Lorsque les Abbassides se sont emparés du Khalifat aidés puissamment par les persans, le Maghreb avait déjà recouvré son indépendance politique vis à vis de l'orient. Il était donc naturel que les Amazighs continuent à parler entre eux la langue amazighe. La nouvelle doctrine subit chez eux des déviations insignifiantes ou graves, et l'histoire en a relaté ce qu'elle a jugé bon d'en relater, s'agissant particulièrement des Berghoutis et des Ghoumaris ; ces déviations passent aux yeux du musulman pour un genre d'hérésie, mais sont considérées du point de vue de la sociologie de l'histoire comme des réactions culturelles émanant de l'instinct de self conservation, telle est la signification de l'accomplissement des rites liturgiques en amazigh aussi bien chez les Berghoutis que chez les Ghoumaris.

C'est pour cela que nous pouvons dire que le mouvement d'adoption de la langue arabe n'a pas pris son essor simplement dès que les « berbères » ont embrassé l'Islam mais plus tard comme nous l'expliquerons. Il est donc difficile d'admettre que Tariq Bnou Ziyad a harangué ses troupes en arabe et l'ont compris sans intermédiaire mais nous pensons plus probable, quant à nous, ou bien qu'il les ait harangué en arabe et que son propos a été traduit, ou qu'il se soit adressé à ses troupes en Amazigh et que sa harangue a par la suite été relevée en arabe avec tout ce que cela suppose de rajouts, de manques ou de modifications. S'il n'est pas concevable que Tariq ignorait l'arabe eu égard à sa connaissance ancienne de cette dernière de par la fréquentation assidue de son maître Moussa bnou Nousaïr, il n'est par contre point probable ou possible que ses douze mille hommes de troupe « berbères » - tous ou par la plupart maîtrisent la langue arabe au point de comprendre son propos ; Ce qui nous pousse aussi à croire que cette harangue célèbre a été dite à l'origine en amazigh, c'est le fait qu'elle a soulevé en ces troupes « berbères » un sentiment d'exaltation au combat, ainsi que dûment rapporté.

Il est certain, à la lumière des courants de l'Histoire depuis l'époque de Okba bnou Naafi jusqu'à la venue du suzerain Idris au djbel Zerhoun, que le mouvement d'adoption de la langue arabe n'avait guère d'impact et n'avait pris son essor avec une grande lenteur qu'après que les tribus " Aouraba " (non Ourouba ainsi que l'écrivent les historiens arabes) aient mis à leur tête Idris 1^{er}. La marche de l'adoption de la langue arabe dans le grand Maghreb en général et le Maroc en particulier s'est avérée une longue marche puisqu'elle n'a pas atteint sa portée alors que nous sommes au 15^e siècle de l'hégire ; ce qui put s'accomplir l'ayant été en quatre étapes, la première et la seconde avec lenteur et spontanéité, la troisième se distingue par un empressement dicté par la nécessité, alors que la quatrième étape, l'actuelle, se caractérise par une accélération croissante qui provoque un certain rejet.

1. L'étape première de la marche de l'adoption de l'Arabe.

Cette étape a occupé l'époque idrisside, l'époque almoravide et les premières décennies de l'époque almohade. Durant cette période qui s'étend de la venue d'Idris à Ouilili jusqu'à la mort de Abdelmoumène Bnou Ali Elmouahhidi, approximativement, l'Arabe était confinée dans un espace urbain étroit que partageait avec elle la langue amazighe. La souveraineté revenait à l'Arabe dans les conversations des familles Idrissides, andalouses et kairouanies qui s'étaient implantées dans la ville de Fès, avec la probabilité toutefois que des membres de ces familles, l'élément masculin en particulier, étaient dans l'obligation d'apprendre l'amazighe en sa qualité de langue de la masse de la population. Elle avait tout naturellement la prééminence dans les mosquées où s'accomplissaient les cinq prières et était psalmodié le Coran. Elle était en outre souveraine dans le peu qui s'écrivait à ce moment là, ceci à Fès, peut-être à Ouilili et à un degré bien moindre dans les quelques autres villes de l'extrême Nord du Maghreb à cette époque là. Cependant, dans les déserts où habitait l'écrasante majorité de la population, dans les zones les plus reculées en particulier, l'Arabe n'avait que de faibles échos véhiculés par la vocation de l'Islam rénovateur, surtout que cette vocation elle-même n'a pu s'appuyer en priorité que sur thamazight, et il est très difficile de savoir par exemple si les prêches du vendredi, sous les Idrissides puis de leurs successeurs avant les almohades, se faisaient uniquement en arabe dans toutes les mosquées, ou se faisaient en tamazight ou les deux en même temps ? Question permise puisque l'appel pour l'accomplissement de la prière se faisait en "berbère" dans les premiers temps de l'époque Almohade que le Calife Abdelmoumène Bnou Ali rédigeait ses missives religieuses et s'adressait aux gens en tamazight les jours de rassemblement, et que la cour almohade avait adopté tamazight comme langue de conversation courante dans les assemblées (Elmousned eççahih 343, 344). Il n'échappe pas aux esprits que le prince des musulmans Youssouf Bnou Tachfine lui-même, malgré sa piété et sa crainte de Dieu, ne parlait que tamazight et son dédain de la poésie apologique andalouse n'était due qu'à deux choses : en premier lieu son ignorance de l'Arabe et en second lieu que les amazighes n'acceptaient l'éloge qu'à contre cœur, l'éloge public en particulier.

Et comme l'urbanisation a été lente et que les habitants des pays étaient pour la plupart des nomades ou semi-nomades se déplaçant entre les montagnes et les

plaines,,ainsi qu'entre les oasis, les plateaux et les déserts, les zones maghrébines durant cette étape étaient demeurées à l'écart de l'aire d'influence active de la langue arabe, à l'exception d'une seule zone, celle qui constituait le trait d'union entre les deux pôles de rayonnement de la culture arabe, c'est à dire entre Fès et l'Andalousie. Il s'agit de la zone connue aujourd'hui sous le nom de "Djebala" et les tribus habitant cette région s'y sont stabilisées depuis des siècles. C'est pour cela que l'on peut affirmer qu'elles avaient commencé à s'arabiser lentement mais avec constance, surtout celles en bordure de la route reliant Fès à l'Andalousie, ce à partir de l'époque où se renforcèrent les rapports entre les deux rives, c'est à dire depuis la fin du dixième siècle de l'ère chrétienne correspondant à la fin du quatrième siècle de l'hégire. Nous reviendrons plus loin au résultat de l'arabisation de "Djebala" comme nous le voyons aujourd'hui.

2. Arabisation du Maghreb dans sa deuxième étape.

Abdelmoumène El Mouahidi a inauguré, sans intention préalable, cette étape en faisant venir au Maghreb (extrême) les tribus arabes auxquelles les Fatimides ont permis d'envahir l'Afrique à partir de la Haute Egypte. Lorsque les tribus commencèrent à parcourir les plateaux au Maghreb Oriental ainsi que les lisières sahariennes des grand et petit Atlas, elles aidèrent par leur présence la langue arabe, s'infiltrant surtout progressivement dans les plaines atlantiques ainsi que dans certains corridors séparant les grands agglomérats berbères qui comptaient les uns sur les autres pour leur propre défense (les Arabes en Berbérie). C'est ce qui amena les zones de plaines côtières à s'arabiser avec lenteur sans doute mais dans la continuité, surtout que les tribus " Tamesna " amazighes avaient été déjà domptées par les almoravides et les almohades qui les avaient réduites à l'état de débris sans cohésion entre elles ; c'est ainsi que se rétrécit en ces régions l'aire de l'usage de Tamazight jusqu'à se cantonner dans des îlots langagiers à l'instar de ce qu'il est advenu de "Sanhadja Eddhouli" « Les Sanhadja Soumis » aux alentours de Titt (Moulay Abdallah Amghar actuel), ainsi qu'à "Mazighène" (c'est à dire El-Djadida actuelle) et à Azemmour, cela avant de disparaître complètement. C'est ainsi qu'adoptèrent l'Arabe les zones de Doukala et Chawiya (c'est à dire Tamesna) " Azaghar " qui est le "Gharb". Ce qui témoigne de l'interpénétration des groupes (familles) arabes et des groupes (familles) "berbères" à Doukala et Chawiya en particulier consistant en l'interpénétration des termes, constructions et expressions "amazighs" avec les dialectes locaux. Les déplacements "de l'armée" makhzène d'une zone à l'autre ont favorisé l'implantation des tribus arabes dans d'autres zones de plaines, au piémont des montagnes et des corridors à proximité des deux grandes capitales Fès et Marrakech, d'autres tribus pénétrèrent profondément dans le désert de l'Ouest du Maghreb et en Mauritanie et s'y mélangèrent avec les restes "Zénaga" (Sanhadja Ellemtouniyine) (Les Sanhadja Voilés). C'est ainsi que se conjuguèrent des facteurs politiques, économiques et sociaux des siècles durant pour tracer la carte linguistique qui fut celle du Maghreb jusqu'à ce qu'il tomba sous la coupe du colonialisme européen : français et espagnol. Cette carte a vu ses repères changer en certaines zones déterminées entre l'époque almohade et le seuil du vingtième siècle, ainsi que nous l'avons indiqué. Cependant le mouvement d'arabisation dans les autres zones est demeuré lent ainsi qu'il le fut au début, surtout dans les montagnes et les oasis, au Maroc comme en Algérie, à fortiori au

cœur du désert où s'isolèrent les tribus touaregs. Dans les villes cependant le mouvement d'arabisation s'accéléra à partir de l'époque mérinide particulièrement à Fès, lorsque se conjuguèrent trois facteurs pour son activation : la politique mérinide d'enseignement, puis l'émigration des Musulmans de l'Andalousie vers les villes du Nord du pays et aussi la prise des rênes de la monarchie par les Chorfas (Nobles) sachant que les sultans nobles eux mêmes jusqu'à une époque récente, connaissaient l'un des dialectes "Berbères". Mohammed Ben Abdallah El Alaoui "s'adressait aux berbères dans leur langue " (El Istiqsa, d'après Eziani), également Hassan 1^{er} selon les dires des cheikhs des tribus du Moyen Atlas qui ont grandi sur la fin de son époque, et il est exclu que les agents du Makhzène n'aient pas pris exemple sur les sultans dans leur désir ardent d'apprendre le "berbère" plus particulièrement les commis de territoires et les commandants de l'armée.

3. Troisième étape :

L'arabisation, moyen culturel de résistance au colonialisme européen de peuplement. Lorsque furent lancées sur le Maghreb les armées d'occupation au seuil de ce siècle de l'ère chrétienne, la réaction première fut la résistance armée au niveau populaire. Les batailles se déplacèrent rapidement des plaines vers les montagnes où se poursuivirent des escarmouches entre les tribus tout entières de langue amazighe – et les Français et les Espagnols pas moins de un quart de siècle; les tribus résistantes sortirent de la mêlée soit dans le Riff, soit dans les trois Atlas, humainement et économiquement très abattues, ce qui affaiblit par voie de conséquence l'influence tant sociale que politique qu'elles avaient auparavant ; il advint qu'exactement en cette période (1912 – 1937) apparurent dans les villes les premiers signes du lancement du mouvement nationaliste maghrébin tendant à l'organisation d'une résistance politique, par la mobilisation des sentiments religieux sur de nouvelles bases, tel que déjà crée en orient par Djamel Eddine El Afghani et Mohamed Abdou en vue du renouveau de la pensée islamique au cours du 19^e siècle. C'est ainsi que se cristallisèrent dans les esprits les grandes lignes d'une stratégie de résistance "politico-religieuse" en 1930, lorsque les Français firent paraître ce qu'ils appelèrent le « dahir berbère » dans le cadre de leur œuvre colonialiste appuyée sur le principe "diviser pour régner". Les nationalistes aspirèrent à la connaissance de l'esprit salafi rénové et portèrent leur regard vers l'orient en vue de l'importer ; ils fondèrent des "écoles libres" dans le but de répandre ses enseignements dans les milieux de jeunes, comme ils réformèrent les programmes de l'Université qaraouiyyine. La culture arabo-islamique connut une grande activité, aidée dans la diffusion de ses contenus par la parution de journaux opposés à l'injustice colonialiste. Les Maghrébins s'intéressèrent à la vocation indépendantiste chacun autant que possible selon sa situation sociale, économique et géographique comme se conforta leur désir d'apprendre l'arabe, le stimulant religieux trouvant appui sur le stimulant nationaliste, ajouter à cela que les jeunes se passionnèrent pour les chansons d'amour orientales diffusées sur les ondes de la radio ou le phonographe alors que les hymnes excitant l'enthousiasme pour le militantisme s'accaparaient l'émotion générale lors des solennités populaires ; tout cela a servi la propagation de la langue arabe, surtout que les moyens de transport et de communication avaient dépassé l'époque des montures, des chevaux, des chameaux ainsi que du "coursier" pour entrer de plain-pied dans l'ère du car, du

train, du téléphone et du courrier rapide. Durant cette étape même c'est à dire entre 1912, 1955, s'arabisèrent certains groupes de villages de moyenne importance, tel le village de Ghiata, voisin de la ville de Taza, comme s'arabisèrent également bon nombre de familles amazighes qui avaient émigré dans les plaines et les villes à la recherche de la subsistance. Des missions d'étudiants furent dirigées sur l'Egypte, à partir de la "zone espagnole" en particulier comme participèrent des écoles connues alors sous le nom « d'écoles franco-maghrébines » à l'enseignement de la langue arabe aux fils de notables dans les grandes cités urbaines et c'est ainsi que sortirent des lycées "Moulay Idris" de Fès, "MOULAY Youcef" de Rabat, "Sidi Mouhammed" de Marrakech, des générations d'étudiants, petites par le nombre, mais de formation solide dans les deux langues arabe et française. Quant aux "écoles urbaines franco-maghrébines" (écoles urbaines), les tranches qui y étaient dévolues aux matières arabes ne dépassaient pas deux heures trente par semaine (au lieu des quatre heures réservées dans les écoles de notables). S'agissant des écoles "rurales franco-arabes" en nombre du reste très faible, la langue arabe n'avait pas droit de cité partout où étaient implantées ces écoles (1920 bulletin de l'enseignement).

En 1947, l'horaire dévolu aux matières arabes dans les écoles "urbaines franco-marocaines" fut porté à sept heures, pour atteindre neuf heures dix minutes en 1950, en même temps que fut décidé le principe de l'inclusion des matières arabes dans les programmes des écoles professionnelles (07.10h) et les écoles rurales (08.10h) (horaires, programmes instructions 1950). En ce qui concerne le (collège berbère d'Azrou), la situation à évolué comme suit : s'agissant des quatre classes secondaires, le Berbère y était quasi-obligatoire de 1928 jusqu'en 1935, et l'enseignement de l'arabe y était assuré par le directeur du collège lui même (Mr. Roux, agrégé de littérature arabe) en dehors de l'horaire habituel des cours, à raison d'une heure hebdomadaire en moyenne, dans des conditions matérielles et morales désastreuses ; à partir de 1935 et jusqu'en 1941, l'heure hebdomadaire d'arabe fut incluse dans les matières générales officielles et le directeur du collège Bisson, diplômé d'arabe, y inculquait des notions de grammaire arabe en langue française, ainsi que des notions de traduction. Durant cette période, le "Berbère" devint matière facultative, en dehors de l'horaire général officiel. En Octobre 1941, l'horaire dévolu à la langue arabe atteignit trois heures hebdomadaires, et Mr Ahmed Lakhdar Ghazal fut nommé professeur des matières d'arabe, alors que le "Berbère" demeura matière facultative et enseigné sous l'égide de "l'Institut des hautes Etudes marocaines" comme il était enseigné dans d'autres centres comme Fès et Marrakech ; à partir de 1949, la tranche d'arabe, s'élevait à quatre heures et dans la foulée furent créés des classes de préparation du baccalauréat.

Notre ardent désir ici est d'affirmer ces informations en ce qui concerne le collège d'Azrou vu l'abondance de ce qui se dit et s'écrit sur ce sujet de choses dictées par les sentiments patriotiques sans s'enquérir de la vérité désintéressée, alors que nous devrions enregistrer pour l'histoire d'autres réalités que nous craignons d'être englouties par l'oubli, entre autre par exemple que la zone des trois Atlas est demeurée soumise au pouvoir militaire français durant toute l'époque du "protectorat", que l'on ne peut y voyager sans autorisation, que ses habitants étaient tenus d'observer le salut militaire des officiers français, qu'il était imposé à tout

adulte de sexe masculin de s'astreindre au service obligatoire d'une période de quatre jours par an sur les chantiers et que les pensionnaires de ses prisons étaient contraints d'exécuter tous les travaux pénibles imaginés par le chef ; était passé aux fers quiconque serait tenté de protester ou maugréer, puis conduit les poignets sanglants et traînant ses chaînes vers les carrières de pierres et autres lieux de peine et de dur labeur de même acabit.

4. L'adoption de l'Arabe s'accélère et devient arabisation intentionnelle dans le cadre d'une idéologie entourée d'équivoque.

Le premier et plus puissant facteur d'adoption de l'Arabe par les Amazighes qui le firent durant les deux premières étapes réside dans la véracité de la foi islamique, la sacralisation de la langue arabe et l'attachement à la qibla (direction vers la Mecque durant la prière). Le chemin de l'adoption de l'Arabe consistait en l'observation des pratiques religieuses, l'apprentissage du Coran, le contact avec ceux parmi les Arabes qui s'étaient implantés au Maroc ; un autre facteur est venu cependant se greffer au premier, il s'agit du facteur politico-social. Nul n'ignore que l'Islam ne sépare pas la religion de la vie (le spirituel du temporel) ; cela implique que toute action politique doit s'accomplir au nom de l'Islam et que la légitimité du pouvoir et de l'autorité ne peut dériver que des traditions islamiques, et comme les traditions islamiques sunnites requièrent du candidat à l'Imamat (c'est à dire le pouvoir) qu'il soit Koreïchite, il advint que quiconque caressait une ambition politique se devait de « prouver » sa Koreïchité ; c'est ainsi que les gens rivalisaient pour la production de cette preuve « et que le Maroc vit pousser des forêts de généalogies Koreïchites » et de généalogies de l'appartenance à l'arbre Prophétique dans le but d'atteindre la position sociale habilitant à participer avec ceux qui ont pouvoir de « lier et de délier » (de commander) dans la prise de décision politique (Esquisse d'Histoire religieuse : Histoire politique du Maroc). Et ainsi s'enchaînent les attitudes de l'individu depuis sa rupture avec son clan amazigh comme première étape, jusqu'à l'apprentissage de l'arabe et des sciences de la religion, puis son intégration dans un milieu urbain ou rural hors de son milieu originel, jusqu'à brandir (produire) une généalogie et proclamer grâce à elle son affiliation à la noble maison du Prophète ou tout au moins à une tribu Koreïchite. Ce phénomène s'attacha au Maroc à partir de l'époque almohade et ses prémices apparurent en tout premier lieu à l'époque Idrisside et il est fort probable que c'est son exacerbation qui a poussé MOUSSA BNOU ABI AFIA EL MEKNASSI à opprimer quiconque se réclamait du chérifisme.

Quoi qu'il en soit, ce phénomène fût l'un des plus puissants facteurs de l'adoption de l'Arabe qui amena progressivement l'Amazigh depuis la recherche des moyens de subsistance ou du savoir religieux jusqu'à l'aspiration à une position sociale ou politique, voire le reniement de son origine.

L'influence de ces deux phénomènes interférents : le religieux et la politico-social, dure à ce jour, en particulier dans les milieux traditionnels. Elle a été consolidée, ainsi que nous l'avons vu précédemment, par la détermination des Marocains de résister au colonialisme européen chrétien

durant la période s'étalant de 1912 à 1955. Jusqu'à cette date (1955), le mouvement d'adoption de l'arabe depuis ses débuts, à l'époque de IDRISSE 1^{er} et au cours de ses trois étapes que nous avons délimitées, avait été un mouvement spontané guidé par la volonté des Imazighens eux-mêmes, et l'adoption de l'Arabe, un moyen sans plus. A l'avènement de l'indépendance, explosèrent des forces jusque là refoulées, à la recherche des sciences positives - pour la première fois dans l'histoire du Maroc - sur les sciences spirituelles ; la politique éducationnelle lança alors quatre slogans qui sont : l'unification, la généralisation, l'arabisation et la « marocanisation » et les partis adoptèrent ces slogans, avec une inégale conviction quant à la convenance de leurs contenus pas bien clairs. Dans l'intervalle, s'accrut sur le Maroc l'influence politique et culturelle du Moyen Orient et il apparut petit à petit clairement que derrière le slogan de l'arabisation - visant par principe l'élimination de la langue française de l'espace culturel - se profilait un objectif non déclaré, qui était l'oblitération des repères amazighs dans la texture urbaine marocaine et faire en sorte que la langue Amazighe soit bannie, dénuée d'intérêt même dans le domaine des études théoriques tel que pratiquée dans les plus grandes universités du monde ; cela dans un but de propagande ! voire de propagandes politiques (plurielles) entourées d'ambiguïtés du fait qu'elles s'appuient tantôt sur les valeurs islamiques, tantôt sur l'idéologie nationaliste arabe et même sur les « valeurs nationales », croyant et faisant croire à la génération montante que le « Dahir berbère » fût le péché originel que les « Berbères » devraient expier par l'adoption rapide et sans conditions de l'Arabe.

Au reste, ces propagandes (parfois contradictoires entre elles) mélangeaient beaucoup les sentiments d'appartenance à la « race arabe » et transformaient les aspirations et les souhaits en exorcisme qu'elles répétaient matin et soir afin qu'ils fassent exaucer les vœux peut être comme il apparaît dans les deux expressions « l'Arabité et l'Islam » (faisant précéder la croyance religieuse par l'appartenance raciale), et « le Maghreb arabe » (affirmant bien l'Arabité du Maghreb craignant qu'il y ait en l'espèce contestation).

Comme cette propagande feignait, ignorer la structure sociologique du Maroc et oublier l'Histoire du Maroc et ce qu'elle renferme d'exemples absolument à méditer, il était à prévoir une réaction de la part de chaque Marocain ayant des sentiments Amazighs « rationnels » ou non « proclamés ». C'est ainsi qu'effectivement a pris naissance un courant de pensée qui s'est concrétisé fin des années soixante dix (70) début des années quatre vingt (80) par l'apparition d'associations culturelles de tendance Amazighe vis à vis desquelles les autorités politiques ont pris - à ce jour - une attitude d'interdiction non proclamée soit au Maroc soit en Algérie.

C'est ainsi que l'opération d'arabisation se poursuit encore, soutenue avec zèle par ceux qui s'enthousiasment au niveau de l'Etat ou au niveau des instances ou au niveau des individus avec ce que peut comporter l'enthousiasme d'irréel et d'inattention de l'évidence, de tendance à falsifier

et dénaturer, de la feinte d'ignorer les sentiments des gens. C'est ainsi que les Amazighs ressentent pour la première fois dans leur Histoire Islamique qu'il existe là une volonté qui n'est pas la leur propre qui les invite à adopter l'arabe par le prétexte raciste enroulé dans les arcanes du prétexte religieux.

5. La situation (statut, conditions) linguistique après treize siècles (13) d'adoption de l'Arabe.

La langue officielle au Maroc est la langue Arabe . Pour une raison ou une autre, la constitution l'a stipulé ainsi, car les constitutions passent généralement cette question sous silence étant donné que le choix de la langue est implicitement exprimé. Il ressort des discours des responsables quant à leurs formes et leurs contenus qu'en fait d'Arabe il s'agit du classique, autre chose n'étant que «dialectes». Le choix implique également l'affirmation de l'appartenance Arabe. Il en résulte que les catégories de lettres en général, et ceux de la famille enseignante en particulier, rivalisent ostensiblement dans la maîtrise de l'Arabe littéraire tant dans l'expression orale qu'écrite, au point où les orateurs Marocains sont devenus les plus rigoristes quant à l'application des règles de grammaire, de morphologie et de déclinaison, provoquant en cela l'admiration des orientaux, et pour certains pédants, indisposent les gens et s'indisposent eux mêmes par leurs attitudes oratoires empreintes d'affectation et de maniérisme. Il en est aussi parmi les lettrés, qui, de par leur formation, penchent, aussi bien dans le langage courant que dans l'écrit, vers le Français, soulevant souvent la réprobation des partisans de l'Arabe qui les qualifient d'aliénés culturels.

Quant aux larges couches sociales Marocaines, leur langue habituelle parlée d'instinct est soit le « dialectal » c'est à dire l'Arabe « vulgaire » qui ne comporte pas de déclinaison qui est approximativement la langue commune de tous les habitants, soit l'Amazigh répartie en trois dialectes principaux distincts les uns des autres par l'intonation, le timbre, les mots aussi et l'inégalité d'influence par l'Arabe. L'on ne peut à l'heure actuelle procéder au recensement du nombre de Marocains qui connaissent la langue Amazighe et la parle quotidiennement puisque les cercles responsables ont supprimé depuis le second recensement des habitants après l'indépendance l'inclusion du « Berbère » parmi les langues susceptibles d'être connues des citoyens, et lorsque quelqu'un déclare spontanément qu'il la connaît, il lui est répondu qu'elle n'est pas une langue. Il est cependant loisible au chercheur de prendre connaissance du nombre de Marocains qui, en 1939, parlaient l'Amazigh dans la zone d'influence Française à l'époque, de relever ce qui est mentionné dans la document administratif portant le titre : « répertoire alphabétique des confédérations ».

Mais ce qui nous intéresse d'avantage c'est de montrer le degrés de coïncidence entre la diversité des dialectes arabes maghrébins et la succession des quatre étapes(04) qu'a connue l'adoption de l'Arabe .Nous trouvons en premier lieu le dialecte le plus ancien de naissance, le parler des « Bani Yazgha » (Connus anciennement sous le nom de « Izghiten »).

Cette petite tribu, repliée sur elle même entre les tribus parlant l'Amazigh dans l'Est du centre Atlas use jusqu'à maintenant et jusqu'à une époque très récente de la formule du duel (Lyadaïn) les deux mains, « Arridjlaïn » les deux pieds, « Al Âynayn » les deux yeux, (El Wadnaïn) les deux oreilles, comme elle utilise encore le terme « lfa » au lieu de « Lfam ». C'est à dire « Lfam » la bouche ; ainsi que la particule « qaf » prononcée « kaf ».

Cette tribu des BéniYezgha est une tribu « berbère » d'origine qui se situait à la place sur laquelle a été érigée la ville de Fès ou au voisinage. Elle prétendait jusqu'à une époque récente que les terres « Ras El Gouliâ » sises à proximité de Bab Ftouh relevaient de sa pleine propriété, mais illégalement confisquées à une certaine époque. Se rattache au dialecte Yazighi le dialecte des Beni Zerhoun, puis le dialecte des diverses tribus « Djebala ». Ces dialectes ne comportent pas d'inversion du « Qaf » en « kaf » liée quand il s'agit d'un terme authentiquement arabe, alors que s'opère cette inversion pour la lettre « jim » pour une raison qui mérite d'être recherchée.

Ces dialectes, malgré leur arabisation , ne se sont pourtant pas débarrassés de leur structure de caractère amazighe ni de l'usage de la morphologie amazighe qui viennent affecter les expressions arabes ; il est savoureux d'entendre par exemple les marchands d'eau crier sur les marchés « Voici des eaux fraîches », le secret en cela étant que l'eau est de forme plurielle en amazigh et ne possède pas de singulier. Dans le même ordre d'idée on rencontre beaucoup de tournures, expressions et termes vivants en « maghribi » qui sont soit des transpositions de tournures amazighe, soit carrément des restes de mots authentiquement imazighen :

Ehder f yimanik = parle :

Aksum azegraw = la viande fraîche :

Efres = émonder, nettoyer :

Echchlaghem = les moustaches qui se disent en arabe « echawarib ».

Ajouter à cela que ces dialectes se distinguent par leur conservation des mots « berbères » de mode non arabisé, comme c'est le cas dans « abariq » C'est à dire la gifle, « ezdem » ou « tazdemt » un fagot de bois, etc... comme elles se singularisent par l'intonation et le timbre de voix qui penchent les « Djébalas » vers une légère déformation du « Kaf » prononcé « tchaf ».

La première étape de l'adoption de l'arabe est représentée tout d'abord par les dialectes répandus dans les plaines atlantiques, les plateaux « tadla » ainsi que le Sahara occidental et d'autres zones éparses où s'est produit une intégration linguistique entre les tribus amazighes et les tribus arabes qu'avaient faites venir les Almohades ; mais l'intégration n'a pas effacé les témoins du passé, preuve des appartenances originelles, de sorte que nous trouvons ces témoins dans deux données :

la première représentée par les noms des tribus elles mêmes, ou les noms de familles ; noms d'individus parfois Doukala=Dhouwakal : Moulay Abdellah

Amghar, Ait Foulane et Ait Foulane dans la tribu Zaïr : Zemmour « des Chleuhs », la seconde est le lexique linguistique en usage pour ce qu'il recèle de vocables amazighs arabisés (ezzakawa ; elmezkour ; rakal, etc...) inégaux quant à l'abondance et à la rareté entre « Tadla » et Doukala, Chawiya et El gherb. Vous trouverez parfois une tribu arabe sans gros apports d'éléments amazighs et votre attention sera attirée par sa conservation de plusieurs formes d'expressions spécifiquement arabes nous en citerons comme modèle la tribu « Leh'nainia » sise sur le territoire « Tawnat ». Il n'y a pas de doute que ce qui s'est produit dans les déserts marocains en fait « d'intégration linguistique » s'est produit dans les déserts algériens, tunisiens et libyens, comme ce fut le cas aussi en Haute Egypte ou fusionnent à l'époque « fatimide » les tribus « Houara » amazighes dans les restes des tribus arabes qui les y ont précédées durant leur émigration vers l'Ouest. La deuxième étape d'adoption de l'arabe se caractérise par l'influence de l'exode des musulmans d'Andalousie, après la chute de Grenade sur les dialectes de Fès, Salé, Rabat, Tétouan et Ichchaoun (dont le nom a été falsifié en Chefchaoun).

Nul doute que ces groupes d'émigrés ont apporté avec eux de l'autre rive des mots et des modes d'expression qui ont influencé les parlers des villes ci-dessus citées, sans les avoir toutefois dépouillé de leur patrimoine amazigh consistant en phénomènes phonologiques, lexicaux et structurels ; il résulte des premières comparaisons rapidement effectuées que la ville de Fès est celle qui a sauvé le plus son patrimoine. En ce qui concerne les deux dernières étapes d'adoption de l'arabe, les troisième et quatrième, en fait d'influence sur l'évolution de la carte géographique linguistique du Maroc ; nous dirons en résumé qu'elles ont créé des conditions adéquates pour l'unification des dialectes arabes... de sorte que le Fassi pouvait converser facilement avec le Doukali et que le Filali se comprenait sans difficulté avec le « Djebaili » ; de même qu'elles ont créé une espèce de corrélation et d'interaction entre le « dialectal » et le « littéraire » inhabituelle jusqu'alors grâce à l'information et à la « scolarisation » ; elles se sont distinguées cependant par deux orientations culturelles opposées et toutes deux artificielles.

La troisième étape (1912-1955) s'est distinguée par l'action des Français en vue de mettre en évidence la culture amazighe originelle de manière intéressée anormale (tout en s'employant à émettre cette culture elle même) .Cependant l'action de certains savants linguistes Français (et européens en général) dépourvus de toute intention politique a avantaagé la culture amazighe originelle et la langue amazighe en particulier, parcequ'elle lui a permis de se connaître et de connaître ses possibilités personnelles de sorte que l'on ne peut ne pas tenir compte des résultats de cette action ni la soustraire de la balance du Patrimoine culturel « Maghrébin ». La quatrième étape c'est à dire celle commencée en 1955 et n'est pas encore achevée s'est distinguée par la marginalisation progressive de l'Amazighe. Après que l'Amazighe a été la langue de conversation dans les plus hautes sphères de l'Etat depuis moins d'un siècle, son usage, aux yeux de certains magistrats commis de l'Administration et tout au moins de l'autorité a été prohibé même pour ceux qui ne connaissent pas d'autres, cela en application littérale de la loi.

Cette étape s'est distinguée par l'apparition d'une mentalité « scientifique » qui tend à être l'apanage des historiens traditionnels et de leurs disciples parmi les étudiants et les professeurs universitaires ou non. Ceux qui se reconnaissent ainsi s'emploient systématiquement à effacer les repères amazighs de la personnalité marocaine et à confisquer tout ce qui peut être confisqué comme éléments positifs dans l'Histoire au bénéfice des non-amazighs délaissant les côtés négatifs du passé pour les « berbères ».

Ils ont élevé dans cette mentalité la génération de l'indépendance avec une exagération parfois rebutante mais ont fait école pour qui présente des prédispositions parmi les hauts responsables au point où l'un de ceux là a interdit aux bureaux de l'Etat civil par exemple l'inscription des noms de nouveaux nés chaque fois qu'il apparaît qu'il s'agit de noms « berbères » d'origine tels « Idir » « Iza » et « Touda » ; ceci alors que l'on détourne sa vue de dépassements qui violent l'esprit et la lettre de la constitution, comme lorsque l'on écrit ou dit dans les textes et les discours officiels et officieux le « Maghreb arabe », au lieu de « Grand Maghreb » « langue nationale » au lieu de la « langue officielle » s'agissant de la langue arabe alors que sont connues les raisons ayant présidé au choix de chacun des deux termes « le Grand Maghreb » et « la langue officielle » chez les décideurs.

La conclusion en tout cela est que la marche de l'adoption de l'arabe au Maroc a été très lente durant plus de douze siècles ; elle s'est accélérée quelque peu dans la première moitié du vingtième siècle par la force de la nécessité de mobilisation au nom de la religion, en vue de résister au colonialisme européen, puis ses conditions sociales et politiques ont changé à l'indépendance. Sa lenteur est due à deux causes : la première est historique et consiste en la séparation du Maroc de l'Orient après la bataille de Bekdoura, la seconde est géographique et consiste en l'affaiblissement de la prospérité et de la civilisation. Si les « berbères » vivaient en habitat groupé, l'une des deux éventualités se serait réalisée : ou ils auraient développé leur culture propre et leur langue sous l'impulsion du sentiment patriotique, ou ils auraient adopté rapidement l'arabe comme l'ont fait les Egyptiens sur le fleuve du Nil. Si aucune des deux alternatives ne s'est réalisée, le facteur de leur lente et relative adoption de l'arabe, c'est la religion et ce qui suit la religion en fait de lois politiques. C'est la foi islamique qui a arabisé les Amazighs qui se sont arabisés, comme c'est la foi chrétienne qui a « latinisé » ceux qui se sont « latinisés » parmi les peuples européens.

VIII. Les particularités des amzighs et leurs caractéristiques.

Les Amazighs ont-ils des particularités de par leur seule qualité de Berbères ou non ?

Beaucoup d'auteurs sur l'Histoire de l'Afrique du Nord parmi eux les européens en particulier, vont jusqu'à dire que les Amazighs ont été de tout temps et demeurent enclins à l'anarchie et partant à se débarrasser du pouvoir de toute autorité désireuse d'organiser leurs affaires.

Il en est résulté une suite ininterrompue de révoltes et de séditions sur leurs territoires toujours en butte à des attaques venant de l'extérieur ; leur tendance là est attribuée aux yeux de ces auteurs à leur nature Amazigh par laquelle ils se sont singularisés. Ceci n'est pas une explication scientifique, c'est plutôt une explication purement théorique partie d'une bonne intention ou d'une visée politique.

La réalité palpable, que peut constater quiconque a pu étudier l'histoire comparée des Nations sous des angles divers, est que c'est la nature géographique de l'Afrique du Nord qui a modelé en profondeur la société Amazighe et en a fait une société plus proche de la Bédouinité que de la Citadinité et de la Civilisation, cela sous l'empire de deux facteurs : le premier est la différence de fécondité et d'aridité entre les zones, comme de froid et de chaleur, et d'une pluviométrie abondante ou rare, eu égard à la succession des saisons, et aussi à l'existence d'une immense « bande » Saharienne derrière les trois Atlas et de plateaux intérieurs presque dénudés ; le second réside dans la sécheresse et l'aridité qui sévissent dans des zones déterminées pour des périodes déterminées, ou dans des zones immenses des années durant, c'est ce qu'appelle l'auteur de « l'Istiqsa » (Etude approfondie) « la succession des famines et des transhumances » (T : 4 page 67).

Ce sont ces deux facteurs qui ont causé la continuité du mode de vie transhumant lequel a causé, à son tour, la persistance du système tribal dans presque tous les territoires, parce que le système tribal est celui qui convient à la vie nomade collective ; il comporte des caractéristiques dans les traditions sociales lesquelles influent à leur tour sur les caractères des individus ; parmi ces caractéristiques par exemple, la tendance à l'austérité et au refus de la vie dans le luxe et la jouissance.

Parmi ces caractéristiques aussi l'ardent désir de promouvoir le principe de l'égalité entre les membres du clan et des autres clans dans le cadre de l'entité tribale, l'institution de coutumes régissant la cohabitation, la coexistence et les relations dans le cours de la transhumance continue ; en considération aussi de l'esprit de clan lequel est garant de la capacité de défense des intérêts communs dans les limites extrêmes aussi bien de lieu et de temps de la tribu ou dans le meilleur des cas, dans les limites des horizons d'une alliance avec les tribus avoisinantes. De tout cela résulte un équilibre social relatif et instable qui devient dans la plupart des cas un empêchement pour l'érection d'un système politique fort, de longue durée dans le temps et à la lumière de ces considérations, sont recherchés les fondements de la démocratie locale « berbère » ainsi que la capacité

des Amazighs à affronter les forces étrangères sans capituler devant elles malgré leurs victoires successives militaires ou politiques ; également à la lumière de ces considérations on saisit la raison pour laquelle les « Berbères » à l'époque islamique n'aimaient pas se choisir de chef parmi eux ou quelqu'un de leur race ; pour cela aussi quiconque parmi eux avait une prétention politique reniait son appartenance tribale et son appartenance amazighe (Histoire politique du Maroc).

La démocratie locale était basée sur le principe de l'égalité entre les membres du clan et les clans liés par la parenté de sang, puis entre les familles d'une même tribu ou encore les tribus avoisinantes mais en considération de l'équilibre des forces. Ne sont pas délégués pour la représentation de la collectivité dans les rouages de cette démocratie les délégués désignés par le suffrage, mais y sont délégués les cheikhs (les anciens) présentés par leur position sociale et leurs aptitudes propres. Les chefs de clans fuyaient les responsabilités eu égard aux frais qu'elles comportent sans contrepartie aucune. C'est pour cela que les assemblées consultatives étaient embarrassées non pour départager entre candidats à des postes par l'élection de l'un d'eux, mais pour trouver celui qui accepterait d'assumer la responsabilité ; il arrive parfois même que le conseil soit dans l'obligation de choisir un membre absent intentionnellement ou non, en allant le voir chez lui pour le prier avec insistance d'accepter un certain poste.

Les postes principaux dans les tribus nomades et semi-nomades sont les suivants :

- Le commandement pendant la guerre, la tête de la transhumance et la qualité de membre du conseil judiciaire. La conduite de la transhumance se remplaçait chez les sédentaires par le secrétariat aux affaires du village. Le conducteur (la tête) s'appelait « Amghar N'touka = le chef du pâturage », le commandant « Amghar N'tirit = le chef de la mobilisation », le membre du conseil judiciaire « Amezzarfou ou Anezzarfou », la judicature collective « Azref », le préposé aux affaires du village « Aneflous ».

- Le commandant était désigné lors de la déclaration de la guerre et sa mission s'achève avec la fin de la guerre. Le conducteur (de la transhumance) est désigné pour une durée de un (01) an, partant du printemps au printemps suivant. Quant au membre du conseil judiciaire, il est désigné pour une durée indéterminée qui ne prend généralement fin qu'à son décès ou sa démission pour une raison valable.

- L'organisation de la transhumance exigeait du « Chef du pâturage » une connaissance des lieux d'herbage dans leur dissémination entre les montagnes et les plaines ou les plateaux et les campagnes, de l'importance de leur surface, de leur qualité, de ce qui est propriété privée ou commune (Amerdoul = l'immense pâturage ; Almou = le pâturage fertile et verdoyant ; Aznik = une parcelle herbeuse, Agdal ou Aoudal = pâturage interdit). Il doit en outre être diplomate capable de négocier avec succès avec les chefs des autres tribus en cas de conflits.

- Quant au commandant « chef de la mobilisation », il était élu non par scrutin donnant la prépondérance au point de vue de la majorité, mais désigné par consensus à l'unanimité des éléments valeureux, d'opinion juste et de bon conseil quant à l'établissement de plans de guerre adéquats. Tout pouvoir lui était conféré le jour du combat. S'agissant des affaires de la mobilisation et des préparatifs, ils relèvent de la compétence du conseil consultatif.

Il était requis de tout candidat à la qualité de membre du conseil de connaître dans le détail les coutumes et traditions qui régissent la tribu et être versé dans la législation islamique dans ses grandes lignes, capable d'effort de jurisprudence à même de la faire participer avec ses collègues pour trancher dans les questions qui relèvent des affaires à même d'enrichir la « Jurisprudence » en droit coutumier. Il convient de signaler que certaines tribus s'accordent pour créer des assemblées communes faisant office de cours d'appel, et que la comparution exigeait des parties d'user d'expressions déterminées pour informer le tribunal de première instance avec tact que son jugement est rejeté, d'user aussi d'autres expressions pour informer la cour d'appel que l'on se fie à elle en sa qualité d'ultime référence.

Les jugements de la cour d'appel étaient souvent exécutés grâce à la pression des notabilités du village sur la partie condamnée. Les litiges qui étaient portés devant le tribunal ne différenciaient en rien des litiges qui se produisent dans les sociétés pastorales ou dans les sociétés rurales à cause du pacage, de l'eau, d'antagonismes pour de multiples raisons, du gardiennage des jardins, du bornage des terres cultivées. Les affaires de meurtres intentionnels étaient parmi les plus ardues à résoudre ; elles étaient traitées de la même manière que chez les bédouins nomades dans beaucoup de pays du monde (le prix du sang8 à 14).

Les juges s'efforçant d'estimer l'indemnité compensatrice pour les blessures agissent différemment d'une tribu à l'autre, d'une année à l'autre suivant la conjoncture économique. L'indemnité compensatrice pour blessure au visage était fixée chez les « Aït Atta » par exemple de la façon suivante :

L'un des juges se tenant debout devant le blessé - après que la blessure se soit cicatrisée - puis marche à reculons doucement, doucement jusqu'à ce qu'il ne puisse plus voir la cicatrice, c'est à dire la trace de la blessure, il s'arrête alors et l'un des autres juges mesure l'intervalle entre lui et le blessé en nombre de pas, puis le tribunal prononçait sa sentence que la victime sera indemnisée pour sa blessure. S'il s'agit d'un homme, il lui est accordé de prendre autant de têtes d'ovins que de pas, s'il s'agit d'une femme, il lui est accordé le même nombre de têtes de bovins.

Ces conditions tribales étaient prédominantes dans la société traditionnelle Amazighe jusqu'au milieu du vingtième siècle et n'avaient généralement pas varié depuis les temps anciens ; elles étaient source de force et de faiblesse. Elles étaient source de force parcequ'elles n'avaient jamais permis l'instauration d'aucun système féodal à l'instar de celui connu par l'Europe, ni l'instauration d'aucun système tyrannique comme celui qu'avait connu le fleuve du Nil pendant trois mille ans ; ni l'instauration d'aucun système Césarien ou Chosroésien.

C'est pour cela que les « Berbères » ne furent jamais collectivement « asservis ». Même s'il venait à pointer, à l'horizon une force prétendant imposer sa domination, les tribus la harcelaient sans répit ou quittaient momentanément leur zone d'influence guettant les occasions de fondre sur elle et la dompter tôt ou tard. Elle était une source de force relative ayant permis aux Amazighs de faire face aux attaques colonialistes qui se sont succédé en Afrique du Nord à partir du V^{ème} siècle avant J.C. Cela parce que la vie nomade empêche les peuples, d'une part, de s'abandonner à la jouissance et à la mollesse, et parce que les agresseurs trouvaient toujours devant eux une résistance se déplaçant rapidement de région en région, sans astreinte à l'ordre d'une autorité centrale. Lorsque des tribus se rendent, d'autres tribus cherchent refuge dans les montagnes ou dans le désert pour s'élancer de là par la suite et troubler la vie du colonialiste le contraignant toujours à une attitude défensive jusqu'à ce qu'il disparaisse avec le temps et que demeure la terre aux siens. Il n'y a point de doute que le vague sentiment d'appartenance raciale ou linguistique commune garantissait un niveau minimum d'entraide entre les tribus pour faire face à l'étranger intrus.

Elle fut source de force relative puisqu'elle a constitué une entrave aux actions interculturelles qui se sont succédées sur la terre du Grand Maghreb pour atteindre leur portée à toute époque, malgré la longueur du temps. Elle a permis à la langue Amazighe de durer, dans une situation de dégradation, mais une situation en passe de lui faire reprendre vigueur pendant qu'étaient reléguées dans le passé révolu des dizaines de langues qui avaient coexisté avec elle et furent anciennement ses contemporaines, comme l'Egyptien ancien, le Latin, le Phénicien, le Gallois et autres.

Mais d'autre part, ces situations avaient été une source manifeste de faiblesse, parce que premièrement, elles avaient placé les Amazighs, en tant que Nation, dans des attitudes d'autodéfense durant presque toutes les périodes de l'Histoire, avec tout ce qu'ils possédaient comme force guerrière potentielle, dans le nombre de leur tribus ainsi que leur habitude de la vie austère. Ils attaquaient sur leur propre terre, mais n'étaient pas capable de former militairement un bloc dont jaillirait la volonté d'expansion au détriment d'autrui. Elle avait été une source de faiblesse parce qu'elle avait empêché la constitution d'un quelconque Etat Central dont la longue durée aurait permis l'organisation de la Nation dans son entité profonde, même avec la confiscation d'une part importante des libertés et de construire une haute civilisation spécifique.

Elle avait été source de faiblesse par le fait que le refus des « Berbères » de permettre à un quelconque groupe parmi eux de dominer et de s'élever les obligeait à prendre autrui pour arbitrer leurs affaires, soit au niveau des Etats soit au niveau des individus, au point où ceux qui, parmi eux, avaient de l'ambition politique, étaient, de ce fait, amenés à usurper une généalogie autre qu'Amazighe pour se stabiliser. Ibn Toumert l'avait fait ainsi que Abdelmoumen Bnou Ali, les Sultans Merinides et autres comme l'avait fait avant eux Juba II puisqu'il prétendait et enracinait dans l'esprit des gens qu'il était de la lignée du légendaire héros Grec « Hercule, Héraklès » (Gsell VIII.237). Ces situations avaient été source de faiblesse, parce qu'elles avaient été un obstacle entre la culture Amazighe propre et

le développement et la prospérité, les laissant dans leur Etat originel correspondant au genre de vie tribal qui penche vers la bédouinité. Cette Culture s'était retrouvée elle-même en concurrence et en compétition avec d'autres Cultures plus développées et s'est remise à elles dans la foulée pour ce qui relève des domaines de la sédentarisation et de la civilisation.

C'est ainsi que l'on peut dire que les « Berbères » n'eurent pas le choix entre l'itinéraire qu'ils ont suivi depuis l'aube de l'Histoire à ce jour et entre d'autres itinéraires ; mais c'est la géographie de leurs régions naturelles qui leur avait tracé les repères de cet itinéraire parcequ'elle a imposé comme moyens de subsistance et ce qui leur incombe de phénomènes de cycle et d'enchaînement entre les traditions de la société, les caractères des individus dans l'interaction avec un milieu ni franchement fertile ni franchement aride, tantôt avare, au relief morcelé, au climat penchant vers la sécheresse, caractérisé par des contrastes qui favorisent l'innovation des terres, du fait de l'inexistence d'une couverture végétale à même d'organiser le partage des eaux entre l'écoulement à la surface et l'infiltration souterraine, ou d'un « premier horizon » permettant l'apparition d'une couverture végétale consistante, d'une certaine importance. Il n'est pour quiconque voudrait toucher du doigt ces phénomènes et ces aspects qui sautent aux yeux que d'examiner attentivement les paysages qu'il peut observer de l'avion dans leur succession du centre de l'Europe au Sud du Maroc s'il lui est donné de se rendre au Maroc par une journée de beau temps, en été, en automne ou en hiver.

Quant à ce qui a poussé sur les terres « Maghrébines » comme civilisations importées, la cause de son relatif épanouissement est qu'il constitue un surplus détaché de civilisations dont la naissance et la floraison avaient été conviées par d'autres terres avec des caractéristiques géographiques autres qui avaient élevé d'autres peuples soit par leur fertilité continue et une abondance de moyens de multiplication de cohésion et de solidarité, soit par leur dureté qui pousse à rechercher et regarder ailleurs.

Il nous reste avec cela à considérer et attirer l'attention sur deux particularités Amazighes : le lien de l'une avec le milieu et le genre de vie est patent, et la raison de l'existence de l'autre pas claire. La première particularité, c'est le penchant à se cramponner au radicalisme dans le choix, le comportement et la vision ; il en est résulté l'adoption du donatisme chrétien aux temps anciens, puis l'adoption du rite Kharédjite au Moyen âge et la singularisation avec le Malékisme. De là pourrait s'expliquer la sévérité d'Ibn Toumert ainsi que la sévérité de ses élèves parmi les premiers Almohades ; cette sévérité pourrait également expliquer la tendance de certains individus à la vertu et à l'ascétisme excessifs, et la tendance des autres à la sorcellerie, à l'entêtement, au cambriolage et à la fomentation ; la seconde particularité consiste en le dédain de la prolixité, de la fatuité et de la hâblerie. Il tiennent en cela des spartiates anciens (l'Histoire mondiale de l'Education I. 142...) laquelle a rapporté l'attitude de Youcef Bnou Tachefine quant il ordonna à son secrétaire d'abrégier la réponse au long message que venait de lui envoyer le Roi des Asturies « Alfonso VI » peu de temps avant le jour de « Zellaqa ». Cette particularité s'est cristallisée chez les Amazighs dans un vieil adage qui dit : « le hâbleur disert n'agit pas, l'efficace et actif ne parle pas ».

IX. CONCLUSION.

Il est nécessaire de faire allusion dans cette conclusion à un phénomène que le chercheur sérieux ne peut pas perdre de vue lorsqu'il passe en revue les références de l'Histoire Amazighe et il ne lui convient pas de déduire les résultats des préambules, qu'après avoir mis ce phénomène dans la balance, c'est à dire l'inexistence du point de vue Amazigh et la monopolisation par leurs adversaires ou leurs associés de la version des événements de l'Histoire et le commentaire des événements. Nous ne connaissons des « Berbères » de l'époque Carthaginoise, de l'époque Romaine et de l'époque de « Byzance » que ce qu'ont rapporté les Phéniciens, les Grecs et les Romains eux - mêmes, comme nous ne connaissons des « Berbères » des premières époques de l'Islam que ce que nous ont rapporté les auteurs Arabes, et nous ne connaissons des « Berbères » des derniers temps de l'Histoire contemporaine, entre le XVI^e siècle et le vingtième siècle (20^{ème} siècle) de l'ère chrétienne que ce que nous ont rapporté les agents de l'Autorité Centrale ou les proches de l'Autorité, comme nous ne connaissons des « Berbères » de la résistance armée opposée aux Français entre 1912 et 1934 que ce que nous ont rapporté les Français et ont écrit. Ce qui fait croire l'absence des Amazighs dans l'écriture de l'Histoire est qu'ils ne manifestèrent dans le façonnement de l'Histoire qu'une présence marginale. Il se peut que ce procès « par défaut » qui leur fut intenté soit la cause de leur condamnation sans avoir comparu, parce que leurs arguments avaient été par « dévers eux » comme dit le proverbe arabe. Il est de leur droit aujourd'hui d'exiger d'apporter des commentaires sur les jugements prononcés à leur sujet à la lumière des moyens nouveaux de critique en possession de ceux qui exercent honnêtement la profession de chercheur sur l'Histoire du passé des peuples (L'Histoire sous surveillance).

Un auteur latin ancien - tout latin qu'il est - a pu comprendre certains débordements d'imagination de l'historien « Sallustus » l'auteur de l'ouvrage de référence dans l'étude de l'époque de Jugurtha. Il l'y traite « de méprisable individu » dépourvu de toute probité intellectuelle, (Les Berbères 1,65 note 4) A-t-on consacré une étude critique et globale aux textes d'Ibn Abdelhakam sur « la conquête du Maghreb » lesquels constituent la première source des nouvelles des Berbères à l'entrée des Arabes en Afrique du Nord ? Y a-t-il un historien critique qui a essayé de déduire des textes les motivations psychologiques, politiques, sociales ou économiques qui ont poussé à traiter injustement les « Berbères » par des auteurs arabes, moyen orientaux et andalous à l'exemple d'Ibn Hawqal, Ibnou Hazm, chrétien d'origine et Yaqout El Hamawi Erroumi, d'ascendance grecque ?

Ce qui fait douter des Orientaux à pouvoir traiter des questions historiques du Maghreb avec l'objectivité requise par l'étude scientifique, c'est le fait pour eux d'émettre des jugements tout prêts dans de nombreux cas sans examen précis de leurs données. A citer ici Mohamed Ridha qui accrédite dans son livre « le Khalifat et le grand Imammat » l'opinion émise que la cause de l'arrêt de l'armée islamique dans le Sud de la France réside dans le fait que la plupart des soldats étaient « berbères » sans expliquer comment ces soldats là ont pu conquérir l'immense péninsule ibérique en un temps très

court et sans faire allusion au dépit et à la plainte provoqués par le comportement des gouvernants Omeyades dans le pays de ces soldats, à citer aussi le grand professeur Hassan Ibrahim Hassan - Dieu ait son âme - qui décrète spontanément que le mal dans le conflit entres « Arabes » et « Berbères » en Andalousie ne peut provenir que des Berbères lorsqu'il dit : « le mal allait presque se dissiper en Andalousie que le conflit éclata entre les Moudharites et les Yéménites (Histoire de l'Islam tome 1, page 322), à citer ici Amine Errihani, lequel manifeste sa joie du fait qu'un vieil espagnol « établit la différence entre les Arabes et les Maghrébins ».

Quant à l'avis des orientaux modernes sur Ibn Khaldoun, il est tiraillé entre la fierté du fait que cet historien hors pair soit Arabe et le dépit de le voir « condamner les Arabes et favoriser les Berbères » ; à citer l'historien Abdallah Annan qui écrit «Il appartient (Ibn Khaldoun) en réalité à ce peuple Berbère dont les Arabes ont conquis le pays après une résistance acharnée et à qui ils ont imposé leur religion et leur langue... », et puis Fouad Afram El Boustani qui « réfute l'allégation de Taha Hussein » qu'Ibn Khaldoun lui même doutait de son origine Arabe, puis Abou Khaldoun Saati El Housary qui tente l'impossible pour établir la preuve de l'Arabité d'Ibn Khaldoun prétendant qu'Ibn Khaldoun visait à propos des « Arabes » les bédouins (Etudes sur les Prologomènes d'Ibn Khaldoun), et feint l'inattention sur ce qui est mentionné dans les prologomènes même qui montre qu'Ibn Khaldoun distinguait bien entre les deux significations « d'Arabes » et de « Bédouins » car sa formation religieuse exigeait cela de lui (Les Prologomènes P. 216 ; 217, lexique des termes du saint Coran, matière : Arabes).

Le but de tout ce qui précède dans cet article en fait d'analyses et d'observations n'est point d'inviter à clarifier les pages de l'Histoire Amazighe et d'en refaire l'écriture au détriment de l'objectivité scientifique, mais le but d'attirer l'attention sur le fait que l'Histoire, d'une façon générale ne peut être qualifiée de science tant qu'elle n'est pas dispensée de faire de la propagande pour une race, un nationalisme, un patriotisme ou une idéologie philosophique, et à fortiori tant qu'elle ne s'impose pas une attitude de neutralité complète et qu'elle ne se débarrasse pas du style des belles lettres et ne recherche que la précision et la concision imposées par la quête de la vérité sans enrober le vrai du faux, ni la réalité de légende et d'imaginaire.

محمد شفيق

**لمحة عن ثلاثة و ثلاثين قرنا
من تاريخ الأمازيغيين**

هذا الكتاب نشرتة المحافظة السامية للأمازيغية

المقدمة

من الأقوال الشائعة التي هي عند عامة الناس بمثابة الحكم الفلسفية أن "التاريخ ذاكرة الشعوب". و إذا كان الأمر كذلك، فلاشك ان الشعوب تتذكر ما مرّ بها من العقود و القرون و العصور كما يتذكر الأفراد ما مر بهم من أيام و شهور و سنين. و المعلوم أن من الأفراد من له ذاكرة قوية، ومنهم من له ذاكرة ضعيفة. لكنهم يلتقون جميعا في ميلهم إلى زخرفة ذكريات الماضي و تجميلها، إلى طرح كل ما هو عبء ثقيل على ضمائرهم و إزالة كل غبشة تشين صورة أيامهم الفارطة كما يشتهون أن يتخيّلوها. و لهذا يكره الأفراد وجود شهود صدق على ماضيهم، و لا تختلف في ذلك الشعوب عن الأفراد، غير أن بعضها ينشغل بتكاليف الحاضر عن اخبار الماضي، باستمرار، فتمر به الأزمان تلو الأزمان، الى أن يقتصر عمله بما سلف من دهره على ما يحكيه له غيره، و الغالب أن ذلك "الغير" لا يمكن أن يكون الا ندا سبق له أن كان عدواً للأسلاف و الأجداد، أو كان لهم خصما ، في احسن الحالات.

و لعل الأمازيغيين خيرا نموذج للأمم التي لم تكن لها ذاكرة خاصة بها. مادامت الذاكرة هي تدوين السيرة الذاتية. فكان إسهامهم في صنع التاريخ مع أطراف متعددة متعاقبة، خلال ما يربو على ثلاثة آلاف سنة، عودهم أن يوطنوا أنفسهم على نسيان الماضي ، لأن ذكره ، حينما يتكرر، لا ينتج منه إلا التبجح و نوع من التشبيب كالذي يهواه الشيخ الهرم الكنتي الفاقد الأمل في المستقبل.

و الواقع أن التاريخ لا يمكن أن يكون إلا "علما تحت الحراسة" لأن البحث العلمي الحق يقتضي من الباحث أن يتجرد من كل ما هو ذاتي في تفكيره و وجدانه. و إذا كان من المستحيل على المؤرخ - حتى في عصرنا هذا المستوعب لمفهوم "الموضوعية" - أن يتجرد من المشاعر الوطنية ، أو القومية ، أو الدينية ، و من التصورات المذهبية ، فما بالك بمن أرخوا لمجريات العصور الغابرة ، إذا كانت العصبية ، على إختلاف أشكالها ودرجاتها ، هي قوام التماسك الاجتماعي ، و كان التعصب للدين أو للجنس و العرق ، يعد بمثابة الفضيلة الأولى.

إن في موقف الأمازيغيين تجاه ماضيهم لنوعا من النبل و الشهامة ، فكان لسان حالهم يقول: فليكن ذلك الماضي ما كان ، إنه لايهمنا. لكن فيه أيضا نوعا من الغفلة و السذاجة ، مادام لأقوال الناس في الناس تأثير على تصورات عامة الناس و تخيلاتهم و تبلور آرائهم سواء أكانت تلك الأقوال صادقة أم كانت كاذبة. و ما أكثر مقاله الناس بخصوص الأمازيغيين منذ فجر التاريخ، و الأمازيغيون سكوت ، و لعلهم اليوم أحسن الأمم حظا في القدرة على إستطلاع الحقائق عن غابر أزمانهم بكيفية موضوعية ذلك لأنهم لم يتبحوا لأنفسهم قط فرصة تزييف و لا تزويق ، عهدتهم في تحليل تاريخهم و تركيبه كلها على من كتبوا في شأنهم بالتوالي إبتداء من عهد الفراعنة الأول و إنتهاء بعهد ضباط "التهنئة الفرنسية" أي على خصومهم في الأمس القريب أو البعيد خصوم تنطبق على رواياتهم لتاريخ الأمازيغيين، أحسن ما يكون الأنطباق، القولة المأثورة المقتبسة من الذكر الحكيم "وشهد شاهد من أهلها..."

وقد كان أولئك "الأهل" الشهود هم الكتبة من المصريين القدماء ، و من اليونان و الفينيقيين و الرومان و الوندال و البيزانتين و العرب و الفرنسيين و الأسبانيين. أما المشهود على أمرهم، فلو لم يزل بعضهم - أو جلهم؟ - يحمل ورقة تعريفه، لأيقنا أنهم إندثروا منذ زمان، وصاروا جميعا خبركان. وورقة تعريف الأمازيغي، في وقتنا الحاضر، هي قدرته على الإصاح بلغة "الزاي" (:)، أو تعاطفه معها، أو عدم تنكره للأجداد 'محلقى الرؤوس، لكلي الكسكس، لابيبي البرنس' و هو أضعف الإيمان. أما من يدعى أنه براء من 'الشلعاء' و 'الشلوح' معا، فله ذلك، سواء اصْرَح أو لَمَح أم أَسْرَ، لأنه حر في أن ينتسب أو يتنسب كما يشاء، حر حتى في ترجيح جانب المعرفة الأسطورية على جانب المعرفة العلمية، ما لم يمل إلى فرض معتقده على غيره، ولم يجعل تنسبه وسيلة للتسلط والهيمنة.

الرباط 08 صفر 1409

الموافق 21 شتبر 1988 المؤلف

إمازيغن

I. إمازيغن هم " البربر "

إمازيغن في اللغة " البربرية " :جمع، مفردة أمازيغ، و هو الاسم الذي يسمى به " البربر " أنفسهم. مؤنث أمازيغ هو تامازيغت، يطلق على المرأة و على اللغة، عند قبائل التوارك المنتشرة في قلب الصحراء الكبرى، يسكن حرف الزاي في " أمازيغ " و يقلب إما هاء، و إما شيئا أو جيما، بحيث تنطبق اللفظة "أماغ" عند التوارك الجزائريين، و " أماشغ " عند التوارك المالينين، و " أماجغ " عند التوارك النيجيريين ، (Ency. Berb IV 563).

كلمة أمازيغ، من حيث صيغتها اللغوية، اسم فاعل، و هي صيغة نادرة لم يوضع على وزنها إلا عدد قليل من أسماء الفاعل و هي مشتقة حسب ما هو متوفر من القرائن، من الفعل 'يوزع' - المنطوق 'يوهغ' عند التوارك - الذي معناه غزا ، أو أغار. و يرى بعض اللغويين أن " أمازيغ " مشتق من فعل آخر اعتبروه مماتا في اللهجات كلها، قد يكون هو الفعل " إزيغ " أو الفعل " يوزاغ " (Ency. Berb IV 566) و هو افتراض انبنى على الخلط بين ثلاثة أفعال أخرى، هي 'ياغ' بمعنى أصاب أو إعتري، و 'ياغ' أو 'يوغ' بمعنى أخذ، أو نال، أو سقط، أو أشتعل، أو أضاء، و'ويووغ' بمعنى رعى في معنى إنتجع، و على أي حال، أمازيغ " إسم مشرب معنى النبل و الشهامة و الأباء ، سواء في المغرب أو عند التوارك (De Foucauld, II 673). قد يكون ذلك ناتجا عن مجرد الإعتزاز بالنفس من قبل إمازيغن ، لأن الشعوب تتخذ عادة أنسابها عنوانا للعة و المناعة ، و هو ما نعتقد.

تسمية، " البربر " أنفسهم ب " إمازيغن " ضاربة في القدم ، و بها عرفهم أقدم المؤرخين و عرفهم بها أقرب جيرانهم إليهم، و هم المصوريون القدماء، مع تحريف لآسمهم في النطق ثم في الكتابة، له مبرراته اللغوية. كان المصريون القدماء في عهد "راعامسيس" الثالث يسمونهم " ماشوش " لأن اللغة المصرية في ذلك الوقت كانت تقلب الزاي شيئا، والغين شيئا أيضا، بعد قلبه خاء، وتفصل في الكتابة بالواو(بواو فارقة) بين الحرفين المتجانسين (Grammaire, 27, 28, 29) و قد ذكر المؤرخ اليوناني هيكاتايوس Hekataios إمازيغن في القرن السادس قبل الميلاد بأسم "مازييس Mazyes" وذكرهم هيرودوتوس Herodotos في القرن الخامس ق.م. بإسم "ماكسيسيس Maxyses". أما المؤرخون اللاتينيون فقد أوردوا الإسم نفسه محرفا إلى "مازاكس Mazax أو Mazaces" أو إلى "مازيكس Mazikes". و هي أسماء جموع (Collectifs) بمعنى واحد، أطلقوها على "الشعب النوميدي" (Dictionnaire latin, 956). و يظهر أن أول قبيلة أمازيغية كبرى إحتكت بقدماء المصريين إحتكاك حرب ق.م(1227) كانت تسمى " لبيو" و كانت مستوطنة لأراضي ليبيا الحالية (Berbères، عن هيرودوتوس، 11). وقد إختلط الأمر على المؤرخين الأول، و منهم هيرودوتوس، فصاروا يسمون إمازيغن تارة بإسمهم هذا، محرفا قليلا أو كثيرا، وتارة بإسم " ليبيا Libye " الدال في شعر هوميروس Homeros على الأراضي الممتدة من تخوم مصر القديمة شرقا إلى المحيط غربا(Dictionnaire Grec 1190). و لما أنشئت المستعمرات الفينيقية على شواطئ إفريقيا الشمالية و إزدهرت و لفتت أنظار اليونان و الرومان إلى الساحل الجنوبي للبحر المتوسط، أخذ الكتاب الأغريق و اللاتينيون يسمون الأمازيغيين عامة ب " الأفارقة " و بصنفونهم إلى لبييين و نوميديين و موريين.



زعماء قبائل أمازيغية كما رسمتهم ريشة فنان مصري حوالي سنة 1300 ق. م. عثر على
الرسم في ضريح الفرعون ستي الأول
(من الأسرة التاسعة عشرة).

إنطلاقاً من الشرق وانتهاء بالمغرب و كان منهم من يخلط بين هذه الأسماء (Scylax ، في La guerre d'Afrique ، Cesar ، ص 18 ، Le Maroc chez les auteurs anciens ص 4) فصاروا يسجلون أسماء المجموعات القبلية الأمازيغية بشيء من التفصيل، يصعب، بل يتعذر إعتاده في ترتيب تلك المجموعات من حيث أحجامها و لا من حيث إستمرارية وجودها في الزمان حاملة إسمها الأول، و لا من حيث إنتشارها في المكان، و ذلك نظراً لما طرأ من تحريف في النطق و التسجيل، من جهة أولى، ولكون تلك القبائل تتألف في معظمها من عشائر البدو الرحل، من جهة ثانية، ثم نظراً لاعتبار أمر لابد من إعتباره هو أن من المحقق في ضوء ما هو ملحوظ إلى يومنا هذا، أن المترجمين للقبائل عن سماع عبر الزمان أو عبر المكان، كثيراً ما يخلطون بين الجزء و الكل، من جهة ثالثة و على سبيل الإشارة لا الترجيح نستعرض هنا أسماء القبائل الأمازيغية القديمة كما إستقرها الأستاذ ديزانج Desanges في تعليقه على بلينيوس الأكبر (Histoire Naturelle, V) مجتهداً في رسم خريطة لمواطن كل قبيلة :

1 - حسب ديزانج كانت قبيلتا "ماسايسيلي أو ماسايسولي، Masaisuli, Masaesyli و "بانيوراي، Baniurae " تستوطنان شمالي المغرب الأقصى بين المتوسط شمالاً و المحيط غرباً و نهر سبو جنوباً، و كانت قبيلة "أوتولولي، Autololes " منتشرة في السهول الأطلنتية بين بوراكراك و تانسيفت الحاليين و كانت قبيلة "كاناريي Canarii " نازلة بناحية فيكيك الحالية.

2 - و في المغرب الأوسط كانت القبائل النوميدية Numidia مستقرة أو شبه مستقرة في شرقي البلاد بينما كانت قبائل "كايتولي Caetulia " تتجمع في الأنجاد العليا Les hauts plateaux و قبائل "أيثيوبيا Aethiopia " تشغل المنطقة الممتدة جنوب الأطلس الصحراوي.

3 - و في تونس الحالية كانت القبائل النوميدية نفسها منتشرة في غربي البلاد من الساحل المتوسطي إلى ناحية القيروان الحالية، ممثلة أحسن تمثيل في قبيلة "ماسيلي، Massili، Massyli، أو "ماسولي Massuli " المنطوق إسمها هكذا بسين مضعفة بإعتبار النطق الفرنسي و المنطوق إسمها، حسب مانرجح "مازولي" أو "مازيلي" بالزاي لأن السين المضعفة كانت بمثابة الزاي، عند اللاتينيين قبل تبنيهم Y و Z اليونانيين، (Traité de grammaire, 33). أما اراضي "زاوكتانا أوزاغتانا Zeugitana " وبيزاينا Byzacena " فكانت خاضعة للنفوذ القرطاجي، قبل الإحتلال الروماني لها.

4 - و في ليبيا تجد حسب ديزانج قبيلة، فازانيي، Phazanii " من الجهة الجنوبية الغربية للجبال المعروفة الآن بجبل نفوسة، ثم نجد بالتتابع على مقربة من الساحل المتوسطي، و إنطلاقاً من الغرب تجاه الشرق، قبيلة "ماكايي" أو ماقايي Macae " قبيلة "تاساموني Nasamones " قبيلة "مارماريدي، Marmaridae " قبيلة "ماريوتاي Marcotae " و هي الأخيرة من جهة الشرق، تمتد مواطنها إلى بحيرة قرب دلتا النيل كانت تسمى باسمها. و في عرض الصحراء الليبية، حيال الخليج من جانبه الغربي، كانت توجد مواطن قبائل "كارامنتي، أو غارامنتي، أو جارامنتي، Garamantes " من المعلوم أن المغرب الأقصى مع الجزء الأكبر من المغرب الأوسط كان يعرف عند اليونان باسم "ماورسيا، Maurusia " هم الذين سموا هذه المنطقة بهذا الإسم لأول مرة ، فأخذهم الرومان و قالوا "موريتانيا، Mauritania " و هنا يجب لفت النظر إلى أن الإسم اليوناني Maurusia قريب من حيث مادته اللغوية من الفعل الأغريقي "ماورسو Maurso " الذي معناه "أظلم" فهل معنى ذلك أن اليونان كانوا يقصدون ب "ماوروسيا Maurusia " أرض الظلمات، لأن

الشمس تغرب فيها بالقصة فيهم ؟ و هل تخك علاقة بما كان العرب يسمونه " بحر الظلمات ؟
هذان سؤالان يستحقان أن يبحث عن جواب لهما. أما الجزء الشرقي من المغرب الأوسط و ما يليه
من غربي تونس الحالية. فكان يسمى " نوميديا Numidia " و كانت الأراضي المحاذية
للشواطئ المتوسطية شرقا و شمالا تسمى إفريقيا، Africa " و نسبة إليها في اللاتينية هي "
أفر، Afer " المجموعة على أفري Afri " فيما يهم الأناسي و "أفريقانوس Africa و النسبة إليها
في اللاتينية هي << أفر، Afer >> المجموعة على < أفري Afri > فيما يهم الأناسي و "
أفريقانوس Africanus " أو " أفريقوس ، Africus " في الشعر خاصة، فيما يهم الحيوانات
و الأشياء (Dictionnaire français-latin 59). و يقدر ما يكن الفصل بأن اسمي " ماوريتانيا،
Mauritania " أو ماوروسيا Maurusia " و " نوميديا، Numidia " ليسا أمازيغيين، يقدر
ما يمكن ترجيح أن هذه الألفاظ الثلاثة " أفر ، Afer " و أفري Afri " أفريقوس أو أفريغوس، أو
أفريقوس، Africus " تنتمي من حيث صيغتها إلى الحقل اللغوي الأمازيغي، و حتى من حيث
مدلولاتها، لكن لاسبيل إلى الجزم في الموضوع، لأن اللغة اللاتينية كانت تلحق بالأسماء زوائد
إعرابية متغيرة، تظهر حيناً و تختفي حيناً، من جهة. ولأن حروف الهجاء في نظام الكتابة
اللاتينية تطور عددها مع الزمن، فتغيرت رمزية بعضها الفونولوجية (Traité de
... 33 grammaire) و لهذا السبب و للأسباب الأخرى المذكورة آنفاً، يكاد يتعذر على المؤرخ
حالياً أن يقارن بين أسماء القبائل الأمازيغية التي وردت في المؤلفات اليونانية و اللاتينية القديمة،
و بين أسماء القبائل التي عددها إين خلدون في عصره إلا أن إسم قبيلة " لواتا " الشهيرة أورده
بعض كتاب الإغريق واضحاً لا غبار عليه : " لواتا ، أو لواتاه Louâtah " كما ذكروا إسم "
إفوراقس أو إفوراغس ، إفورن Ifurace " الذي يمكن أن يشخص في " إفوغاس " التوارك أو
في "قرن " (Les Berbers Fournel, 98..103) . و يجوز أن نتساءل : هل من علاقة بين "
كاناريي، Canarii " و الجزر الخالدات ؟ أو بين « أوتولولي، Autololes " و " والال، أيت
والال " ؟ و بين " كايوتوليا، Caetulea " و " كودالا " ؟ و بين " مازيلي ، مازولي ،
Massili, Massyli, Massuli " و " مزالا، أيت مزالا، إمزيلن " ؟ و بين " زاوكتانا،
Zaugitana " و " زواغا، نزكاغن " ؟ و هل لاسم " فازانيي، Phazanii " صلة
بنفوسه، أو على الأرجح بالفزان الحالية، التي عرفت عند التوارك بإسم " تاركا " ؟
(Dictionnaire Touareg, IV 1588) أما " باتيورايي، Baniurae " فقد اقترح باحث مغربي
أن نشخصها في " بني وارين " إلا أن ذلك مستبعد، لأن الاسم الأمازيغي لهذه القبيلة هو " أيت
وارين " و في العهد الاسلامي ترجمت " أيت " إلى " بني " .

II. سبب تسمية إمازيغن ب " البربر "

كانت الشعوب قديما قليلة التواصل بينها، و كانت تعتبر أن من لا يفصح عما يريد في لغتها هي لا يمكن أن ينعت إلا بالعجمة، أي بالخرس و البكامة. و لذا كان للعرب عجمهم، و اليونان عجمهم، هم " البارباري Barbari " و كان للأمازيغيين عجمهم أيضا، هم " إكناون " ر قد لزمّت هذه التسمية بعض شعوب أفريقية الغربية، فيما تفرع عنها من أسماء البلدان كغينيا و غانا، اللتين كان ينسب إليهما في المغرب ب " كناوي " عبد كناوي " و الغين في غانا و في غينيا مقبولة عن الكاف المعقودة. و لا تزال فئة من سكان المغرب الذين هم من أصل زنجي يسمون " كنا و " أما اللفظة الأمازيغية الأصلية فهي « أكناو " التي تجمع على " إكناون " و معناها الأعجم، الأخرس... كان اليونان إذن يطلقون إسم **Barbarie** على غيرهم من الشعوب، بدءا باللاتينيين. و لما أخذهم الرومان صاروا يسمون به كل شعب خارج عن المجال الحضاري اليوناني اللاتيني (Dictionnaire latin, 207). فمن المحقق إذن أن الأمازيغيين كانوا " بارباري Barbari " في نظر الرومان. و كانوا ينعتون بذلك النعت، لاسيما أنهم قاوموا روما مقاومة شديدة، حربيا (Rome et les Berberes) و ثقافيا (La résistance Africaine) و لا سيما أن جل قبائلهم ظلت خارج المناطق الشمالية الخاضعة للنفوذ الروماني فلزمهم طيلة عهد الرومان و كان من الطبيعي أن يلزمهم طيلة عهد السيطرة البيزنطية على مدن الساحل المتوسطي الجنوبي، بما أن " الروم " أي البيزنطيين من ورثة الأمباطورية الرومانية و عند الفتح الإسلامي أخذ العرب عن " الروم " كلمة " بارباريا ، Barbaria " و جعلوها " بربر " و لقد ظل الإفرنج ، أي الأوروبيون يسمون أفريقية الشمالية " بارباريا « Barbarie, Barbaria، او الدول الباربارية Etats Barbaresques " إلى أوائل القرن التاسع عشر الميلادي (Dictionnaire Robert)، و لما احتكوا بأهالي المغرب و الجزائر الناطقين بالعربية العامة، سمعوا منهم إسم " لبرابر " منطوقا براعين مرفقين و نقلوه إلى لغاتهم في شكل Berbers أو Berbères.

وما سوى هذا من التفسيرات التي ذهب إليها بعض المؤرخين العرب متكلف ليس له ما يثبت بالاستدلال و المنطق إن كل ماروي من الأشعار العربية في موضوع نسب " البربر " و إلحاقهم بقبائل العرب من مضرية و قحطانية، لم يكن مبنيا على معرفة مضبوطة، و إنما كان صادرا عن رغبات سياسية كانت تراود نفوس العرب و " البربر " معا و الدليل على ذلك أن شعراء عربا آخرين حاولوا أن ينسبوا إلى " العروبة " شعوبا أخرى غير " البربر " قالوا في الأكراد مثلا (لسان العرب، لابن منظور، مادة : كرد):

لعمرك ما كرد من أبناء فارس و لكنه كرد بن عمرو بن عامر و على أي حال لقد تجاهل الأمازيغيون إسم " البربر " في لغتهم طوال العصور، و إحتفظوا بإسمهم الأصلي " إمازيغن " و لم يتقبل منهم إسم " شلوح " الذي سماوا به في المغرب.

و ربما لأن بعض قبائلهم كانت تقطع الطرقات على المسافرين. إلا سكان غربي الأطلس الكبير و سوس، يسمون أنفسهم " إشلحيين "، مع الأفراد على " أشلحي " لكن لوحظ عندهم في العقدين الأخيرين أنهم يفضلون أسم " إمازيغن " و مما يجب ذكره أن لفظة " أرومي " أي الرومي أو الافرنجي في اللغة الأمازيغية محملة في أصل مدلولها بمعنى القساوة و إنعدام الرأفة، توازي في ذلك كلمة " بارباري Barbari " الرومية و لهذا التوازي إمتداد فيما تسمى به ثمرة الصبار الشائكة القشرة المعروفة عند المغاربة ب " كرموص النصاري " أي " تين الأفرنج " و عند الفرنسيين " Figue de Barbarie " أي تين بلاد " البربر " و قد أخذ المشاركة اليوم لفظة " بربر Barbare " عن الأوروبيين مباشرة بما أشربت من معان، فقالوا " أعمال الصهانية البربرية " و ما

إلى ذلك، وسموا ثمرة الصبار بـ " تين البربر " (Agricultural terminology). و لقد كانت من جهة الأمازيغيين في القديم ردود فعل على ما سموا به بعد الفتح الإسلامي من التسميات، فلقبوا العرب " إكزام " المعاول. و " إكشوضن " الحطب و " إزاكارن " الشرط، جمع شريط، و " إخامخامن " الصّحل و كان الأمازيغي يورّي عن إشعار القوم أن جليسهم العربي يفهم " البربرية " بقوله " هات يتشا يوجضم " لقد أكل الهندباء !

III. أصل إمازيغن

كتب الكثير في هذا الباب و مخلص ما كتب أن المؤرخين العرب كانوا يجزمون في العصر الوسيط " البربر " من أصل يمانى، أي من " العرب العاربة " الذين لم يكن لهم قط عهد بالعجمة، و على نهجهم سار المنظرون للاستعمار الفرنسى الاستيطاني في القرن الماضى و أوائل هذا القرن، فأخذوا يتمحلون البراهين على أن " البربر " أوربيو المنبت خاصة الشقر و البيض منهم و من الواضح أن الحافز في الادعاءين كليهما سياسى سواء أكان صادرا عن حسن نية أم كان إرادة تبرير للاستيطان و مع تراجع الاستعمار الأوربي عن أفريقية الشمالية، أخذت هذه المسألة العلمية تفرض على الباحثين كل تحفظ لازم، لاسيما تجاه المصادر المكتوبة ما لم تدعمها معطيات أخرى أكثر ضمانا للموضوعية، و قد عمل بجد خلال الأربعين سنة الأخيرة، على إستغلال الإمكانيات الاركيولوجية و الانثروبولوجية و اللسانية في البحث عن أصل الأمازيغيين، أو عن أصول المغاربة على الأصح و النتائج الأولى التي أفضت إليها البحوث أن سكان إفريقية الشمالية الحاليين، في جملتهم لهم صلة وثيقة بالانسان الذي إستقر بهذه الديار منذ ما قبل التاريخ أي منذ ما قدر ب 9.000 سنة من جهة. و أن المد البشري في هذه المنطقة، كان دائما يتجه وجهة الغرب إنطلاقا من الشرق، من جهة أخرى (Berbères Camps 44). و بناء على هذا، يمكن القول إن من العبث أن يبحث ل " لبربر " عن مواطن أصيلة غير التي نشأوا فيها منذ ما يقرب من مائة قرن و من يتكلف ذلك البحث يستوجب على نفسه أن يطبقه في التماس " مواطن أصلية " للصينيين مثلا أو لهنود الهند و السند أو لقدماء المصريين أو لليمانيين أنفسهم و للعرب كافة، ليعلم من أين جاؤوا إلى جزيرة العرب و كل ما يمكن تأكيده اليوم، فيما يرجع القرابة القديمة المحتملة بين إمازيغن و اليمانيين ، يكمنه في قرائن ثلاث.

أ- عدد لا بأس به من أسماء الأماكن التي توجد على الطريق البري الواصل بين المغرب الكبير و بين اليمن عبر القارة الافريقية، لها صيغ أمازيغية واضحة ولبعضها مدلولات في اللغة " البربرية " منها في صعيد مصر : أبنو، وأسبوط ، أخميم، و تيمنا، و تالابو، أصوان (أسوان)، و توشكا... وفي شمالي السودان: تاراكما، وأتبارا ، تيمراين ... و في إيريتريا: أكسوم، واسمارا، وأكولا و أكوردات أو كورضاد... لكن، لا يوجد في اليمن نفسها، حسب ما هو مرسوم في الخرائط العادية، أسماء أماكن من هذا القبيل، إلا إسم جزيرة " أنتوفاش " أيرجع تسلسل الأسماء السالفة الذكر على الطريق القارية الرابطة بين إفريقية الشمالية و بين اليمن إلى عهد هجرة قديمة تركت أثارها في الاصقاع التي عبرتها؟ أم يرجع إلى قرابة بين اللغة الأمازيغية و بين المصرية القديمة و اللغات الكوشية؟

ب - لقد عثرت شخصا على عدد من الألفاظ العربية التي قال بشأنها صاحب " لسان العرب " إنها " حمرية " أو " يمانية "؛ و هي ألفاظ لها وجود في الأمازيغية، إما بمدلولها " الحميري " و إما بمدلول معاكس، و كأنها إنقلبت إلى أصدادها. لكن عدد هذه الألفاظ قليل لا يسمح بجزم في الموضوع، إلا إذا تمت دراسة مقارنة ميدانية بين اللهجات الأمازيغية و اللهجات اليمانية الحالية من حيث معطياتها المعجمية و الصرفية و الفونولوجية.

ج- بين حروف " تيفيناغ " القديمة منها و التواركية، و بين حروف الحميريين، شبه ملحوظ في الأشكال، لكنها لا تتقابل في تأدية الأصوات، إلا في حالتين إثنين يتجاوز في التدقيق (مراسلة شخصية بيني و بين الباحث الفرنسى « كريستيان روبان ، Christian Robin »، محرر الفصل الخاص بحضارة جنوبي الجزيرة قبل الإسلام في " l'Arabie du sud ") و لعل طريق البحث في هذا الموضوع سيختصر في العقود الأولى من القرن المقبل، أو قبلها بقليل، لأن

وسائل المقارنة انثروبولوجية بين الشعوب أصبحت جد دقيقة بفضل الإكتشافات الأخيرة التي حققها العالمان " جان دوصي ، " Jean Dausset " و جان بيرنار ، Jean Bernard " المتخصصان في فحص الكريات الحمراء على مستوى أشكال سطوحها، و لقد تمكن هذان العالمان من إقتفاء آثار شعوب هاجرت مواطنها الأصلية منذ خمسة عشر ألف سنة (Le sang et l'histoire).

IV. الأمازيغيون في العصر التاريخي القدم وما قبل الإسلام.

1- إسمارية تعرض الموطن الأمازيغية للهجات الخارجية :

لا يعتقد أن من بين الأمم أمة لم تتعرض قط للهجات الخارجية، و لا يعتقد أن من أصقاع المعمور ما لم تتوال عليه دفعات الإستعمار البشري إلا ما كان منها قاحلا لا خير فيه، أو غير قابل للاستيطان من جراء مناخه و إختفاء تربته تحت الجليد لكن تتابع الهجمات الخارجية على مواطن الأمازيغيين في جل حقب التاريخ قد لفتت إنتباه المؤرخين و لعل سبب تعرض " البربر " لها راجع لعاملين متفاعلين أولهما أنه نشأ على الضفة الشمالية الشرقية للبحر المتوسط حضارات مادية ازدهرت بفضل عوامل متعددة فبادرت الشعوب التي إستقادت منها إلى الإنتشار خارج معاقها مزودة بعدتها و عتادها و بتجاربها و ثانيهما أن الأمازيغيين كانوا، إذا أخذت تلك الشعوب في الإنتشار، على حال من الضعف المادي و الإجتماعي و السياسي، له ما يبرره كما سنوضح من بعد فاحتكرت تلك الشعوب فرص المبادرة منذ البداية و ظل الأمازيغيون في موقف المدافع على مر القرون.

و من الطريف أن يبدأ إتصال الأمازيغيين القدماء بالاجانب الأول الذين إستأنذوهم في مساكنهم، بابتسامة مغرية ترضت بها أميرة فينيقية زعيما أو ملكا " بربريا " حسب ما نقلته إيلينا الأسطورة في بعض تفاصيلها (30 Trois mille ans). كان ذلك الزعيم الملك هو « يارباس ، Larbas " حسب ما رواه المؤرخ اللاتيني " يوستينوس، Lustinus " في القرن الثاني الميلادي، نقلا عن غيره (68 l'Afrique du Nord)، و كانت تلك الأميرة هي " أليسا ، Elissa " الشهيرة ، المعروفة باسم " ديدون ، Didon " أيضا فإن كانت هذه الأسطورة تدل على شيء. فإنما تدل على أن الأجانب الأول الذين قدموا أرض " البربر " قدموهم مسالمين مستضيفين، و على أن مضيفهم كانوا في حاجة إلى معونتهم و بالفعل كان الأمازيغيون في حاجة إلى وسطاء بينهم و بين غيرهم في التجارة و شؤون البحر، و كانوا في حاجة إليهم في ما يصنع من الأدوات و الأتية و الملابس و غير ذلك و مما لاشك فيه أن الأمازيغيين عرفوا فينيقيين آخرين قبل " إيليسا " و مرافقها، و أنهم تعاملوا معهم في المبادلات و ما قدوم " ديدون " و تأسيس قرطاجة حوالي 814 ق.م إلا تكريس لعلاقات سابقة بين مجتمع رعوي إنتاجي و بين وفود من التجار و الصناع لكن تأسيس قرطاجة و غيرها من المراكز التجارية الفينيقية الأخرى على ساحلي أفريقية الشمالية ستكون له مضاعفات لم يكن الأمازيغيون يريدونها، و لم يتصرف القرطاجيون التصرف الكفيل بتلافي وقوعها، أو باحتواء مفعولها لقد ظلت العلاقات طيبة بين القرطاجيين و " مضيفهم " ما دام دورهم يتحصر في التبادل و المتاجرة، أي طوال ثلاثة قرون و نيف. و لما أخذت أنظارهم تتجه إلى الأراضي الداخلية، و صاروا يستعمرون المنطقة المحيطة بمدنيتهم، تغير الوضع شيئا فشيئا، إبتداء من أواخر القرن الخامس قبل الميلاد، و ليس من المجازفة أن يقال إن التعاون الأمازيغي القرطاجي، لو بلغ مداه في المجالين السياسي و الحربي، كما بلغه في المجالين التجاري و الثقافي، لغير مجري التاريخ قليلا أو كثيرا.

لكن واقع الأمر هو أن التعايش السلمي إنقضى عهده بسبب رغبة قرطاجة في التوسع خارج مجالها البحري الذي منحت إياه عن رضى. فنشبت بينها و بين الأمازيغيين تحرشات إبتداء من مطلع القرن الرابع قبل الميلاد. فحاصروها حصارا شديدا سنة 396 ق.م وإستغل الصقيليون كل فرصة لاغراء أحد الطرفين بالآخر (44, 45, 46 les Berbères ، نقلا عن Diodoris و Polibois و غيرهما) و تطورت التحرشات إلى عدا و تباعض فثار على قرطاجة جيشها،

المؤلف في أغليبيته من " البربر " بقيادة " ماضوس ، Mathos " سنة 241 ق.م و لم تعد المياه إلى مجاريها إلا بعد ثلاث سنوات من التناحر، سيطرت إثرها قرطاجة على الموقف فشارك الأمازيغيون في الحرب ضد روما - الحرب البونية الثانية - و حقق حنبعل، بفضل قوتهم الحربية، إنتصاراته الخالدة، في شبه الجزيرة الإيطالية، فلم يخف على الرومان دور " البربر " في تلك الإنتصارات كما يشهد على ذلك قول تيتوس ليفيوس ، Titus Livius " إن سيوف النوميديين هي التي فصلت الفصل النهائي في معركة قناية Cannae " (Les berbers في صدر الكتاب). لكن الأحقاد بين الأمازيغيين و القرطاجيين كانت قد تسربت إلى أعماق النفوس فاستغلها الرومان بحنكتهم المألوفة ووجدوا طريقهم إلى الإحتلال التدريجي لمناطق افريقية الشمالية المحاذية للساحل المتوسطي و ما إتصل بها من الاراضي الداخلية كما هو معلوم.

وهنا تجدر الإشارة إلى أن الجزء الشرقي من الساحل لم يسلم من التدخل الأجنبي ففي القرن الخامس قبل الميلاد، بينما كانت قرطاجة تنتشر نفوذها في غربي الحوض المتوسطي، كان اليونانيون يتحيفون الاراضي الأمازيغية قطعة قطعة في الضفة الجنوبية المتقابلة مع بلادهم فقاومتهم القبائل الأمازيغية الليبية " ناسامونيس " بقيادة ملكها- أو زعيمها - " أدريكان ، Adrikan " لكنهم مع ذلك تمكنوا من إحتلال مواقع بحرية في ما هو معروف الآن ب " برقة " وأسسوا مجموعة من المواني أسموها " المدن الخمس Pentapolis " فأزدهرت حضارتهم فيها إزدهارا ماحوزا، لا سيما بعدما عزز الاسكندر المقدوني، بفتوحاته، مكانة اليونان عامة في شرقي حوض المتوسط و من أسماء " المدن الخمس " علق بذاكرة التاريخ، بوجه خاص إسم " قورينا ، Cyrenae "، ثم اسم "بيرينيشي Berenice" التي كانت مشيدة على موقع "بنغازي" الحالية. و في "قورينا" ولد الشاعر اليوناني المشهور " كاليماكوس Kallimakhos " الذي تغنى في إحدى قصائده بجمال " الليبيات الشقراوات " و لعل تعامل أولئك اليونانيين مع القبائل الأمازيغية المحيطة ب " المدن الخمس " كانت تجارية قبل كل شيء لكن على ما يظهر، قد تم بين العنصرين الأمازيغي و اليوناني نوع من التمارج الثقافي الديني، بما أن عبادة الاله الليبي " أمون Ammon " الذي كان معبده الأكبر بواحة " سيوا " تسربت على طريق " أرض قورينا ، Cyrenaica " إلى القارة الأوربية و إنتشرت هناك، حتى في الأوساط الراقية (générale...1, 347)، و ذاع صيت " أمون " الليبي إلى درجة أن مستشاري الاسكندر المقدوني أشاروا عليه بأن يفتح " سيوا " كي يستتب له الأمر في مصر، فعمل بمشورتهم، وقطع بأثقاله مسافة ستمائة كيلومتر عبر الصحراء، ليعرج مدة ما بتلك الواحة النائية الصغيرة، و قد بلغت أصداء تلك الزيارة جزيرة العرب نفسها، كما يشهد بذلك قول الشاعر أمية بن أبي الصلت (لسان العرب، مادة : ثاط).

بلغ المشارق و المغرب يبتغي ** أسباب أمر من حكيم مرشد.
فأتى مغيب الشمس عند مآبها ** في عين ذي خلب وثأط حرمد.

و مما هو قمين بالذكر أن سكان واحة " سيوا " كانوا حتى الاربعينات أو الخمسينات من هذا القرن يتكلمون اللغة الأمازيغية لقد خصص " المستمزع " الفرنسي " لاووست ، Laoust " كتابا للتعريف بلهجتهم و لا يستبعد أن يوجد من بينهم بكثرة أو بقله، من لايزال يتكلمها حتى الآن.

و بعد هذا الاستطراد الذي كان ضروريا، نعود إلى صلب الموضوع لقد إسترعى إنتباه المؤرخين أن " البربر " كانوا باستمرار يتحالفون مع كل مستعمر " طاريء " رغبة في التخلص من المستعمر " المقيم ". حالفوا أو حالف بعضهم روما للتخلص من قرطاجة، ثم حالفوا الوندال للتخلص من روما (Les Berbers 77، نقلا من القديس أغوستينوس، و عن جيون Gibbon)،

و شاركوهم في تخريب " المدينة الخالدة " و تخريب مدن أخرى إيطالية، و قاسموهم الأسلاب (Les Berbers 85)، نقلا عن فيكتوريس فيتيسيس **Victors Vitensis** و هو **Victor de Vite** المولود بقرطاجة سنة 455 م) ثم لم يلبثوا أن عادوهم و حاربوهم إنطلاقا من جبال " أوراس " بوجه خاص و كبدهم " أشنع هزيمة تكبدوها في تاريخهم " حسب ما رواه بروكوبيوس، **Procopios** (Les Berbers, 87). و لما هاجم البيزانتيون مواقع الوندال في أفريقية الشمالية، و هي مواقع غير ذات أهمية (Les Berbers)، لزم الأمازيغيون الحياد أول الأمر إلى أن إنهزم أعداؤهم " القدماء " فواجهوا إذاك أعداءهم " الجدد " و نظرا لأهمية المواجهة الطويلة الشاقة بينهم و بين الرومان، ثم بيتهم و بين البيزانتيين، ورثة الرومان، سنحلل المسألة بشيء من التفصيل فيما بعد، لأن ذلك يقتضي معرفة ما لأوضاع الأمازيغيين السياسية قبل أن يدهم الإستعمار الروماني بعض أراضيهم. أما الوندال فلم تمكث جحافلهم في الشمال الإفريقي مدة طويلة، و لم تتأثر البلاد بمجبنهم تأثرا حضاريا يذكر.

2 - سلالات أمازيغية تحكم مصر القديمة قرونا:

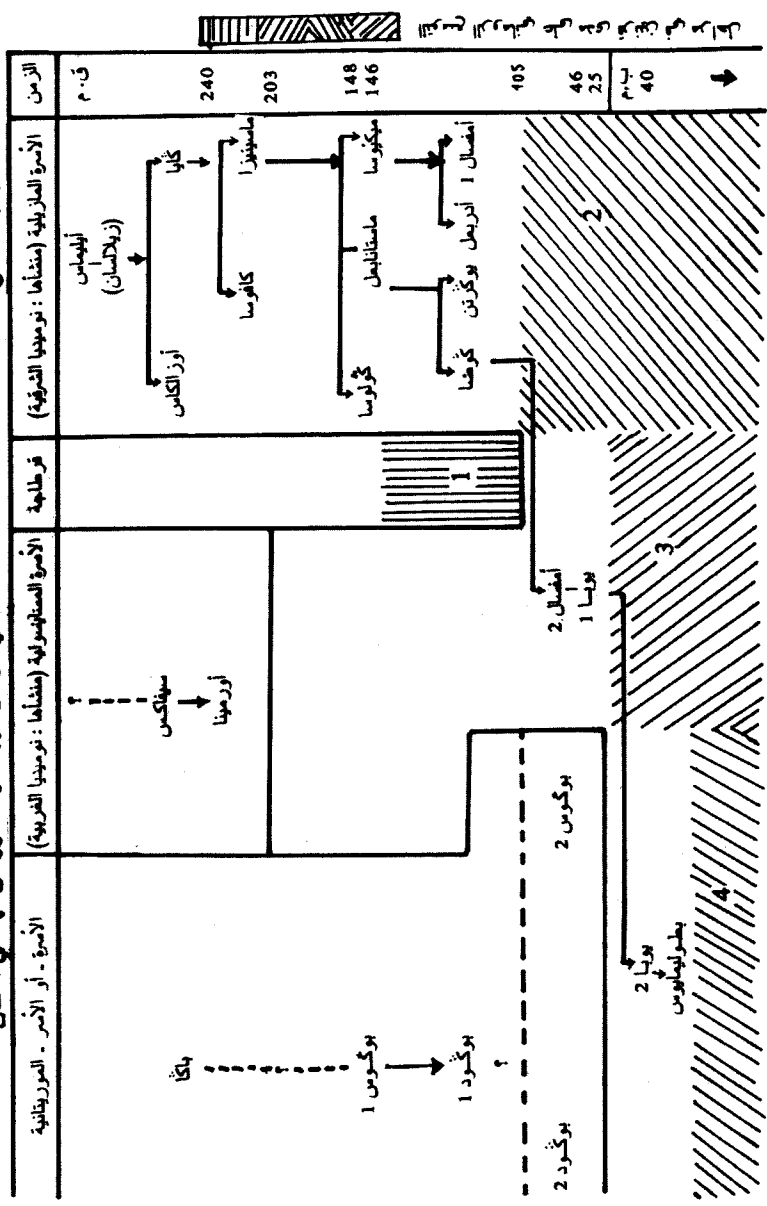
لم يتأت للأمازيغيين، قبل إسلامهم، أن يفتحوا أراضي أجنبية و يستعمروها، كما تأتي ذلك لغيرهم من الأمم، و للرومان خاصة. لكن سلالات منهم وجدت مع ذلك سبيلا غير مباشر للاستيلاء، على الملك في أعظم مملكة عرفها التاريخ، وأطولها عمرا، الا و هي مصر الفرعونية، فتعاقب، على أراضي الكنانة فراغة " ليبون " لعدة قرون، إبتداء من القرن العاشر قبل الميلاد. ثم ذلك بعد تسلسل أحداث شهدتها مصر فيما بين سنة 1227 و سنة 935 ق.م

لما أوقف الفرعون " راعامسيس " الثالث الهجمات الخارجية التي تعرضت لها مصر، في القرن الثالث عشر قبل الميلاد، لم يتمكن من إيقاف الزحف الأمازيغي (الليبي) إيقافا كاملا. فاستوطنت قبائل " بربرية " وادي النيل، و صارت تمد الجيوش الفرعونية بالجنود. و في أواخر الألف الثاني قبل الميلاد كان عدد من أولئك " المرتزقة " قد تبوؤوا مناصب عمال في الأقاليم و كانت الأوضاع السياسية متردية، فلم يوشك القرن الأول من الألف الأول أن ينتهي حتى استولى الزعيم الليبي " شيشونق، **Chechonq** " (و لعله في الواقع شيشونق) على العرش المصري و دشن عهد الأسرة الفرعونية الثانية و العشرين، سنة 935 ق.م. واتخذ " بوباستيس، **Bubastis** " عاصمة له. و على يده عادت الأوضاع في وادي النيل إلى نوع من الإستقرار. فرد لمصر نفوذها السياسي في الشام بالإستيلاء على " أوكاريت، **Ugarit** " و " جبيل، **Byblos** " و " أورشليم " بيت المقدس الحالي و قد ظل الحكم متوارثا بين الأسر الأمازيغية الليبية إلى حوالي 715 ق.م. و كان آخر فرعون أمازيغي " صريح " ساد مصر هو " تافناخت " **Tafnakht** " من الأسرة الرابعة و العشرين خلفه فراغة " هجاء " (أمازيغيون إثيوبيون) عندما دشن عهد الأسرة الخامسة و العشرين (Histoire du développement ...II,26).



نموذج أول من الأضرحة الأمازيغية التي يرجع عهدها إلى ما قبل الميلاد
و هو ضريح 'ميدراسن' بالجزائر

جدول يتتبع السلالات الملكية الأمازيغية القديمة، في الزمان، وبمطاردة الرومان لها في المكان

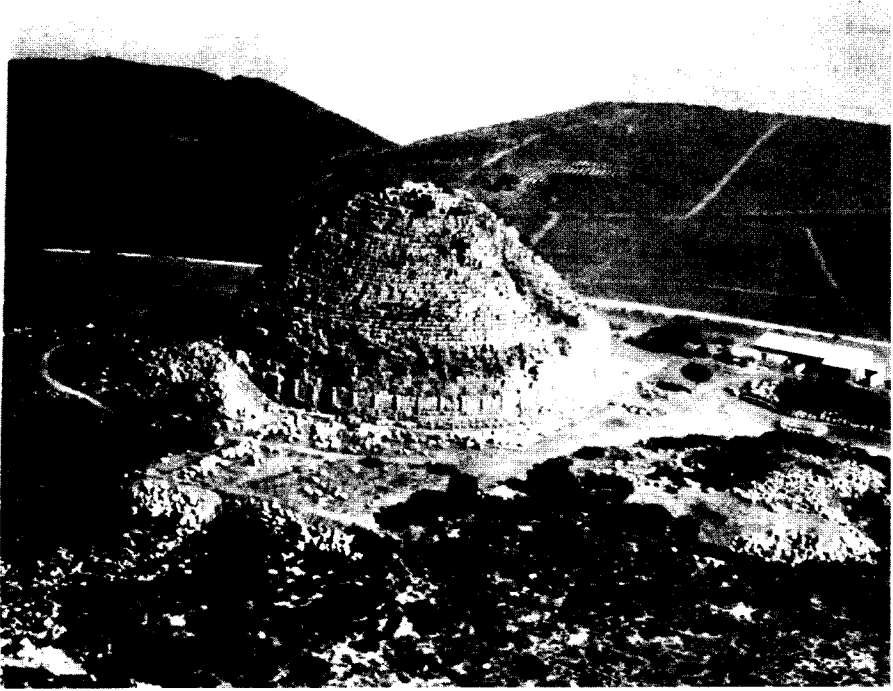


جدول يتتبع أسلالات الملكية الأمازيغية القديمة في الزمان، و بمطاردة الرومان لها في المكان

3. ممالك أمازيغية قديمة تحاول جمع الشمل:

تخبرنا المصادر المصرية بأنه كان للأمازيغيين الليبيين ملوك، في أواخر الألف الثاني قبل الميلاد. وتشير بعض المؤلفات اللاتينية إلى أن كلا من الملكين الأمازيغيين يارباس **Larbas** و يوفاس **Lopas** (أو يوفان **Lopan**) رغب في الزواج بالأميرة الفينيقية اليسا، لكن لا بد من التساؤل بشأن ذلك: أكان ملوك المصادر المصرية ملوكا حقا، أم كانوا زعماء قبائل، يتكلمون بإسم قبائلهم؟ ثم ما هو الجانب الأسطوري وما هو الجانب التاريخي في ما روي بخصوص خطبة " يارباس " و " يوفان " لأليسا؟ وإنما من المحقق أنه كان بشرقي ليبيا، في غضون القرن الخامس ق.م. ملك يسمى " أدريكان ، Adrikan " بشهادة من هيرودوتوس **Herodotos** و من المحقق أيضا أنه كان لبعض أراضي نوميديا ملوك، و لبعض أراضي موريتانيا ملوك، ابتداء عن القرن الرابع ق.م. و يعتقد جل المؤرخين أن الملك " أيليماس ، Ailimas « هو الذي أسس دولة " المازيليين " التي ينتمي إليها " ماسينيزا " روى عنه " ديودوروس " أنه قتل في معركة خاضها ضد طاغية " سير أقوس " " أكاثوكليس " حوالي سنة 310 ق.م. (**L'Afrique du Nord** 68.71...) أما في القرن الثالث ق.م. فقد أخذت معالم الممالك الأمازيغية تتضح بحيث يمكن المؤرخين أن يدرسوها حتى في بعض مظاهر سيادتها. و من ملوكها الأول الذين حاولوا بجد أن يجمعوا شمل الأمازيغيين " سيفاكس ، أو سيفاقس أو سيفاغس ، Syphas " و ماسينيزا ، Massinissa " و " باكا ، Baga " عاش هؤلاء الملوك الثلاثة في زمن واحد ، في أواخر القرن الثالث ق.م. حالف أولهم قرطاجة و حاربها ثانیهم بسند من ثلثهم كان سيفاكس ملكا على قبائل " ماسايسولي " التي لم يحدد التاريخ مواطنها بالضبط ، و كان " ماسينيزا " ملك على قبائل " مازيلا " (أو " ماسيلا " النوميدية ، و كان " باكا " ملكا على جزء من أراضي موريتانيا يمتد من المحيط غربا إلى نهر " مولوتشا " شرقا ، و من البحر المتوسط شمالا إلى سفوح الأطلس جنوبا فيما رجح لم يكن للملك " سيفاكس " عقب في الملك لأن " ماسينيزا " هو الذي إستولى على مناطق نفوذه بعد أن هزمه و أسره أما " باكا " الهريطاني فقد ورثت عرشه أسرة " بوكوس " التي لا يدري أهي من سلالته أم من غير سلالته، لأن الحقبة التي تفصل عهد " باكا " عن عهد " بوكوس " الأول تناهز القرن، لا يعرف شيء عما حدث فيها.

فبينما كانت كل مملكة من هذه الممالك الثلاث تحاول جمع الشمل في المنطقة الخاضعة لنفوذها ، كانت الحروب تتوالى بين روما و قرطاجة. فنتج عن ذلك أن كلا الطرفين المتناحرين صار يغري الأمازيغيين بالتحالف معه، و يستغل التنافس الذي يطبع علاقات الملوك بعضهم ببعض و في أثناء الحرب البونية الثانية إستطاعت روما بفضل معرفتها لمعطيات المجال السياسي " الأفريقي " أن تكسب صداقة أشد الملوك حنقا على قرطاجة. و هو " ماسينيزا " و أن تحالف معه فكانت تلك المحالفة هي الثمة الأولى التي تسربت منها الهيمنة السياسية الرومانية ، شيئا فشيئا، إلى مراكز الحكم في أقطار المغرب كلها، ذلك أن روما إتخذت جميع أساليب الترغيب و التهيب منهجية لها لإغراء الملوك الأمازيغيين بعضهم ببعض، في مرحلة أولى، ثم أزلت القناع عن وجهها في مرحلة ثانية و حاربت كل من إمتنع أن يكون عميلا لها، و إستمرت على تلك الخطة ما يقرب من قرنين. موسعة نطاق سيطرتها في إتجاه الغرب إلى أن قضت على الممالك كلها، و لم تبقى ، بصورة شكلية ، إلا على عرش موريتانيا ، فأجلست عليه الأمير الأمازيغي الشاب يوبا بن يوبا الذي كانت قد أسرته ، و هو صبي ، بعد التخلص من أبيه فظل يوبا لها عميلا إلى أن توفي فسار إبنه بطوليمايوس على نهجة، إلى أن إستدرجة إبن خالته. الإمبراطور الروماني " كاليكولا " Caliguia " إلى حضور إحتفالات رسمية بمدينة " ليون " الغالية، حيث أمر بإغتياله، سنة 40 م و بموته إنقرضت الممالك الأمازيغية القديمة.

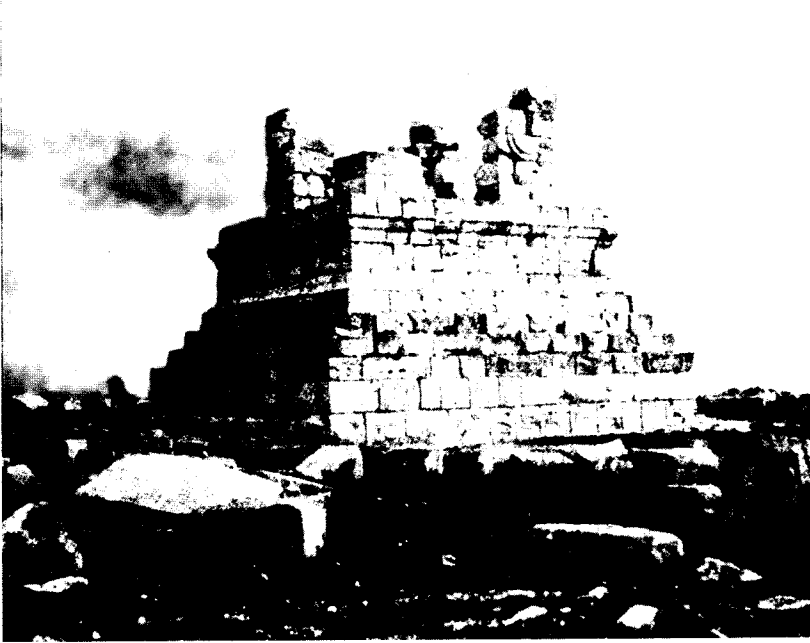


الضريح الموريطناني الملكي المدعو: ضريح كليوباترة سيليني زوجة يوبا II.

4- نظرة عن أعمال الملوك القدماء البارزين.

أ- الملك "سيفاكس المسايسولي" المتوفى سنة 203 ق.م. لم يستطع المؤرخون ضبط حدود مملكة، فرجحوا أنها كانت تمتد من تخوم أراضي قرطاجة إلى موريتانيا. كانت لملكه عاصمة شرقية، هي "قيرطا، أو سيرتا، Cirta" وعاصمة غربية، حيث كان يقيم، هي "سيكا، Siga". لعل "سيفاكس" لم يكن في أول أمره سوى زعيم قبيلة تغلبت على قبائل أخرى، ثم حمل التاج و ضرب العملة باسمه ونظم الجيش، واستعان بإبنه "أورمينا، Vermina" في تسيير الشؤون الحربية. ومع أنه تأثر إلى حد بتقاليد اليونان السياسية، كان يعتمد في ممارسة سلطته على مساعدة زعماء القبائل. كانت له علاقات ديبلوماسية مع كل من قرطاجة و روما. كانت لغة الحياة اليومية و التخاطب في مملكته هي الأمازيغية و كانت لغة المكتوبات الرسمية هي الفينيقية، وكانت لغة الثقافة هي اليونانية. ولعل اسمه هو المقصود فيما كتبه ابن خلدون عن أصل "البربر" إذ قال: "إن جدهم هو "سفك". يعزز هذا الفرض أن "بلوتارخوس، plutarkhos" زعم شينا من هذا القبيل (85 ... l'Afrique du Nord).

في خضم الحرب البونية الثانية كانت كل من روما و قرطاجة تتعرض "سيفاكس" و تحاول ان تجره إلى جانبها. فسعى للإصلاح بين الطرفين و لم يفلح، بسبب تعنت روما. فاختار جانب قرطاجة ، بعد زواجه بإحدى بنات أعيانها ، « صوفونيسيا » علما منه أن إنتصار روما لن يكون له على "إفريقية" إلا عواقب وخيمة . لكن الرومان إتجهوا إلى خصمه و منافسه « المازيلي » الملك الشاب الطموح "ماسينيزا" و حالفوه ، فحارب "سيفاكس" و هزمه و أسره و سلمه لحلفائه ، و ورث مملكته . و لعل الأمير "أورمينا" Vermina عاش بعد أبيه بعض سنوات ، كما يدل على ذلك العثور على عملة فضية تحمل إسمه.



بقايا نموذج ثان من الأضرحة الأمازيغية التي يرجع عهدها إلى ما قبل الميلاد
توجد بالجزائر، في المكان المسمى بالخروب.

ب - الملك " ماسينزا " أمازيلي (240-148 ق.م) برزت شخصية هذا الملك أول ما برزت في كفاعته الحربية . لقد استطاع أن يهزم "سيفاكس" الماسايسولي ثم مكن الرومان من الإنتصار على أمهر جنرال عرفه التاريخ القديم ، ألا وهو « حنبل » القرطاجي ، وذلك في معركة « زاما » الشهيرة ، سنة 202 ق.م. (Gsell, III, 85 - 284 la Carthage punique, 268.280...). لقد كان سبب بغضه لقرطاجة هو تمسكه بمبدأ « افريقية للأفارقة! » . و مما أثار حفيظته ضدها بشكل خاص، حسب ما روي، هو تزويج القرطاجيين « سيفاكس مخطوبته "صوفونيسبا". و الواقع أن جيرانه القرطاجيين كانوا متواطئين مع خصمه الماسايسولي قصد القضاء على ملكه. فلم يجد بدا من محالفة الرومان، مع إضمار غايته القصوى في نفسه، و هي إنشاء مملكة أمازيغية موحدة مستقلة عن كل نفوذ أجنبي، لا سيما أن اتفاقية الصلح بين روما و قرطاجه (201 ق.م) كانت تنص على أن من حقه أن يعمل من أجل استرجاع جميع الأراضي التي كانت بقبضة أجداده، في غير تحديد لتلك الأراضي. و إن لم يوفق فيما بعد، فلسببين اثنين : أولهما أنه شاخ و هرم و مات قبل أن تنهزم قرطاجة انهزامها النهائي. و ثانيهما أنه لم يهيء أبناءه للمواصلة بعد وفاته، بل ارتكب خطأ سياسيا باعتماده على الرومان و تنصيبهم أوصياء على عرشه بعد وفاته. لاشك أن حقه « القديم » على قرطاجة هو الذي دفعه إلى ذلك، وأنه حينما أقدم على فعله ذلك كان خائر القوى، عقليا و بدنيا، يعيش مع ذكرياته أكثر مما يعيش مع الواقع، بما أنه توفي عن سن جاوزت التسعين. ولاشك أن الرومان كانوا على علم من نواياه، و أنهم راوغوه طيلة حياته حتى يظل وفياء لهم. و قد قدر المؤرخون أنه لو لم يدركه الأجل قبل عزم روما على هدم قرطاجة، لبذل قصارى جهده لانقاذها من الخراب، كي تكون قاعدة لملكه. و ذلك ماكان الرومان يخشونه (Gsell,III,354)، فقوضوا العاصمة اليونية عن آخر مبانيها، و قسموا الملك بين أبناء « ماسينزا » الثلاثة حتى يضعف شأنهم، و شرعوا في تطبيق خطتهم الرامية إلى الإحتلال المباشر و إلى الإستعمار الإستيطاي للمناطق « النافعة » في إفريقية الشمالية.

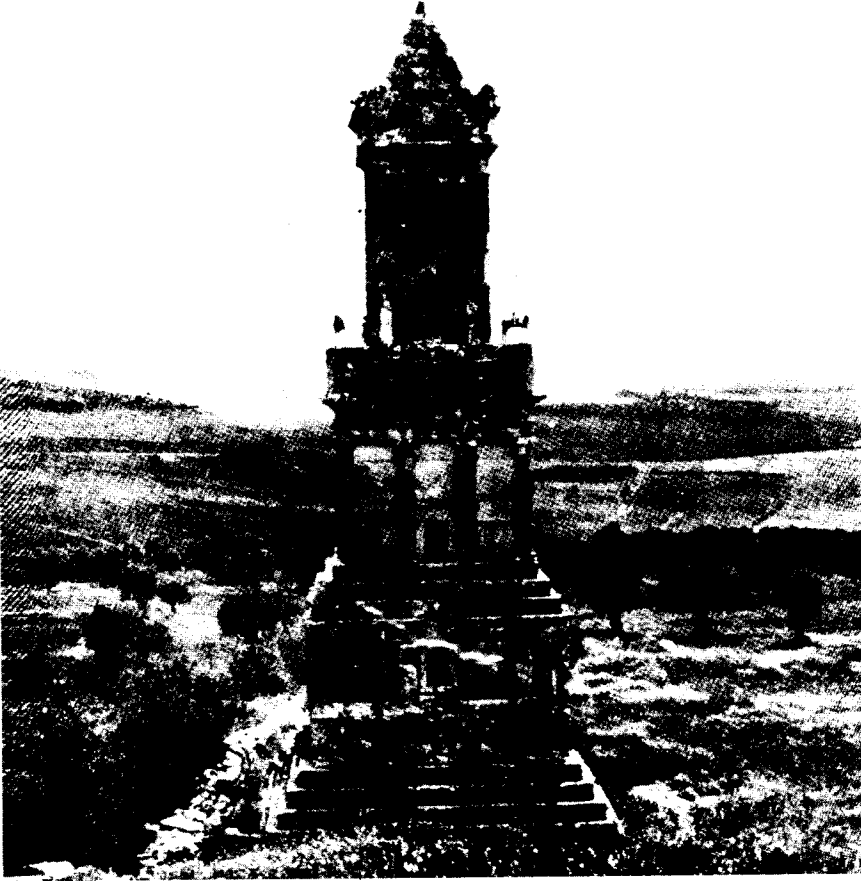
أما فيما يرجع لتنظيم المملكة المازيلية، فقد كان « ماسينزا " نموذجاً من النماذج الأمازيغية القديمة كما و صفتها بصدد الحديث عن " سيفاكس ، إلا أن بقاءه على العرش مدة طويلة - ما يقرب من ستين سنة: من حوالي 205 الى 148 ق.م - مكنه من إنجاز أعمال لم يسبقه إليها أحد.

و سع " ماسينزا " حدود مملكته، و جعلها تمتد من وادي " مولوتشا " غربا الى أرضي طرابلس الحالية شرقا و لم يفلت من قبضته الا مملكة موريتانيا و ما تبقى لقرطاجة من ممتلكات حول المدينة ، بعد إنهزامها سنة 202 ق.م . و قد إضطره هذا الإتساع في رقعة الملك إلى التجوال المستمر عبر الأقاليم ، على رأس جيوشه ، و إلى مواصلة مساعيه الديبلوماسية من أجل إغراء روما بقرطاجة . كان يحمل لقب " أكليد " (أي الملك باللغة الأمازيغية). و قد حاول هو أيضا أن ينظم مملكته على النمط الاغريقي المقدوني ، فلبس التاج و حمل الصولجان ، حسب ما يظهر في النقود التي ضربت له في عاصمته « قيرطا » أو سيرتا » (قسنطينة الحالية فيما

رجحه المؤرخون حتى الآن). كان يحافظ على تماسك أطراف مملكته بالوسائل السياسية التقليدية ، أي المصاهرات و التعاهد مع زعماء القبائل ، و ييَـقـاـظ المشاعر الدينية و بالحرب عند الضرورة (l'Afrique du Nord , 109,110). فاستطاع بذلك أن يجبي الجبايات و أن يفرض على رعاياه نوعاً من الخدمة العسكرية على غرار ما هو مألوف عند جميع الأمم ذات البنى الإجتماعية القبلية. و شجع السكان على تعاطي الزراعة و على الإستقرار في السكن .

و أنشأ اسطولا حربيا و أسطولا تجاريا، و فتح أبواب مملكته للتجار اليونانيين . و في عهده انتشرت الثقافة البونية بين الأمازيغيين أكثر من ذي قبل ، مع معاداته لقرطاجة .

و قدم العاصمة " قيرطا " عدد من الأدباء و الفنانين اليونان ، و جعلوا منها مدينة راقية في حياتها المادية و الفكرية. كان الملك نفسه معجبا بالحضارة اليونانية ، و كان يعمل بتقاليد الملوك اليونانيين ، فأكل في الأنية الفضية و الذهبية ، و إتخذ جوقة من الموسيقيين الاغريق. و لاشك أن التجار اليونانيين كانوا يروجون بضاعتهم بفضل و لوعه بكل ما هو يوناني . و قد نسب إليه بعض المؤرخين إحداث الأبجدية الأمازيغية القديمة (تيفيناغ) ، مع أنها أقدم بكثير مما توهموه.



ضريح عاهل أمازيغي من عهد ما قبل الإسلام، و هو من الآثار التي لا تزال قائمة بمدينة
"دوكا" التونسية. ("دوكا" بالامازيغية)

ج - الملك " بوكوس الأول " **Bocchus I** الموريتاني . كانت مملكته أول الأمر هي التي ورثها عن عهد " باكا " السالف الذكر . لكنه اغتسم فرصة انهزام " يوكرتن " أمام الجيوش الرومانية و استولى على الجزء الغربي من مملكة المازيليين ' و قد ألصق به التاريخ، كما كتبه المؤلفون اللاتينيون، تهمة الغدر بصهره و حليفه يوكرتن المازيلي، و لاسبيل الى التعقيب على حكمهم، نظرا لقلة المصادر. ولا يُدرى أين كانت عاصمة المملكة الموريتانية في عهد بوكوس الأول، إلا أن بعض المؤرخين من المعاصرين يعتقدون أن ذلك الملك كان ينتقل بين عواصم متعددة، وأنه بدون شك استولى على مدينة " سيكا، SIGA " المازيلية بعد انهزام يوكرتن " سنة 105 ق.م. و على كل حال، كانت مملكته تحتضن مجموعة من المراكز الحضرية، نخص منها بالذكر تينجي (طنجة)، و تامودا ووليلي (ما قبل العهد الروماني).

مارس الملك بوكوس الأول " سلطته المطلقة " في حدود قدراته العسكرية، و في حدود التعامل مع العصبيات القبلية. كان له مجلس شورى من الأقارب و الأصدقاء و بعض زعماء القبائل. و كان له ديوان للكتابة و لتدبير شؤون الجيش و كان عضده الأيمن في العمليات الحربية هو ابنه " أولوكس، Volux ". كانت تساعده في الإتصالات مع الخارج، و مع روما خاصة، هيئة سفراء من خمسة أعضاء. و كانت له دار للسكة. و من أجل هذا كله كان بوكوس الأول يعتبر نفسه أعظم ملك يوجد على وجه البسيطة، حسب مارواه « سالوستيوس، Sallustius » الروماني. توفي فيما بين 80 و 70 ق.م. فخلفه ابنه بوكود الأول، ثم انقسمت المماكة الى شطرين، حكم أحدهما بوكوس الثاني، و حكم الآخر " بوكود " الثاني. و في سنة 38 ق.م. تخلص بوكوس من شريكه واستأثر بالملك. و لما توفي سنة 33 ق.م. لم يترك عقبا يخلفه، فبسطت روما نفوذها السياسي على موريتانيا، وولت عليها الأمير الأسير يوبا الثاني (25 ق.م.).

د - الملك " يوكرتن، Yugurthin " المازيلي - يوكرتن ابن غير شرعي لماستانابيل بن ماسينيزا، ألحقه عمه « ميكوسا » بابنيه « أمفسال » و " أدربعل " وجعله شريكا لهما في إرثه. و بعد وفاة " ميكوسا " حارب " يوكرتن " ابني عمه و تخلص منهما بالقتل على التوالي، و انفرد بالملك. ثم تصدى للرومان (112 ق.م.)، فظلت الحرب سجالا بينه و بينهم الى ان تخلى عنه عمه و حليفه الملك « بوكوس » الأول الموريتاني، فأسره الرومان سنة 105 ق.م. و حملوه الى روما حيث سجنوه، ثم بطشوا به في سجنه. و قد سجل التاريخ عن هذا الملك أنه كان ذا حنكة حربية نادرة، و أنه كان من أشد المقاومين الذين عارضوا روما في سياستها العدوانية التوسعية، زمان صولتها على ضفتي البحر المتوسط، و لذا تسبب صموده في هزات اجتماعية عنيفة اجتاحت القواعد الإيطالية كلها. و للملك " يوكرتن " قولة مشهورة ندد فيها بجشع الرومان عامة و نبلائهم خاصة. قال : " روما، ايها المدينة المعروضة للبيع ! انت هالكة لو تجدين مشتريا ! " و قد أرخ لحربه مع الرومان الكاتب اللاتيني " سالوستيوس ".

هـ - الملك « يوبا الأول، Yuba I » : في خضم الحرب الأهلية التي نشبت بين انصار القاتلين الرومانيين " يوليوس قيصر " و " بومبيوس، Pompeius "، شعر الماك المازيلي يوبا الأول بأن قيصر، في حالة انتصاره، سيتشدد في سياسته الإفريقية، و ذلك

لأنه كان له به سابق معرفة. فحالف من أجل ذلك خصمه "بومبيوس"، بينما حالف الملكان الموريتانيان بوكود الثاني و بوكوس الثاني يوليوس قيصر. فلما كان النصر من حظ القيصرين، وجد يوبا نفسه معزولا عن جيشه و عن أسرته، فعزم على الإنتحار بطريقة فريدة من نوعها، ذلك انه دعا للمبارزة آخر رفيق وجده بجنبه، و هو قائد روماني، فتضاربا الى أن أردى كل منهما الآخر قتيلا (46ق.م.).

و مما روي عن هذا الملك أنه كان يراود فكرة توحيد الأراضي الأمازيغية كلها تحت رايته، وانه كان شديد الغيرة على سيادة مملكته، بحيث أنه كان ' مثلا ' يمنع على الضباط الرومانيين لبس البرنس الأحمر ' لأن البرنس الأحمر هو شعار ملكه ، لا يلبسه الا هو . كان إينه و سمييه "يوبا" حين وفاته ' طفلا صغيرا عمره بين خمس و سبع سنوات ، أسره "يوليوس قيصر" و حمله إلى روما ، حيث نشأ في كنف بلاط الإمبراطور "أوغوستوس" خلف قيصر، و هو الذي نصبه ملكا على موريتانيا.

5- المقاومة الشعبية تنقّص على الرومان و البيزانتيين مقامهم في الربوع الأمازيغية .

لما لم يوفق الملوك في إيقاف الزحف الإستعماري الروماني ' لا من جراء ضعف حربي ' و لكن من جراء ضعف في التعامل السياسي مع الأحداث راجع بدون شك إلى المناقشات الداخلية أخذت ظاهرة المقاومة الشعبية تبرز للوجود. و ليس من المصادفة أن يحدث ذلك في العقد الرابع من القرن الأول قبل الميلاد ، بل حدث في الوقت المناسب ' أي بعدما اختفى عن الساحة "الإفريقية" كل ملك مستقل برأيه قليلا أو كثيرا . أخذت إذ ذاك القبائل تحارب الرومان بصورة تلقائية . ففي الحقبة الممتدة من سنة 34 إلى سنة 19 ق.م. دارت رحى الحرب بين الطرفين خمس مرات (Les Africains VII, 299) . ثم توالى المعارك طوال النصف الأول من القرن الأول الميلادي . فخرج من صفوف المقاومين زعماء وقواد حرب خلد التاريخ أسماءهم ، أمثال "تاكفاريناس" Tacfarinas المنتمي لقبيلة "موسالاميس Musalames" النوميديّة « أيديمون Aedemon »، احد عتقاء الملك « بطولاميوس » . و لم يكف روما مؤونة الحرب في المواطن الأمازيغية كونها تولي على عرش موريتانيا ملكا ربه في أحضانها. فمن المفارقات أن رعايا « يوبا » الثاني كانوا يقدسونه و يمتقنونه في آن واحد (les Berbers, I, 49, 50). استمرت المقاومة طوال عهد الإحتلال ' فشّن الأمازيغيون الغارات على المستعمر حيثما وجد ، حتى في الأندلس (les Berbers, I, 56) و اضطر الإمبراطور « أدريانوس » Adrianus ' في أوائل القرن الثاني الميلادي (122 م) إلى زيارة مواقع المواجهة « ليحارب الموريتانيين. Pour combattre les Maures (Les berbers, I, 55, 56) لكن روما لم تجد حلا لقضية لمقاومة لأمازيغية (Rome et les berbers, 176) فاستمرت الأوضاع على ماكانت



بقايا، في تونس، من الجدار الأمني "اللماس" الذي كان الرزمان يحتمون به من هجمات
القبائل الأمازيغية.

عليه (Les berbers, I, 55, 77, ...)، الى أن تعاون « البربر » مع الوندال و قوضوا أركان الوجود الروماني في « إفريقية الشمالية » ثم خربوا روما نفسها. و مما يجدر التنبيه له هو أن الأمبراطور الروماني « الإفريقي » الأصل « كاراكالا، Caracalla » منح شعوب المستعمرات حق المواطنة الرومانية (212م.)، فلم يفد ذلك روما شيئا في تعرضها للهجمات الأمازيغية، و السبب هو أن القبائل الأشد بأسا لم تتضو تحت لواء الأمبراطورية، بل لانت بالجبال و الصحاري خارج المنطقة المحصنة بقلاع « الليمس، Limes » و جدرانه و خنادقه التي لا تزال تشهد بقايا بعضها على طوال الخط الممتد بين الرباط و تازة.

و بالتحصين أيضا ضمن البيزانتيون بقاء مهمشا لمواقعهم على الساحل المتوسطي الإفريقي، لمدة قرن، دون أن يتمكنوا من التوغل في الأراضي الداخلية كما فعلوا في مصر و الشام و آسيا الصغرى وإيطاليا. ضمنوا لها البقاء، دون ضمان الأمن. كانوا عادة لا ينتقلون من موقع الى موقع إلا على طريق البحر. و لما امتدت انظار الروم الى بعض أراضي إفريقيا و نوميديا الشرقية، نشطت المقاومة الأمازيغية نشاطا كبيرا بقيادة زعماء من قبائل « أوراس »، و قبائل « اللواتة » الليبية أمثال « يابداس، Iabdas » و « أنتالاس، Antalas » و « كاركاسان، Carcasan »، فأنهزم البيزانتيون عدة مرات، مع لجوئهم الى الغدر في غير مناسبة، و قتل منهم عدد من القواد العسكريين الكبار، فاضطروا مرارا الى أداء الفدى و تقديم الهدايا النفيسة. فبالإضافة الى المناوشات التي تحدث بين الطرفين باستمرار، قد دارت بينهما معارك طاحنة سنة 537م، و سنة 543م، و سنة 550م، و سنة 563م. فبرز في تلك المعارك قواد عسكريون أمازيغيون مهرة أمثال « كزمول، Gazmul » الذي هزم بالتوالي ثلاثة جنرالات و قتلهم. و كان المقاومون كلما إنهزموا لاذوا بالجبال أو الصحراء. و كان الأسرى منهم يتحدون الجنود الروم و يسبون الإمبراطور و هم مصفدون. فأدرك القواد البيزانتيون أن « البربر لا يمكن أن يهزمهم إلا البربر » فاستدروا قبائل أوراس الى التحالف معهم بقيادة « يابداس » و إفيسداياس، Ifisdaias » فقتل « أنتالاس ». و في سنة 597م خادع الروم « البربر » و غدروا بهم غدرا شنيعا، و هزموهم. ثم تواصلت المناوشات الى أن جاء الإسلام (Les berbers, 92...108).

٧. الأمازيغيون عند الفتح الإسلامي و بعد إسلامهم.

١- الأمازيغيون و الفتح الإسلامي :

بعد ما يكون المرء قد أطلع على ردود الفعل التي كانت تصدر، قبل الإسلام، عن "البربر" كلما هوجموا في عقر دارهم، يكون قد أدرك الأسباب التي من أجلها لم تفتح "أفريقية الشمالية" كاملة للدين المحمدي إلا بعد لأي و عناء. كان من الطبيعي أن ينظر الأمازيغيون إلى الفاتحين الأول نظرة المغزوة للغازي، لاسيما أن العرب كانوا يطرقون الأبواب مصحوبين بقضضهم و قضيضهم (فتوح إفريقية و الأندلس، 20)، مسلحين مستعدين للقتال ظاهري الرغبة في السبي و الغنم. فلا غرابة و الحالة تلك، أن ينهض الأهالي لرد ما يرونه هجوما إستعماريًا من النوع الذي كان لهم به سابق عهد. و بعد الإصطدامات الأولى تحركت ديناميكية الحرب، و قويت عند الجانبين كليهما إرادة الإنتقام و الأخذ بالثأر ، و إستمر الوضع على هذه الحال قرنا كاملا، أي من عهد الغزوات الأولى التي كانت تتطلق من مصر (إبن الحكم) الى "معركة الأشراف" فمعركة "بكدورة" (من حوالي 640/20 الى 741/123) اللتين حسمتا النزاع، وخلصتا المغرب نهائيا من النفوذ السياسي المشرقي. و من هذا المنظور ينبغي أن يفهم دور كل من كسيلة في مقاومته عقبة بن نافع، وداهايا (التي لقبها العرب بالكاهنة) في تصديها لجيوش حسان بن النعمان، و مسيرة، ثم عبد الحميد الزناتي في مواجهتهما للجيش الأموي العرمرم.

إن من يتتبع مراحل معركة بكدورة مثلا، و يحلل أساليب الحرب فيها من جهة "البربر" يدرك أن هناك تجارب سابقة في ملاقات كل و افد غير مسالم. كل من له علم بتاريخ قدماء الأمازيغيين يسلم بأن كسيلة وداهايا و ميسرة و غيرهم من "الثوار" إنما واصلوا سلسلة من الإنتفاضات الشعبية الدفاعية في نطاق الخطة التي دشنها "تاكفاريناس" و "أيديمون" و "كاركاسان" في غابر الأزمان، و عمل بها، في تلقائية، كل من محمد بن عبد الكريم الخطابي و موحا و حمو الزياتي (بتفخيم الزاي) و عسو و بأسلام و غيرهم، في الثلث الأول من هذا القرن الميلادي العشرين الذي نحن فيه. ثم إن لعزم ملوك المغرب، أمثال المولى إسماعيل و الحسن الأول و محمد الخامس، على مناهضة الإستعمار بالحكمة و القوة معا، جذورا في التاريخ زُرعت بدورها الأولى في عهد "ماسينيزا" و "يوكرتن" و "يوبو" الأول، منذ ألفي سنة و نيف.

و مما هو مثبت أيضا أن الأمازيغيين واجهوا الأطماع الخارجية بالصمود الثقافي كما واجهوها بالسلاح الحربي (La résistance africaine). فرفعوا غير ما مرة راية العقيدة للتخلص من الإستبداد الأجنبي ، و خير شاهد على ذلك مو افهم الدينية في ثلاث حقب من تاريخهم الطويل.

لما أخذت المسيحية تنتشر في الجزء الغربي من حوض البحر المتوسط خلال الأقرن الثلاثة الأولى بعد الميلاد ، بقي القياصرة الرومانيون على وثيبتهم . كانوا ينصبون أنفسهم آلهة و يحرسون على أن يحتفل بهم ، بصفتهم آلهة في جميع أنحاء الإمبراطورية . لكن "دينهم" ذاك لم يجد طريقا إلى قلوب الأمازيغيين ، بل نشطت ضده المعتقدات المحلية في "إفريقية الشمالية" لاسيما في الأوساط المستضعفة . و عند ظهور المسيحية ، أمر القياصرة

باضطهاد كل منتصر ، فصار الأمازيغيون يدخلون أفواجا في الدين الجديد .0 فلم ينصرم القرن الميلادي الثاني إلى أن كان المنتصرون يعتقدون بعددهم ويزعمون أنهم يشكلون أغلبية السكان . فصار الحكام الرومانيون ابتداء من سنة 180 م ، ينزلون بهم من أصناف التعذيب و القتل مالم ينزلوه بأي شعب آخر تنصرو (C.A. Julien , I, 184...87) . ولما انقلب الوضع الديني في روما نفسها ، اذ تخلى الأمبراطور « قونسطانتون الأول Constantinus I » عن الوثنية ، سنة 313 م ، و اتخذ المسيحية دينا للدولة ، لم يلبث أن ظهر من بين النصارى الأمازيغيين ثلة من الزعماء الروحيين أعلنوا انشقاقهم عن الكنيسة الرسمية ، فسموا بـ « الدوناتيين » Donatistes «نسبة إلى «دوناتوس Donatus » أحد منطشي حركتهم (Prosopographie 292...303) و انتشرت دعوتهم في البوادي خاصة ، و استمرت تنفخ في النفوس روح المقاومة المعنوية للرومان ثم للبيزانتيين بعدهم ، إلى أن جاء الإسلام ، و ذلك رغم مالمقيه « المنشقون » من أنواع التتكيل و التشريد ، و رغم مساندة القديس " أوغوستينوس , Saint Augustin " الأمازيغي الأصل للكنيسة الرومانية الرسمية (Les Berbers I,63,64) . فهل من المجازفة أن يرى المؤرخ ، ذو النظرة الشمولية ، في "الدوناتية" سابقة تفسر بوضوح ما حدث "فيافريقية الشمالية" بين الإسلام " الرسمي " الأموي و بين الخوارج المغاربة ؟ ألم يكن سبب "الانشقاق" سياسيا قبل أن يكون دينيا في الحالات الثلاث : تنصرو الأمازيغيين إذ كان القياصرة و ثبيين ، و انشقاقهم عن الكنيسة الرسمية اذ تنصرو القياصرة، و اتباعهم مذهب الخوارج ثورة منهم على " سنية " الأمويين ؟ ثم إن من حقنا أن نتساءل : هل اتخذ المغاربة المالكية مذهبا لهم على سبيل المصادفة فقط ؟ و لما انفردوا بها أو كادوا ؟

2- الدول الأمازيغية في العهد الإسلامي .

نرى من الضروري ، باديء بدء ، أن نناقش المقاييس التي صنفتم بمقتضاها الدول التي تعاقبت على الحكم في أقطار المغرب الكبير ، منذ أواخر القرن الثاني الهجري ، إلى " عربية " و إلى " بربرية " . نظريا كان ينبغي لتلك المقاييس أن تتبنى على مبدعين اثنين لا ثالث لهما :

- المبدأ الأول: هو أن كل من صادر الحكم في " افريقية الشمالية " كليا

أو جزئيا ، لمدة ما ، في العهد الإسلامي ، و لم يكن مسلما ، لا يمكن أن يعتبر إلا مستعمرا دخيلا . و بهذه الصفة عومل الفرنسيون و الاسبان و الإيطاليون من قبل الأهالي .

- المبدأ الثاني: هو أن كل دولة إسلامية ، لا يمكن أن تكون إلا دولة

إسلامية ، لا ينبغي لها أن تلتمس مشروعيتها في انتماء سلالي أو عرقي، بل يجب عليها أن تلتمسها في التقوى و صدق العقيدة ، رغم ما يترتب على ذلك

أنواع الكفر. هذا المبدأ الثاني لم يعمل به المؤرخون - عربا كانوا أو أمازيغيين مستعربين - لما صنفوا الدول التي تعاقبت على الحكم إلى "البربرية" و إلى "عربية" وذلك لأسباب 'أهمها أن العرب و "البربر" على السواء لم يتخلصوا من الأنماط الفكرية القبلية التي تستوجب أن يؤرخ للنسب والسلالة والعرق ' لا للأرض و الوطن .

هذا، بينما تقتضي الموضوعية العلمية أن ينظر إلى جميع الدول الإسلامية التي تتعاقب أو تزامنت على أراضي المغرب و الجزائر و تونس و ليبيا بصفتها "عربية" و "أمازيغية" في أن واحد (و في بعض الحالات: عربية أمازيغية تركية):

- هي عربية بمنزعتها الأيديولوجية الإسلامي الذي بموجبه تقدس اللغة العربية و تستلهم الروح الشرقية بإستمرار، و الذي لا يمكن التخلي عنه - علنا - في ممارسة الحكم. و ما إدعاه بعض الدول الإنتماء إلى الدوحة النبوية، و ما تأكيد بعضها الآخر، بإلحاح، لصحة إنتمائها إلى بيت الشرف، إلتعزیزو تزكية لذلك المنزع.

- و هي أمازيغية بالبيئة الجغرافية و ما توفره من سند ديموغرافي بشري لكل مرشح للحكم، و بالتربة السوسولوجية و ما أرسب فيها التاريخ طوال آلاف السنين من عادات و عقلیات، و إستعداد لرد الفعل المناسب في كل حالة سبق أن تكررت عبر الزمان. أما اللغة فلا يمكن أن تكون وحدها هي المقياس، لأن الأمازيغي المستعرب، ما لم ينقل عن «تربيته» الإجتماعية الأولى، يحافظ، من حيث لا يشعر، بما كان متأصلا في شخصيته من مميزات، و لأن العربي الأصل المنغمس منذ اجيال في لجة المجتمع الأمازيغي « يتمزغ » من حيث لا يشعر، لا محالة، في مقومات كيانه المادية و المعنوية. أضف الى هذا كله أن البون بين الطبائع العربية و الطبائع الأمازيغية ليس شاسعا.

و مهما يكون في هذه الإعتبارات من المطابقة أو عدم المطابقة للواقع، فإن المتأمل لتاريخ إفريقية "الشمالية" أي لتاريخ إمازيغن - لا يمكنه إلا أن يسلم بأن في مجرياته، و دوراته الكبرى المتكررة، و عوامله السوسولوجية، ما يلفت النظر إلى نوع من التواصل بين ماضٍ سحيق في القدم و ماضٍ جد قريب و كأنه حاضر. تتجلى إستمرارية التاريخ «المغاربي» في علاقات الحكام بالمحكومين، من حيث ان الرعية تنزع دائما الى التحرر المطلق، بينما ينزع الحكم المركزي الى الإستبداد، فتنتج من ذلك أوضاع سياسية دائمة التوتر يتولد فيها العنف من العنف داخل حلقة مفرغة.

وتتجلى إستمرارية التاريخ «المغاربي» في الطرائق التي يواجه الأهالي التدخلات الأجنبية، على المستويين الرسمي و الشعبي. و تتجلى تلك الإستمرارية في توظيف القيم الروحية من أجل التحرر، كلما باءت المحاولات الأخرى بالفشل، كما تتجلى في الإقبال الإضطرابي على " الثقافة، L'acculturation "، خاصة اللغوية، لما فيها من مزايا حضارية و رغم ما فيها من عوائق و مثبطات لنمو الثقافة الذاتية. و سنبين فيما بعد نتائج الثقافة في كل عهد من عهود التاريخ الأمازيغي، ونبين في الأخير أسباب ركود الثقافة الذاتية بما هو داخلي من تلك الأسباب و ما هو خارجي.

و لنا بعد هذا التحفظ المبذني في تقبل التصانيف الجاري بها العمل أن نستعرض أسماء الدول الأمازيغية التي حكمت لمدة ما إقليما أو قطرا أو مجموعة أقطار أو أقاليم، إما في «إفريقية الشمالية» و إما في الأندلس، نوردها في جدول بياني، كما عرف بها المؤرخون التقليديون، مع الإشارة الى اسم عاصمة كل دولة منها، و الى مجال نفوذها السياسي. و قد كتبت في هذا البيان أسماء الدول الكبرى و المتوسطة بحروف بارزة، و أسماء الدول الصغرى و الأقل أهمية بحروف عادية. أما تداخل العهود بين بعض الدول المتزامنة او المتعاقبة، أو اشتراك أجزاء من مجالات نفوذها فراجع الى تنازعها الحكم بينها أو تداولها إياها.

عاصمتها، قواعدها، مجال نفوذها	عهد كل دولة	سماء الدول
القيروان، إفريقيا	689/69-684/64	مملكة كسيلة
المغرب الأقصى : أسس مكناسة مدينة سجلماسة سنة 729/728140.	741/123 اندثروا شينا فشينافى جل المناطق، بصفتهم خوارج	الخوارج المغاربة الخوارج المغاربة بعد معركتي شلف و سبـو (بكدورة).
المغرب الأدنى : هوارفة في طرابلس، و بربر جبل نفوسة في قابس.		
بلاد تامسنا، أي السهول الأطلسية الممتدة من سلالى آسفي.	1058/451-745/127	برغواطية (من المصامدة)
مدينة سبتة	القرن الثالث و القرن الرابع الهجريان.	بنو عصام
اسسوا مدينتي تازا و مكناس ، و حكموا فاس و تلمسان	القرن الرابع الهجري/القرن العاشر الميلادي.	مكناسة (زناتيون)
سجلماسة، و الواحات المجاورة.	القرن الرابع الهجري/القرن العاشر الميلادي.	بنو مدرار (زناتيون)
عاصمتهم : إفكان حكموا فاس و تلمسان و سلا و تادلا	القرن الرابع الهجري /القرن العاشر الميلادي	بتويفرن (زناتيون)
أسسوا وجدة، و حكموا فاس و تلمسان و سجلماسة.	القرن الرابع الهجري/القرن العاشر الميلادي	مغـراوة (زناتيون)
تونس و شرقي الجزائر: القيروان، المهدية	1152/547-972/362	بنو زـيـرى (صنهاجة)
المغرب الأوسط : قلعة بني حماد، بجاية.	1152/547-1007/398	بنو حمـاد (صنهاجة)
غرناطة، بالأندلس.	1090/483-1018/408	بنو زـيـرى (صنهاجة)
بطلوس، بالأندلس.	1095/487-1022/413	بنو الأـفـطـس (زناتيون)
طليطلة، حكموا ما بين وادي الحجرة و طليطلة شمالا، ومورسيا جنوبا. اسمهم الحقيقي : بنوا زينون	1085/478-1028/419	بنو ذي النون (هواريون)
عاصمتها، قواعدها، مجال نفوذها	عهد كل دولة	34- أسماء الدول
اسسوا مراكش. حكموا المغرب الأقصى و غربي المغرب الأوسط و الأندلس و موريتانيا الحالية.	1043/434-1147/541	المـرابـطـون (صنهاجيون)
انطلقوا من غرناطة بالأندلس، و حكموا ميورقة و طرابلس الغرب و بسلا و الجريد بإفريقيا.	1237/633-1146/541	بنو غـالـية (صنهاجيون)

عاصمتهم : مراكش. حكموا المغرب الكبير كله، الى طرابلس، و الأندلس. أسسوا مدينة الرباط.	1269/668-1147/541	الموحدون (مصامدة و زناتيون)
عاصمتهم : تونس. حكموا إفريقيا كلها، و سعوا مجال نفوذهم من جهة الغرب الى تخوم المغرب الأقصى	1569/976-1234/631	الحفصيون (قرع من الموحدين)
عاصمتهم : تلمسان. نازعهم الملك المرينيون من جهة الغرب، و نازعهم إياه الحفصيون من جهة الشرق.	1509/915-1235/633	بنو عبد الواد أوبنوزيان (زناتيون)
عاصمتهم : فاس. حكموا المغرب الأقصى، و حكموا لمدة ما الأندلس و المغرب الأوسط و إفريقيا.	1465/869-1269/668	بنومرين (زناتيون)
عاصمتهم: فاس. حكموا المغرب الأقصى، تقلص مجال نفوذهم بالتدريج.	1549/956-1465/869	بنو و طاس (زناتيون من قبيلة بني مرين)

VI. الثقافة الأمازيغية و ثقافات الأمازيغيين

كثيرا ما كتب و قيل إن « البربر » لم ينشئوا قط ثقافة ذاتية يختصون بها. يعتبر هذا الحكم صائبا من له تصور تقليدي لمفهوم الثقافة، بحيث يجعله ينحصر في حيز المآثر الأدبية المكتوبة، و يعتبره غير صائب من له تصور شمولي أنثروبولوجي عصري لمفهوم الثقافة، بحيث يرى أن التقاليد الإجتماعية و الأدب الشفوي المروي جيلا عن جيل، من شعر و قصص و أمثال سائرة، يرى أن ذلك كله ثقافة، بالإضافة إلى اللغة نفسها، بطبيعة الحال ، و ما تتفرد به من مميزات معجمية و صرفية و نحوية و اشتقاقية . و الواقع أن للأمازيغيين ثقافة خاصة بهم توارثوها عبر العصور منذ آلاف السنين ، يصعب على الباحث أن يتتبع مراحل تطورها فيما يخص الجوانب المعتمدة للكتابة ، لكنه يستطيع أن يشخص بسهولة كل الجوانب الأخرى ، و لا بد في هذ الصدد من التنبيه إلى أن الثقافة الأمازيغية لم تنحصر ، منذ ما يقرب من ثلاثة آلاف عام ، في ما هو خاص بهم متوارث عندهم ، بل كانت دائما ثقافة مفتوحة غير منغلقة على نفسها ، و لكن بالضرورة لا بمحض الإختيار . و لذا ساهم "البربر" مساهمة مهمة في تشييد أركان الحضارات و الثقافات الكبرى التي تعاقبت على شواطئ البحر المتوسط ابتداء من أوسط الالف الأول قبل الميلاد . أما سبب تفوق ثقافتهم الذاتية فمزودج ، أو هو في الواقع سببان ، أولهما هو نمط عيشهم المطبوع بالدواء. و سنشرح فيما بعد عوامل بداوتهم. و ثانيهما أن لغتهم لم ينزل بها كتاب ، فلم يخدمها دافع ديني قط ، كما خدمت الدوافع الدينية العبرية و العربية ، و بدرجة أدنى اليونانية و اللاتينية . وقد تفتن لهذه الظاهرة حاميم الغماري المتنبئ إذ حاول ، في أوائل القرن الرابع الهجري ، أن يعارض القرآن في لغة أجداده، كما فعل من قبله صالح بن طريف البرغواطي المصمودي ، في أوائل القرن الثاني الهجري .

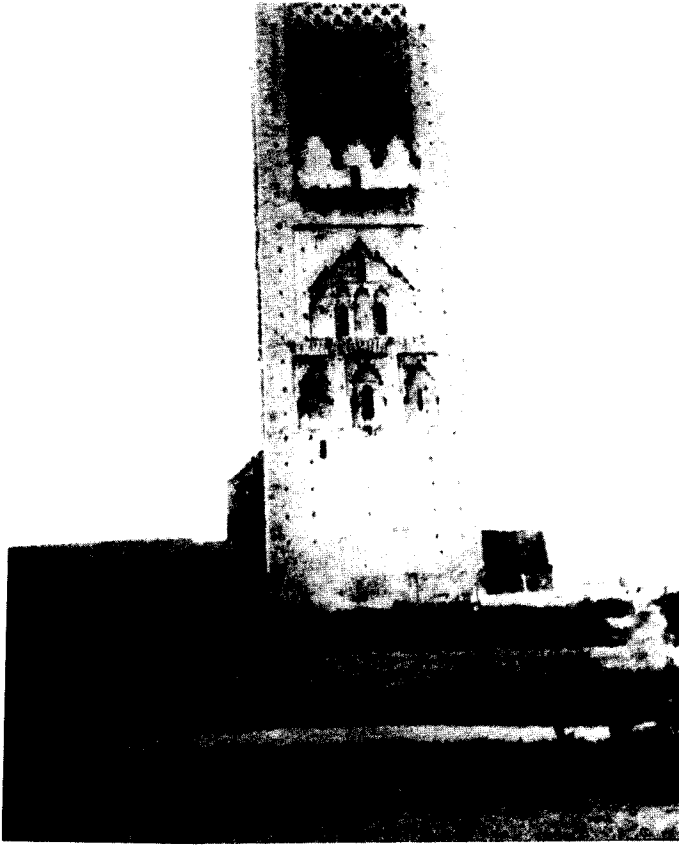
لثقافة الأمازيغيين إذن شقان؛ أحدهما خاص بهم ، هو رصيدهم الأول المتوارث ، بعض عناصره شبه مجمدة لاتزال محافظة على أشكالها التي نشأت عليها أول نشأة في غابر الأزمان ، كالمعمار و الزخرف في الزربية و الخزف و الوشم و واجهات المباني ، و بعضها يحتمل في وجوده أنه تطور عبر العصور ، لكنه احتفظ مع ذلك بطابعه الأمازيغي المتميز ، كاللغة و الأدب الشفوي و الرقص و الغناء و التقاليد الإجتماعية و السياسية. و شق ثقافتهم الثاني هو ما أخذوا عن الثقافات الأخرى عن الفنيقية و اليونانية و اللاتينية والعربية الإسلامية (و الفرنسية و الإسبانية) ، و ما أسهموا به في بلورة تلك الثقافات نفسها.

I - الثقافة الأمازيغية الأصلية المتوارثة:

أ - اللغة " البربرية " : من المعلوم أن عقليات الشعوب لا تتطور إلا تطورا بطيئا جدا ، لا تغير منها الانقلابات و الصدمات إلا ما هو على السطح ، و من المعلوم أن اللغات هي التي تصوغ العقليات مادامت تعمل في حقلها الأصلي لم تتقل عنه (Pour une sociologie du langage) . و كل



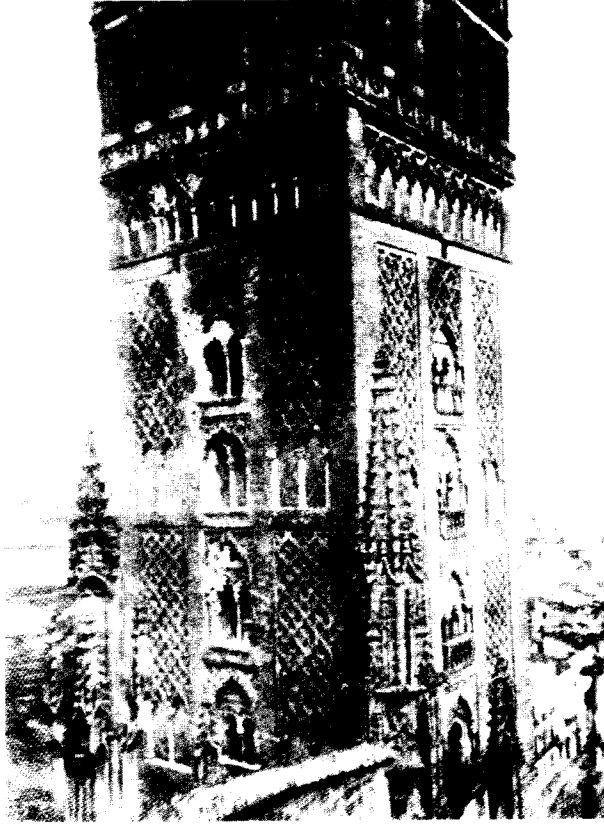
مسجد الكتبية بمراكش، من منجزات الدولة الموحدية



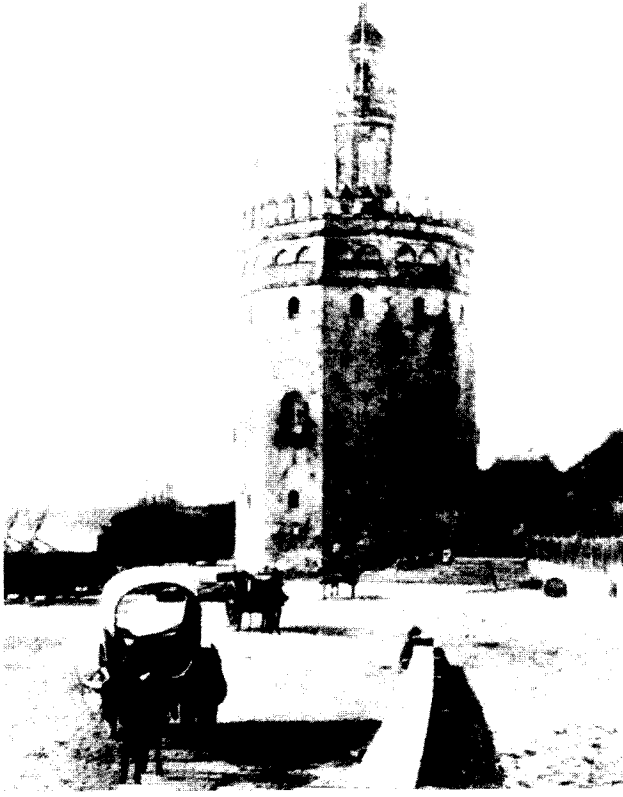
مسجد "حسان" من منجزات الدولة الموحدية



منارة " الخيرالدة " باشبيلية، و هي من منشآت الدولة الموحدية.



جزء من منارة خيرالدة، بإشبيلية، إحدى منشآت الدولة الموحدية



برج الذهب" باشبيلية من منشآت الدولة الموحدية



المدرسة البغائية، إحدى المؤسسات التعليمية
التي أنشأتها الدولة المرينية بفاس

من يعترف بصحة هذه الأطروحة التاريخية الإجتماعية يدرك أن اللغة الأمازيغية من أهم العوامل الحضارية و الثقافية التي كلفت الروح المغربية و البيئة الطبيعية التي نشأت فيها، و قولبت الفكر المغربي في كثير من جوانبه ، طوال آلاف السنين ، وبالتالي شكلت البنية التحتية للشخصية المغربية الإسلامية ، أو لما سمي بالانسية المغربية على غرار الانسية الأوروبية . ومما يمكن لدارس اللغة الأمازيغية في العمق أن يستنتجه ، أنها تستمد عقريتها من تفاعلها مع طينة أفريقية الشمالية وتجاوبها معها ، حتى أن جوانب معينة من البحث العلمي المتخصص تستوجب على الباحث إلمام بالأمازيغية ، تستوجب على المؤرخ و السوسيولوجي و الجغرافي والنباتي و الجيولوجي ، و اللغوي المقارن .

اللغة " البربرية " لغة قائمة بذاتها ، ليست لهجة " متفرعة عن لغة أخرى، و لها هي لهجاتها المتفرعة عنها (Boukous, Bulletin, 10....16) المنتشرة في المغرب و الجزائر وليبيا و جنوبي تونس و موريطانيا و مالي و النيجر . (Langue et littérature .. 108, 110. Encyclop. Berbère IV, 563) و هي لهجات تلتقي في أصل واحد بصورة واضحة ، لا في معطياتها النظرية فحسب ، و لكن حتى في معطياتها المتصلة بالممارسة و الإستعمال . لقد كتب الباحث " المتمزغ " أندري باصي (André Basset) في الموضوع مايلي : " ينتقل (الباحث) من لهجة إلى لهجة دون أن يحس بأنه ينتقل؛ كتب هذا سنة 1929 (langue berbère, p IX) ثم أضاف بعد عشرين عاما من مواصلة البحث ، قائلا : " إن بنية اللغة الأمازيغية وعناصرها و أشكالها الصرفية تنسم بالوحدة إلى درجة أنه إن كنت تعرف حق المعرفة لهجة واحدة منها إستطعت في ظرف أسابيع أن تتعلم أية لهجة أخرى ، تدلك على تلك التجربة ، إذ لغة هي اللغة نفسها . و لقد عجبت لذ لك ... " Revue le Monde non chrétien, N° 11 Juillet - sept , 1949 p 10 et 11. و تجلّى وحدة اللغة الأمازيغية في الزمن أيضا ، لأن بطء التطور الحضاري ساعد على استقرار المعطيات اللغوية (Basset, 1949, p 11) . بحيث يمكن القول ان الأمازيغية لو يعنى بها العناية الكافية ، ستساعد مؤرخي العصر القديم خاصة في تعميق أبحاثهم . أما انتماؤها من و جهة نظر " اللسانيين " فقد بينه " مارسيل كوهن ، Marcel Cohen " في أطروحته و فيما تبعها من مؤلفاته انطلاقا من سنة 1924 ، إذ برهن على أنها فرع من المجموعة الحامية السامية . و قد صارت منذ أواخر القرن التاسع عشر محط اهتمام لدى اللغويين المعنيين بتطور اللغات و بنواميس ذلك التطور ، نظرا لحيويتها رغم اعتمادها على الشفوية وحدها Science et vie , 52 à 63 (Les Origines berbères , p 113...) و الواقع أن اللغة الأمازيغية لا تزال حية ، محافظة على كيائها الذاتي الذي لا يتجلى بوضوح تام و بكل عناصره إلا لمن كلف نفسه قليلا من الاهتمام باللهجات و ما بينها من التداخل و التكامل ، متجها و جهة التماس العوامل الموحدة ، لا و جهة التماس العوامل المفرقة بينها كما كان يفعل عدد من " الباحثين " الفرنسيين . و اللغة الأمازيغية في وضعها الحالي ، أي بصفتها لغة حية يتخاطب بها الناس ، في تلقائية و عفوية ، قابلة للإنتعاش و النمو و الازدهار ، لاسيما أن لها نظاما اشتقاقيا جد مرن يتفاعل فيه الاشتقاق

الأصغر والإشتقاق الأكبر مع النحت و التركيب المزجي تفاعلا يضاعف إمكانيات الخلق المعجمي اليسير المثال . و بدراسة هذا النظام في تفاصيله سيتمكن الخبراء من فك ألغاز النقوش القديمة التي استغلق أمرها عليهم حتى الآن ، و من تسليط بعض الضوء على خفايا تاريخ أفريقية الشمالية.

هذه اللغة شعراؤها الذين يتغنون بها (إماريرن ، و احدهم إمارير ، و إمديازن ، و احدهم أمدياز) ، و لها قصاصها الذين يقصون على الأطفال أقاصيصهم ، ما لم تدخل التلقظة البيوتات لتستحوذ على أذهان الأطفال بما تحمله إليهم من صور و من معلومات في لغات أخرى يعسر عليهم فهمها؛ ولها أمثالها التي يتمثل بها ، و لها فصاحتها الخاصة بها . و لها ضعفها الذي لم يفارقها حتى اليوم رغم المحاولات ، ألا وهو اعتمادها الشفوية دون الكتابة . فلم يقدر التدوين من جراء ذلك إلا لعدد ضئيل من مآثرها الأدبية . أما الباقي فإنه ضاع في طيات النسيان ، بعد أن رده إثر نشأته جيل أو جيلان أو ثلاثة أجيال في أحسن الحالات ، و مما دون نذكر على سبيل المثال شعر سيدي حمو السوسي المتعدد الأغراض ، الذي يرجع عهده إلى القرن الثاني عشر الهجري (عمر أميرر) و الشعر الديني التعليمي للمحمد أوزال من القرن الثالث عشر هـ ، و شعر السي موحند القبائلي من القرن التاسع عشر الميلادي (Les Isfra de si Mohand) و هو شعر ذو نفس فلسفي.

و شعر تاوكرات (Taougrat) الملحمي من أوائل القرن العشرين، و عدد من القصائد المتفرقة لشعراء مختلفين من القرن العشرين أيضا. و من كبار الشعراء الذين لهم صيت في الجهة التي ينتمون إليها نذكر سليمان عازم، وسليمان الشابي و فاطمة عمروش ، أيت منصور، و موحندا و محاند والحاج رابح القبائليين، و عبد الرحمان و مسعود المتوكي. و قد أصبح الشباب الأمازيغيون يهتمون بتدوين الأدب الأمازيغي الجديد و بالتقريب عن القديم منه، بمحض و سائلهم، و يؤلفون تأليفا إنشائيا يعد بالنمو، نذكر من مؤلفاتهم "وسان صميدنين، الأيام الباردة " لمومن علي الصافي ، و "نسكراف، القيود " لمحمد مستاوي . من هؤلاء الشباب من يكتب بالحروف العربية ، و منهم من يكتب بالحروف اللاتينية ، خاصة في الجزائر ، لأن اللغة الأمازيغية تخلت عن أبجديتها الذاتية منذ دخول البربر " في الإسلام ، حسب ما تدل عليه القرائن ، و لم يحتفظ بها إلا قبائل التوارك غير أن حروفا منها لا تزال تدرج في زخارف الزربية المغربية .

ب - الكتابة الأمازيغية القديمة : حسب ما أثبتته البحث إلى حد الآن ، لم ينشأ على أرض القارة الإفريقية كلها إلا أبجديتان اثنتان - بصرف النظر عن الهيروغليفات - هما الأبجدية الأمازيغية و الأبجدية الأثيوبية (Berbères, Camps, 275) . و قد أثبت البحث أن ظهور الحروف الأمازيغية الأولى يرجع عهدها إلى فجر التاريخ /، و أن مجال انتشارها يمتد من شمالي السودان إلى الجزر الخالدات غربا و صقلية و الأندلس شمالا (; II, 26 Histoire du développement ... Berbères, Camps, 277) . تسمى هذه الحروف " تيفيناغ " و قد أولت هذه التسمية تأويلات مختلفة ، أسرعها إلى الذهن هو أن الكلمة مشتقة من " فنيق ، فنيقا " و ما إلى ذلك . قد يطابق ذلك

أصل هذه التسمية ، وربما لا علاقة له به ، ولكن المحقق هو أن الكتابة الأمازيغية غير منقولة عنها ، بل رجح الإعتقاد بأنها و الفنيقية تنتميان إلى نماذج جد قديمة لها علاقة بالحروف التي إكتشفت في جنوبي الجزيرة العربية . و قد أشرنا إلى هذه العلاقة فيما سلف . لقد كانت الأبجدية الأمازيغية في المراحل الأولى من وجودها تتكون من " حروف صامتة , Consonnes » هي المعنية بـ " تيفيناغ " ويعتقد أن عدد تلك الحروف الصامتة كان 16 حرفا (Les origines berbères p 61)، وأنه صار 23 حرفا في عهد المملكة المازيلية النوميديّة (Camps , Berbères (277). و قد أضيفت إلى الحروف الصامتة في زمن متأخر " حروف صائتة voyelles , سميت " تيدباكين " تقابل الفتحة و الكسرة و الضمة . وتسمى الإبجدية في مجموعها " أكمامك " كان الأمازيغيون القدماء يكتبون بهذه الحروف على جدران الكهوف و على الصخور ، من الأعلى إلى الأسفل ، في أول عهدهم بالكتابة . ثم كتبوا في جميع الإتجاهات ، و دام ذلك الوضع إلى أواخر القرن التاسع عشر الميلادي ، حيث أخذ التوارك يستقرون على الكتابة من اليمين إلى اليسار تقليدا لما هو معمول به في العربية . و قد ترك لنا القدماء على الصخور و الصفائح الحجرية ، مايربو على ألف نقش (Chabot, Reygasse, Marcy) و تركوا عددا من النقوش التذكارية في تونس و الجزائر خاصة ، فيها ما هو مصحوب بترجمته اللاتينية أو الفنيقية . و قد قام الباحث " جورج مارسى Georges Marcy " بمحاولة جادة من أجل شرحها ، لكن معظم النقوش الأمازيغية القديمة لا تزال تنتظر اختصاصيين يشترط فيهم أن يتقنوا الأمازيغية أولا ، ثم إحدى اللغات الميتة الآتية : الفنيقية أو اليونانية أو اللاتينية يوجد في المغرب نماذج من النقوش على الصخر في " عزيزب نيكيس " و " ياكور " بالأطلس الكبير ، ونقش " صفيحة أزرو " و نقش " صفيحة تيفلت " (Chabot) . و هنا يجب التساؤل : هل سميت مدينة " تيفلت " بهذا الاسم على الطريق المصادفة ليس غير ؟ لأن " تيفلت " في الأمازيغية هي " الصفيحة " الحجرية بالذات حسب ما احتفظت به اللهجة التركية من معاني الألفاظ الأصلية . و يوجد في الصحراء المغربية في نواحي سمارا حسب شاهد عيان - هو الدكتور حمداتي ماء العينين - نصوص كاملة بحروف " تيفيناغ " نقش في عهد ما على صفحات صخور كبيرة . و هناك في المغرب أيضا صفائح أخرى معروفة : " صفيحة أنجرا " المعروضة في متحف تيطاون ، و صفيحة " عين الجمعة " المعروضة في متحف الدار البيضاء ؛ و صفيحة تامودا (متحف تيطاون) ؛ و صفيحة " سيدي سليمان " (متحف الرباط) ... و على سبيل المثال نورد هنا أحد السطور الثلاثة من النص المنقوش على صفيحة تيفلت (متحف و ليلي) :

(chabot, 194) Σ | Π || / || || □ Σ □ □ +] | +

هذه النقوش الأمازيغية القديمة كانت أكثر انتشارا في البوادي و الأرياف منها في المدن (Camps) . أينبغي أن يعتبر ذلك سببا لتراجع الكتابة " البربرية " أمام البونية فاللاتينية فالعربية ؟ أم ينبغي أن يعتبر نتيجة لتوازي التمدن مع استخدام الحرف البوبي ، ثم اللاتيني ، ثم العربي ؟ و

مما هو ملحوظ منذ عقدين على وجه التقريب هو أن جماعات من المتقنين يحاولون أن يحيوا الحرف الأمازيغي القديم ، وقد توصلوا إلى صنع آلات للرقانة به ، لم يسمح ببيعها في الأسواق .

ج- الفنون الأمازيغية التعبيرية :

مع أن اللغة الأمازيغية جردها الزمان من كتابتها ، ومع أن الناطقين بها لم يعنوا كثيرا بتدوين إنتاجاتها الأدبية ، ومع أنها لم تكن قط لغة تلقين أو تعليم ، ولم تكن موضوع بحث و تحليل إلا ابتداء من القرن الماضي ، فقد ظلت حية في افرقية الشمالية كلها والصحراء الكبرى إلى يومنا هذا ، إما في مناطق شاسعة يتخاطب بها في كل مكان ، وإما في " جزر لغوية شاهدة " ، أي في أماكن محدودة المساحة تكون عبارة عن مواطن لقبائل صغيرة ، أو عن مجموعة قرى متجاورة ، أو قرية منفردة ، أو واحة من الواحات ، أو حتى عن بيت واحد أو متجر يوجد وسط بيوتات أو متاجر في قلب مدينة كبيرة مستعربة . تتجلى حيوية اللغة الأمازيغية في التلقائية التي يتكلمها الناس بها ، وفي الأغاني و القصائد التي يروجها شعراؤها . وقد تعصب أحد أولئك الشعراء ل " لغة أمه " إلى درجة أنه زعم بأن الغزل يستحيل بسواها ، إذ قال :

في لغة أمي

بحث إليك ، حبيبتي ، بسري !

كيف يفعل ، ياثرى

من يجهل لغة الأمازيغ ؟

أ بكلمة حب ، أبدا ، لا ينطق ؟

و هو قول يذكرنا بقول أحد شيوخ الأدب العربي القدماء " إن الهجو باللغة العربية لأحب إلي من المدح بالفارسية ! "

أغراض الشعر الأمازيغي متنوعة ، وكذلك أصنافه و موازينه (انظر Renisio, Laoust, Maâmmri, de Foucauld : و عمر أمريز ، ومحمد شفيق) و قد ظهرت في الثلاثين سنة الأخيرة حركة وتجديد لقوالب الشعر في مناطق مختلفة ، لاسيما في الشعر المتغنى به ، أخذ مغنون شباب يقلدون أنماط الموسيقى العصرية ، أمثال العموري في المغرب ، و إيدير ، و جمال علام ، في الجزائر . و قد انتشر صيت المجموعات الغنائية الأثنية : " أوسمان = البروق ، جمع برق " و " إزنزارن = الأشعة " و " أدراو = المادبة " في المغرب ، و " الجرجورة " في الجزائر .

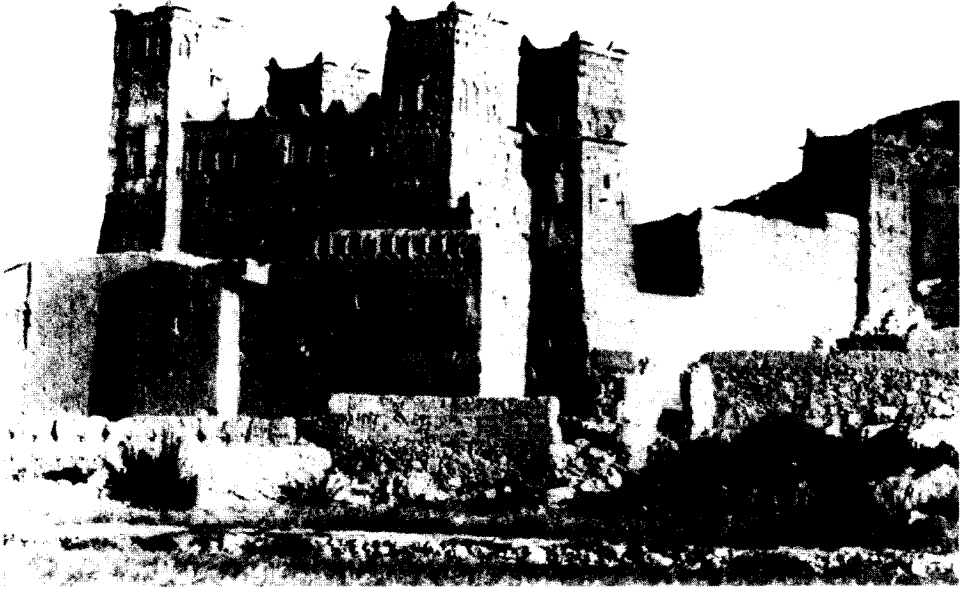
و من تقاليد الأمازيغيين العريقة الرقص الجماعي المصحوب بالغناء . و هو الذي قال فيه أحد الخبراء الغربيين " إنه من إحياء تموجات السنايل ... أو الكتبان في الصحراء ، أو أعراف الجبال في الأفاق " (Tableau de la... 'musique) نقلا عن Paul Hector و الرقص الأمازيغي أنواع كثيرة ، أهمها "أحيزوس و "أحوشر" . أما رقصات "الشيخات" فليست من التراث الأمازيغي في شيء ، وإنما هي "بنعة" تمت فيه غنى يدعى "تختصو" تتوزع من لحلات المشبوهة التي

تكاثرت في المدن المغربية طيلة عهد "الحماية". وليس من المبالغة أن يقال إن الرقص الأمازيغي التقليدي هو الرقص الكلاسيكي المغربي . وليس للمغرب رقص غيره له ميزة تستحق الاعتبار يرشح بها لأن يمثل الشخصية المغربية . لكن هذا الرقص صفة الفرنسيون " فولكلورا ، Folklore " فتبعهم في ذلك المسؤولون الوطنيون عن الفن ، فلم يقيض له من ينهض به . ولذا صار يفقد رونقه الأصلي ويفقد تلقائيته النابعة من روح الابتكار الجماعية العاملة بدوافعها الذاتية .

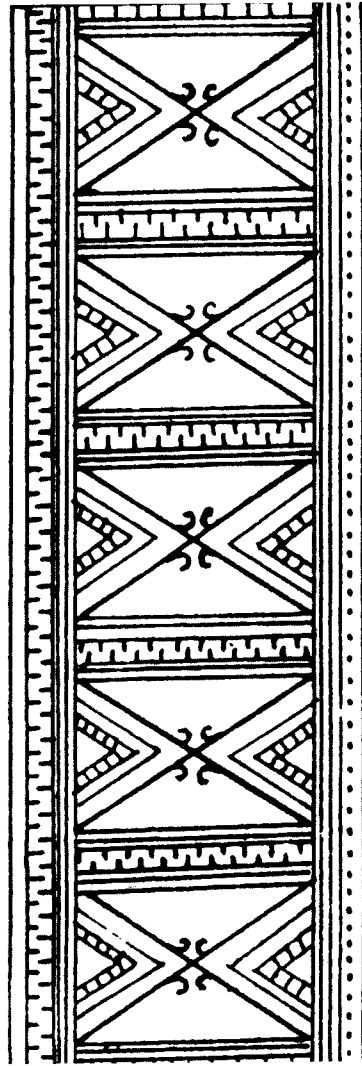
د - المعمار والزخرف الأمازيغيان : الأثار المعمارية الأمازيغية ضاربة في القدم ، يرجع عهد عناصرها الأولى إلى ما قبل التاريخ . تلك العناصر الأولى عبارة عن أضرحة بسيطة ، بني كل واحد منها على شكل ركام من الحجارة يسمى الآن عند التوارك " أدني ج إدنيين " . وقد تطورت فيما بعد تصاميم تلك الأضرحة إلى أن صارت أشكالها إما هرمية مربعة القواعد ، وإما مستديرة القاعدة مدرجة من الأسفل إلى الأعلى في طبقات . هذه الأضرحة الأخيرة تسمى " بازينا " وهي مبنية من الحجارة المتراسة ، وأصل اسمها حسب ما نرجح راجع إلى كون بنياتها غير معقود بملاط ، لأن مادة (بزن) في اللغة الأمازيغية تفيد انعدام الإدام مع الخبز أو انعدام الملاط مع ايجارة المبنى ، فالخبز الحاف يسمى " أفازين " وكذلك الحائط المبنى من الحجارة المنضدة دون تمليط (85, 84, Berbers) .



نقش بالحروف الأمازيغية متوغل في القدم، يوجد بالمكان المسمى "عزيب نيكيس
في الأطلس الكبير.



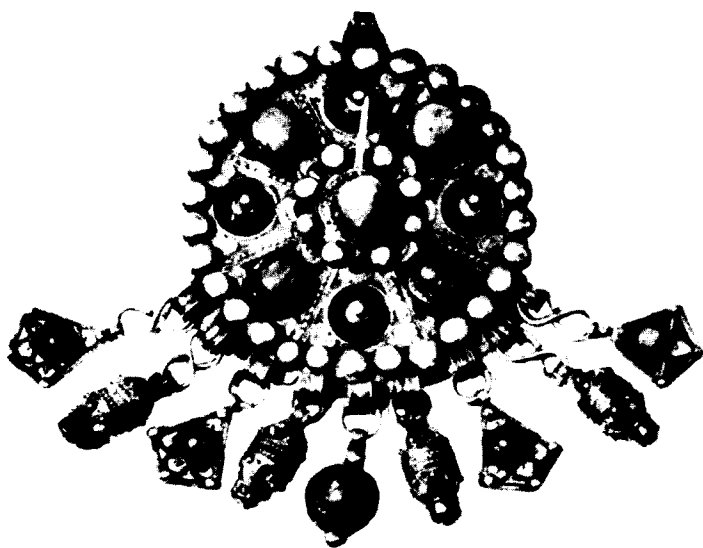
نموذج لـ "تيغرميت" أي القصبية ، الأمازيغية.



زخرف أمازيغي من عهد ما قبل الميلاد.



زخرف زربية أمازيغية حديثة.

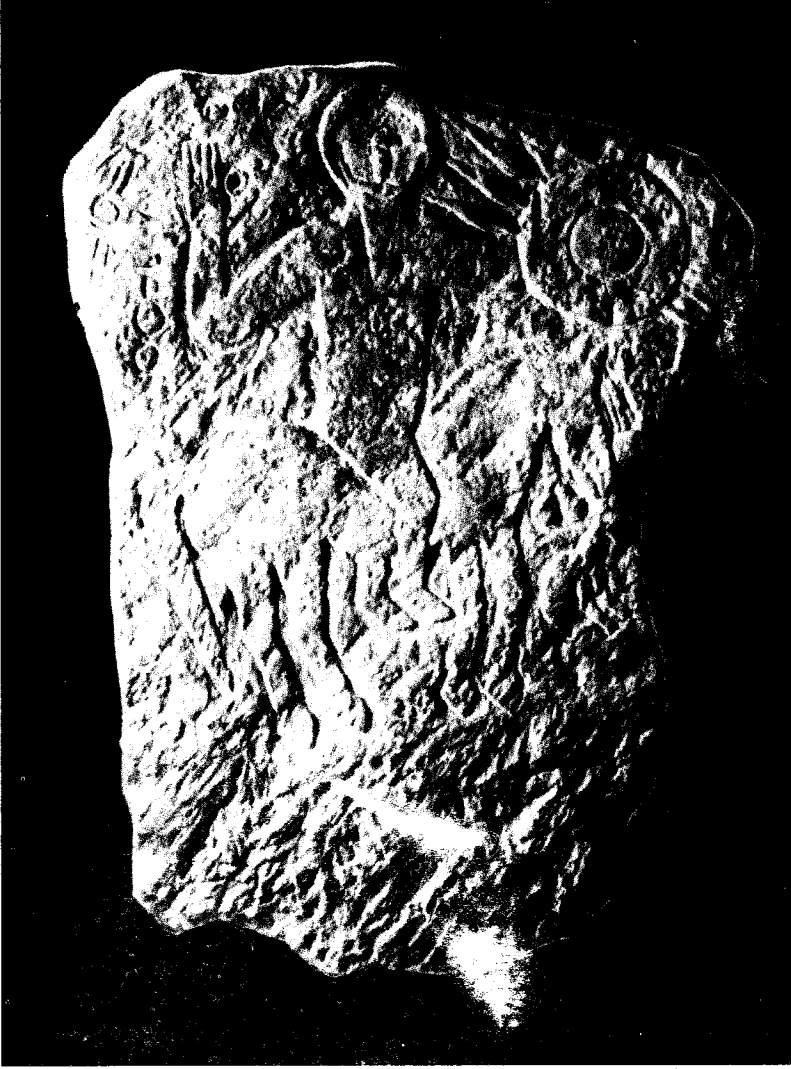


إيزيم أمازيغي حديث، صنع في ' القباطل ' بالجزائر

و في مراحل تاريخية اخرى صارت الأضرحة عبارة عن مبان شاهقة في شكل منارات مكونة من أربع طبقات أو خمس، عليها اصغر حجما من سفلاها ، او عبارة عن مبان مخروطية الشكل اسطوانية القاعدة يبلغ ارتفاعها ثلاثين مترا فأزيد ، و يبلغ قطر دائرتها حوالي ستين مترا. و هي مبنية من الحجارة المنحوتة ايضا . هذه الأضرحة ، بنوعها منسوبة الى الملوك الأمازيغيين القدماء ، يوجد من نوعها الأول اثنان في تونس الحالية ، احدهما في مدينة دوكة (ثوكا القديمة) ، و اخر بـشمتو (سيميثو القديمة) ، و واحد بالجزائر في المكان المسمى "الخروب " . و يوجد من نوعها الثاني اثنان بالجزائر في كل من "قبر النصرانية " و "ميدراسن " و بقايا مجموعات منها بالمغرب في سهل سايس قرب عين تاجوضات ، و في سهل الغرب قرب مدينة سيدي سليمان (تل سيدي سليمان L'Afrique 70 , du Nord) و لهذا النوع الأخير من الأضرحة الأمازيغية القديمة خصوصيات معمارية تجعله منفردا في تاريخ المباني الأثرية .

و من الأنماط المعمارية الأمازيغية التي نفذت الى عصرنا من اعماق التاريخ تلك التي تبنى على غرارها " القصور " الجماعية (" اغرمان " التي مفردها " اغرم ") و " القصبات " (" تيغرمين " التي مفردها " تيغرمت ") المنتشرة في الأطلس الكبير و مخازن الحبوب العمومية (" اكودار " التي مفردها " اكادير ، Greniers Citadelles ") . و قد نفذت لنا معها انواع من الزخرف، كلها عبارة عن تشكيلات هندسية اساسها الخط المستقيم ، تزين بها واجهات المباني السالفة الذكر ، في الأطلس الكبير و الواحات ، و تزين بها الزرابي و الحلي الفضية و الأنثية الطينية و الخزفية . هذا ، ثم ان المعمار المغربي الإسلامي مطبوع هو ايضا بروح الفن الأمازيغي الميالة الى البساطة و توخي المتانة ، يتجلى ذلك احسن مايتجلى في اشكال المنارات المربعة القاعدة ، عامة ، و في منارات الموحدين الثلاث خاصة : منارة الكتبية بمراكش و منارة حسان بالرباط و منارة " الخير الدا " باشبيلية .

و اذا اضفنا الى المعمار و الزخرف قادة بالرسوم التمثيلية الكثيرة التي رسمت بالنقوش او الألوان على الصخور في الكهوف و الجبال و الصحاري منذ العهد الحجري الجديد ، تكتمل لدينا صورة الفن الأمازيغي القديم ، و ما اتسم به وجوده من استمرارية نادرة . نخص بالذكر من الرسوم المنقوشة : العربية ذات الأفراس الأربعة (وادي ازكزا ، بتاركا ، و تاركا هي الفزان) ، و صياد الأروي (تينزولين ، جنوب المغرب) ، و الفارس حامل الشمس المشعة (أبيزار ، بجبال القبائل بالجزائر) و الفارس المحارب (في منطقة أبيير التركية بمالي) ، و من الرسوم التي صورت بالألوان : الفرسين المتاجبهين (اقليم بشار بالجزائر و النساء المتبرجات و الصياد حامل الرمح، و الرقصات البهلوانية حول الثور (بالتاسيلي ناجر، صخرة الثور ، في جبال التوارك ، بالصحراء الجزائرية).

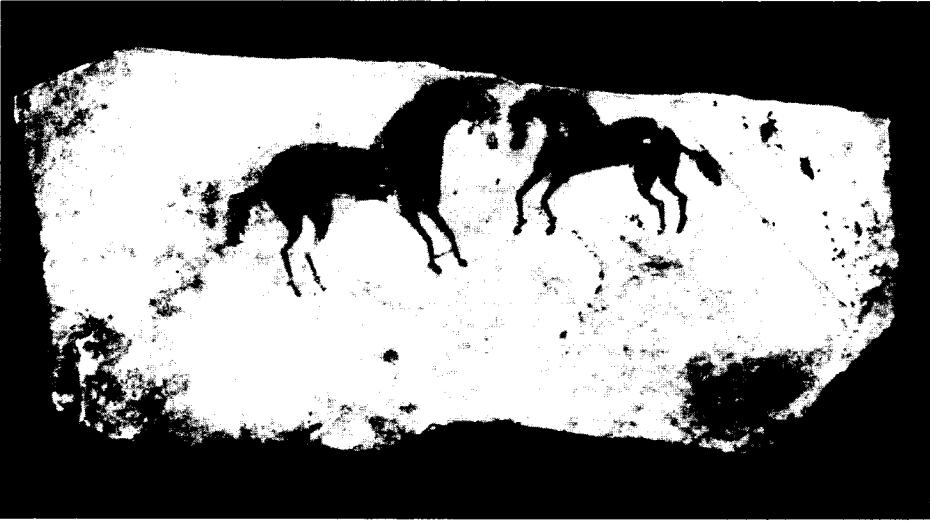


الفارس الأمازيغي الرافع لقرص الشمس المشعة، و على يمينه نقش
بحروف "تيفيناغ".

2 - ثقافات الأمازيغيين، أو مفعول "المثاقفة".

أ- البونية ثقافة فنيقية أمازيغية: - الأمر ما كان الرومان يفرقون في التسمية بين الفينيقيين الأصلاء (Phoenicius) و البونيين (Punicus) و الأفارقة (Afer، واحدهم Afer). راجع تعليق Desanges على Plinius (ص 226). إن السبب في نظر المختصين هو أن الجاليات الفينيقية التي استوطنت المواقع الساحلية على ضفة البحر المتوسط من برقة إلى طنجة و على جزء من شاطئ المحيط الأطلسي، وحولتها إلى مراكز تجارية، اختلطت شينا فشيننا بالأهالي الأمازيغيين- بحكم التعامل السلمي الموصول على مدى قرون، و المتجرد عن كل تعصب ديني- إلى درجة أنها أصبحت تتميز في مقومات حياتها المادية و المعنوية، عن فينيقيي فينيقيا و عن الأهالي الأفارقة أي " البربر" الذين بقوا على طبيعتهم الأولى. البونيون إذن جيل من الناس امتزجت فيهم الشخصية الأمازيغية بالشخصية الفينيقية امتزاجا بطينا هادئا، بما تحمله كل واحدة منهما من مميزات، فكان لذلك انعكاسات على ثقافة قرطاجة وغيرها من المدن الساحلية و القريبة من الساحل، وتكونت لغة " عامية " بين الفينيقية و الأمازيغية (63...59 L'Afrique du Nord). فإن كان الباحثون الأول غفلوا عن هذه الحقيقة فلأن الارث البوني المدون مكتوب بالحروف الفينيقية، و بالحروف الفينيقية المجردة من كل حركة صائتة (Voyelles)، و لانهم كانوا يغفلون عن توظيف معطيات اللغة "البربرية" في تشخيص لألفاظ و الأسماء (Les Inscriptions libyques ...16). ولهذا أصبحت الآن أسماء، كان يعتقد أنها قرنتت على أوجهها الصحيحة، مثار شك و تساؤل، أكثرها شهرة اسم الألهة "تانيت" أهو كذلك "تانيت" أم هو "تينيت" أم "تينيت" (La Carthage 175, Berbère, 115). و ما اسم هذه الالهة، بصيغته " البربرية" في قراءتيه أو قراءاته، إلا دليل على أن قرطاجة كانت تدين بدين الأمازيغيين القدماء، بما أنها بوأت "تانيت" مكانة الصدارة في معابدها وجعلتها هي "ربة المدينة" (La Carthage punique, 175). وقد ورد في نصوص قديمة ما يستفاد منه أن الكهنة و سدنة المعابد في قرطاجة كانوا أمازيغيين (Silius Italicus, 8) في معظمهم. ولدينا في أفريقية الشمالية نموذج تاريخي آخر من نماذج المصاهرة الحضارية الموفقة، ألا و هو نموذج انصهار العرب و " البربر" معا في بوتقة العقيدة الاسلامية.

ب- إسهام ملك أمازيغي قديم في إغناء الثقافة اليونانية: لم يكن الأمازيغيون يجاورون اليونان مباشرة، و لم يكونوا دائمي الاتصال بهم. لكن ثقافة اليونان فرضت نفسها على حوض المتوسط كله، ابتداء من القرن الخامس ق.م. بفضل سمو الفكر الاغريقي آن ذاك. فلا غرابة إذن أن يكون الملك المازيلي « ماسينيزا » يستقدم إلى عاصمته "قيرطا" العلماء و الفنانين من أثينا، و لا غرابة أن ينبغ في شتى فروع العلم و المعرفة حفيده، ربيب روما، يوبا الثاني، و أن يصنف باليونانية، في التاريخ و الجغرافيا و الفلسفة و الأدب و فقه اللغة المقارن. فتعجب من نبوعة « فلوتارخوس، Plutarkhos » ، و من كون « بربري نوميدي (يصبح) أكثر الأدباء ظرفا و رهافة حس (les Africains, IX, 146)، و نصب له الاثينيون تمثالا في أحد مراكزهم الثقافية (Les Berbers I, 49, 50 Gsell+) تقديرا لكفاءته الفكرية، وقد نقل عنه علماء العصر القديم، وحسده معاصروه منهم و نفسوا عليه نبوغه، بصفته « بربريا، barbarus » و كأن نفاستهم عليه تسربت إلى نفس المؤرخ الفرنسي Stéphane Gsell ، اذا ما فتىء Gsell يحاول أن يغض من قيمة أعمال يوبا الفكرية، فتبعه في ذلك تلاذمته من الأوربيين الذين أرخوا للمعرب الكبير في عهد الإستعمار الفرنسي (Les Africains, IX, 157, 58, 61)، كما تبعوه في تحاملهم على أبيه يوبا الأول من أجل حرصه على سيادة مملكته. والدافع عند Gsell ومن تبعوه هو أنهم كانوا يعتبرون الفرنسيين ورثة للرومان في أفريقية الشمالية، ويرون أن "الأهالي،



"الفارسان المتجابهان" رسم أمازيغي قديم، عثر عليه في ناحية بشار بالجزائر.

" Les indigènes " لا يمكن أن يكونوا إلا "أهالي" في الماضي و الحاضر على السواء، بما أشربته الكلمة في لغتهم إذاك من معاني الاحتقار.

ومن مؤلفات يوبا الثاني نخص بالذكر كتابه المعنون بـ "ليبكا" لأنه عني فيه ببلاد الأمازيغيين. ومن الطريف أن يوبا أشار في ذلك الكتاب إلى قصة "الأسد الحقود" التي لاتزال الجذات في بوادينا، إلى يومنا هذا، يقصصنها على أحفادهن باللغة "البربرية" في ليالي السمر من فصل الشتاء. إن في ذلك دلالة على أن الأدب الشفوي قد يحفظ خيرا مما يحفظ المدون. ولقد كان يوبا الثاني ذا ذوق فني رفيع، حسب ما أجمع عليه المؤرخون لعهد (Les Africains 161) قصة الأسد (Gsell, VIII, 263)، وقد لزم ذكره ذكر طبيبه "أوفوربوس، Euphorbus" الذي اكتشف ما لأحد النباتات المحلية من قدرة على تنشيط الفكر و ترويح النفس. و بإسم ذلك الطبيب يسمى ذلك النبات، في اللغات الافرنجية إلى اليوم euphorbe... euphorbia....، و هو الفربيون، أحد أنواع اليتوع أو التيوع المعروف بـ "تاناغوت" و "تاناخوت" في الأمازيغية.

ج- أمازيغيون قداماء يتصدرون مصاف المفكرين و الألباء اللاتينيين: نتج من مفعول "المثاقفة، L'acculturation" المفروضة من قبل روما على افريقية الشمالية أن نبغ في الكتابة باللاتينية أجيال متتابعة من الأمازيغيين، فأسهموا إسهاما مهما في إغناء الفكر و الأدب الرومانيين، حتى من قبل أن تكون الأمبراطورية قد بسطت نفوذها على مواطن "البربر"، بما أن أول أديب أمازيغي الأصل لاتيني اللغة عاش في النصف الأول من القرن الثاني قبل الميلاد، أي قبل نزول الرومان في أفريقية.

- أديبان أمازيغيان من عهد الوثنية: أولهما تيرنشي أفر، أو تيرنتيوس " أفر " Terentius " (؟ 159-158 ق.م.).لقد كان من عواقب الحرب البونية الثانية و انهزام قرطاجة فيها، أن حمل إلى روما صبي أمازيغي أسير، فاتخذة أحد أعضاء مجلس الشيوخ غلاما له، ثم أعتقه. فسمي الطفل باسم سيده " Terentius "،بالإضافة إلى نسبة " أفر، Afer " أي الأفريقي . فتضلع من معارف زمنه، في اللغتين اليونانية و اللاتينية، إلى أن فاضت قريحته و هو ابن العشرين، فالف سلسلة من ست مسرحيات، كان يطالع الجمهور بواحدة منها في كل سنة، ما بين 160 و 166 ق.م. فصارت له شهرة كبيرة دفعة واحدة، ونال الجوائز، فحسده الحساد واتهموه بالسرقة الأدبية، فدافع عن نفسه بما كان له من قوة. فأنصفه التاريخ من بعد، وردّ إليه نقاد العصور المتعاقبة اعتباره كاملا وبيّنوا أن تأثيره في الأدب المسرحي بقي ظاهرا إلى حدود القرن السابع عشر. ومن مؤلفاته "الاخوة، Fratres" و "معذب نفسه، Meus carnifex" و "الخصي، Eunuchus". و هو صاحب القولة المشهورة "أنا إنسان، لا يخفى عني أي شيء مما هو إنساني!". و من إفراطه في حب الأدب أنه مات حزنا بأرض اليونان، بعد أن ضيع في البحر مخطوطات له، و هو ابن الثلاثين (Les Grands Ecrivains du Monde, 238). وثانيهما "أبولاي، Apuleius, Apulée". ولد "أبولاي، أو أفولاي" بنوميديا في أوائل القرن الثاني، حوالي 125، وتوفي حوالي 170م. بعد أن تعلم بأثينا رجع إلى بلده. فاتهم هناك بممارسة السحر. فدافع عن نفسه بصلافة، وألف في الموضوع كتابا عنوانه "في السحر، Magicae". وبعد ذلك تفرغ للتأليف الجاد، إلى أن أصدر كتابا، في أحد عشر جزءا، وبه وضعه تاريخ الفكر في مصاف كبار الكتاب العالميين الخالدين. في كتابه ذاك، "التقمصات Les Métamorphoses" اتخذ الرواية الطويلة النفس مطية لوصف الأوضاع الاجتماعية و انتقادها في سخرية حينا، و في شدة وصرامة أحيانا. فدافع عن المستضعفين، وطرق بكيفية غير مباشرة موضوعات فلسفية، مظهرا لنزعه الصوفية، ولتشوفه إلى الديانات المشرقية المنشأة



تمثال رأسي برونزي للملك يوبا الثاني عثر عليه في أنقاض و ليلي.

ولولعه بعبادة الالهة المصرية "إزيس، Esi, Isis". فوصف بـ"النوميدي المزعج"، ولكن اعترف له بصدق التعبير و بالبراعة في فني القصص والكلام. وكان هو نفسه يصرح بأنه تأثر في عمق بالفكر اليوناني (Les Grands Ecrivains du Monde, 370).

-كاتبان مسيحيان أمازيغيان في عهد المحنة: من أبرز الكتاب الأمازيغيين القدماء الذين قاموا بالدعوة للمسيحية واتخذوها سلاحا لمقاومة الاستعمار الروماني -إذ كانت روما لاتزال وثنية -تارتولي، Tertullianus و "أرنوبي، Arnobius". وقد عاشا كلاهما في "عهد المحنة" إذ كان النصارى يعذبون، ولم يكن يدافع بالقلم عن النصرانية إلا "الأفارقة" (Histoire du développement...II 762,763).

- تارتولي Tertullianus (حوالي 155-حوالي 225م):نشأ على الوثنية، ثم تنصر وتحمس تحمسا كبيرا للدفاع عن دينه الجديد، ودعا إلى التمسك بتعاليم المسيح القويمة و إلى التخلي عن روح الطبقة الكنسية. وحرص الناس على التخلص من الخدمة العسكرية في الجيش الروماني. يعتبر كتابه "دفاعا عن الدين، Apologeticus" إحدى اللبانات الأولى الأساسية التي دشنت بها الأدب المسيحي المتخصص في معالجة القضايا الخلقية في ضوء العقيدة. صدر ذلك الكتاب سنة 197م (Les Grands Ecrivains du Monde,370).

- أرنوبي الأكبر Arnobius: ولد هذا الكاتب بإحدى قرى نوميديا في النصف الثاني من القرن الثالث الميلادي. فدرس علم الكلام إلى أن صار أستاذا في تلك المادة، ثم تنصر و هو كهل، و ألف كتابا واحدا بعنوان "ضدا على الوثنيين، (Adversus nationes)، أصدره سنة 300 ميلادية. تحامل فيه على عبادة الأصنام، وراهن على أن الإيمان بالله ضمان للفوز، كما راهن من بعده أبو العلاء المعري و "باسكال، Pascal" الفرنسي. وقد أهله عمله في سبيل عقيدته لان يعد عند المسيحيين من "آباء الكنيسة" (Dictionnaire français-latin).

-القديس أو غوستينوس Augustinus يساند روما، بصفته عمدة للكنيسة الرسمية: ولد "أوغوستينوس" في قرية "تاكاست" بنوميديا سنة 354م. ومات بعنابة سنة 420م، إذ كانت تلك المدينة محاصرة من قبل الوندال. لم يتنصر إلا وفي عمره 33 عاما. كان من قبل أستاذا للبلاغة، فدرس في قريته، ثم في قرطاجة، وروما وميلانو. وبعد اعتناقه المسيحية رقي الدرجات الكنسية في ظرف تسع سنوات فقط، فأصبح أسقفا سنة 396م، و كرس حياته لتنظيم الكنيسة الأفريقية و للتأليف الديني. وقد ترك للمسيحيين مؤلفات لاتزال حتى اليوم مرجعا لهم، يعتبرونها قاعدة صلبة لفلسفة آقانيهم الثلاثة، منها "مدينة الله، Cité de Dieu و "أوعترافات التوبة، Les Confessions" و "المراسلات، Les Lettres". كان تبشيره تبشيرا رسميا يسير في خط كنيسة روما القيصرية. ولذا عارضه "الدوناتيون" و على رأسهم سمية "أوغوستينوس" الدوناتا الذي عرض على القضاء في أوائل القرن الخامس الميلادي (Prosopographie,102).

لقد كان " القديس أغوستينوس" يتعاطف مع " الأفارقة"، أي مع الأمازيغيين ويدافع عن هويتهم (L'Afrique du nord,349)، ولكن في نطاق العمل التبشيري الرسمي. ومما يلفت النظر أنه هو المؤلف "الأفريقي اللاتيني" الوحيد الذي ضبط تاريخ ولادته، كما ضبط تاريخ وفاته. و السبب في نظرنا هو أن أحد أبويه كان رومانيا، كما هو معلوم. وليس من المستبعد أن تكون "هجنته" هي سبب موالاته للسلطة الرومانية السياسية الدينية.

د-الانتاج الفكري الأمازيغي رافدا للثقافة الإسلامية: لم يندمج قط الأمازيغيون اندماجا كليا في إطار حضارة معينة كما اندمجوا في إطار الحضارة الإسلامية، وذلك لأسباب لا مجال لشرحها في هذه العجالة. ويمكن القول بأن ذلك الاندماج الكلي تم بصفة نهائية في أوائل العهد الموحيدي، لما اندثرت البقايا الأخيرة من دولة البرغواطيين، أي بعد عهد الفتوحات الإسلامية الأولى بخمسة قرون على وجه التقريب. وقد كان اندماجهم، في جملة نتيجة لعملهم الذاتي، بتعاون مع أفراد أو جماعات قليلة من المشاركة الذين قدموا أفريقية الشمالية مسالمين، خلال القرنين الثاني و الثالث الهجريين. فبعدما حملت جنودهم راية الاسلام إلى قلب أوروبا الغربية، و بعدما تخلصوا من السيطرة السياسية المشرقية، اتجهت أنظارهم إلى أنفسهم أولا، ثم إلى غربي أفريقية السوداء، ابتداء من عهد المرابطين. فعلى أيديهم أسلمت القبائل الأولى من الزنوج في وادي السينغال، حيث لاتزال الصلوات الخمس تسمى إلى اليوم بأسمائها " البربرية".

ولكن، ليس المقصود هنا هو الاحاطة بتاريخ " البربر" بعد دخولهم في الاسلام، ولا الاحاطة بإسهاماتهم في بلورة الثقافة الإسلامية، لأن ثلاثة عشر قرنا من التفاني في خدمة الدين الحنيف، فكريا و أدبيا، لايمكن أن تقتضب في سطور أو فقرات. ولكن المقصود هو استشفاف نوعية الاسهام الأمازيغي من خلال مؤلفات من ترجم لهم في غير لبس بأنهم "بربر".

و من هذه الزاوية تكون الملاحظة الأولى التي يسجلها التحليل هي أن الأمازيغيين نشطوا حركات التصوف. فكان نزعة التأملات الاستبطانية متأصلة في نفوسهم منذ القدم، كما لوحظ في مؤلفات "تارنتيوس" و"أبولاي" في عهد الوثنية الأولى، ثم في مؤلفات "أرنوبي" و"تارتولي" المسيحيين (Les Grand Ecrivains...). و نكتفي من العهد الاسلامي بذكر آثار أبي الحسن الشاذلي الغماري (ت1258/656) صاحب "مجموعة الأحزاب" الذائع الصيت في العالم الاسلامي كله (مع التذكير بأن المتبئين حاميم وعاصم بن جميل و أبي الطواجين ينتمون إلى قبيلة غمارة بالذات)، فمريد الشاذلية أبي عبد الله الجزولي (ت1465/870) الذي ترك للمغاربة مصنفة المشهور في الصلوات على النبي "دليل الخيرات". نفاثر الشاذلي و الجزولي تأثيرا كبيرا في الفكر الصوفي الاسلامي. و لا يخفى على المؤرخين دور الصوفيين الأمازيغيين الآخرين الذين لا يمكن حصر عددهم هنا. إلا أننا نرى من الضروري تخصيص ثلاثة منهم بالذكر لما لهم من شهرة في الأوساط الشعبية، ألا وهم أبو العباس بن العريف الصنهاجي، دفين مراكش (1088/481-1141/536) و أبو شعيب الدكالي، دفين أزموور، وأبو يعزى دفين الأطلس المتوسط.

و بعد الصوفية، يسترعي الانتباه الفقهاء الأمازيغيو الأصل، من حيث عددهم، سواء عند المالكية أو عند الخوارج الإباضية. فلنكتف بذكر فقهاء المالكية الأمازيغيين البارزين، أمثال وجاج، وعبد الله بن ياسين، ومحمد بن تومرت، وابن أبي زيد القيرواني النفزاوي (922/310-996/386) صاحب الرسالة المشهورة، والامام المكودي، وابن عرفة الورغمي (1316/716-1401/603)، وابن مرزوق العجيسي(1311/711-1379/781) و أبي العباس أحمد البرنوصي المعروف باسم "زروق" (ت899هـ) وأبي العباس أحمد الونشريسي(ت1508/914)، و أحمد بابا الصنهاجي (1556/963-1627/1036).

وبعد الفقه يلاحظ أن الأمازيغيين ألفوا في النحو العربي وأجادوا التأليف. فتح لهم هذا المجال شيخ النحاة المغاربة عيسى بن عبد العزيز يلبخت الجزولي (ت1210/607) تلميذ لبن بري و مؤلف "المقدمة الجزولية" و"الأمالي". وتبعه تلميذه هو أبو الحسن بن معطي الزواوي (1169/564-1231/628) صاحب "الدرة الألفية في علم العربية" التي استن ابن مالك فيما بعد طريقته التعليمية في إنشاء ألفيته. وفي إثر الجزولي و ابن معطي برز أبو حيان الغرناطي



تمثال رأسي من المرمر لشاب أمازيغي كان يعيش في القرن اليلادي الأول
(عثر عليه في أنقاض ويلي).

البربري (1256/654-1344/745)، شارح ألفية ابن مالك المشهور بمقارناته بين اللغات، وبرز أبو عبد الله بن أجروم الصنهاجي (ت1323/723)، فطارت شهرته إلى الأفاق الإسلامية كلها بفضل مصنفه التعليمي "الأجرومية" الذي اعتمد في تدريس النحو العربي طوال ستة قرون.

يستخلص من هذا الاستعراض أن "البربر" أسهموا بقسط وافر في بلورة العلوم الإسلامية المتصلة بالدين مباشرة، شأنهم في ذلك شأن باقي الشعوب الإسلامية، لأنهم كانوا كثيري الحرص على صيانة العقيدة واستنباط ما في الأصول من قيم روحية وأحكام شرعية. يؤكد هذا القول سبق عدد منهم إلى رواية الحديث: نعني عكرمة البربري (24-105هـ) الذي كان يرمى بإضممار انتمائه إلى مذهب الخوارج، و من نهج نهجه كسابق، وميمون، ومحمد بن موسى (القاموس المحيط: بر). لم يتميز "البربر" في شيء اذن عن سائر الشعوب الإسلامية في العمل من أجل خدمة الدين أولا وأخيرا، إلا أن الفاحص لما أنتجوه في النحو يجعلهم هم المتخصصين فيما يمكن أن نسميه بيداكوجية اللغة العربية، إذ هم الذين أرسوا قواعد ما بعدما كان الفرس قد أرسوا قواعد لاجراج فقه اللغة العربية إلى الوجود. ولا غرابة في ذلك لأن الفرس و "البربر" معا لم يكونوا يتكلمون العربية بالسليقة... ثم يرى الفاحص لإنتاج الأمازيغيين أنهم كتبوا في التاريخ وأغزروا، خاصة في تاريخ المغرب. من مشاهير مؤرخيهم أبو بكر بن علي الصنهاجي البيذق (القرن الخامس الهجري)، وابن عذارى، والجزنائي، وابن غازي الكتامي، والفشتالي، والافرائي، و الزياتي (بتفخيم الزاي و تخفيف الباء)، وأكنسوس، وغيرهم ممن صرحوا ببربريتهم، أو من يرى النقاد المشاركة في علمهم "نزعة بربرية" كابن خلدون. وممن وقفوا من الأمازيغيين في تدوين الرحلات نخص بالذكر ابن بطوطة اللواتي وأبا عبد الله العبدري الحبحي، وعبد الله ابا سالم العياشي... لكن إسهام "البربر" في قرض الشعر -العربي- وفي الأدب الإنشائي بصفة عامة لم يكن ذا وزن كبير بالقياس إلى إنتاج المشاركة، وحتى بالقياس إلى إنتاج العرب الأندلسيين، لا من حيث الحجم والكم، ولا من حيث الجودة والكيف بصورة أخص. ونرى السبب في ذلك هو أن جماهير الأمازيغيين كانوا لا يعرفون اللغة العربية، وأن من قدر لهم أن يتعلموها كانوا في أغليبتهم لا ينشؤون على الحديث بها عن سليقة، بل كانوا يجنحون في حياتهم اليومية العادية إلى التخاطب باللغة التي رضعوها مع اللبان، وهي الأمازيغية، ولذا برعوا في صناعة الكتابة مادام عملهم يهدف إلى التحليل والاستدلال والاستنباط، كما هو الشأن في الفقه و النحو و التأملات الصوفية الفلسفية، أو إلى الوصف و السرد، كما هو الشأن في الرحلة و التاريخ. ولم يأتوا بطريف فيما هو إنشاء توليفي صرف، لا في النثر الفني و لا في الشعر. (بناء على هذا الاعتبار، لا يستبعد أن يكون ابن منظور، صاحب "لسان العرب" أمازيغي الأصل، كما تشير إلى ذلك نسبته: الافريقي). وكل من تألق نجمهم شيئا ما في سماء الشعر العربي، من "البربر" قد نشأوا في بيئة لغوية عربية أو قديمة العهد بالاستعراب، كسابق البربري المشرقي النشأة، وابن الزقاق البولوكنيني الأندلسي المولد و الموطن، ومدغيس الزاحل، والامام البوصيري المصري المولد و النشئة... أما الأغلبية من الأمازيغيين الذين تعاطوا القريض وهم منغمسون في مجتمعهم "المغاربي" المطبوع بالبربرية، فلم يفعلوا عن فيض خاطر، ولكن عن إرادة و "سبق إصرار". ذلك شأن كثير منهم، حتى كبار الفقهاء و الكتاب المفكرين أمثال أبي علي الحسن اليوسي و محمد المختار السوسي. ولذا يمكن القول إن "النبوع المغربي في الأدب العربي" اتحصر طوال العصور في ما هو "انتفاعي" ولم يتجل بوضوح لا في شعر رفيع ولا في نثر فني من الطراز الأعلى. و السبب في ذلك هو بطء حركة الاستعراب " الجماهيري" كما سنبين.

VII . استعراب الأمازيغيين النسبي؛ عوامله ومراحله ، وأسباب بطنه

إن كان جيل من الفرس المسلمين نبغوا في الأدب الإنشائي بشقيه الشعري النثري، نبوغا ظاهرا، فلأنهم نشأوا في عواصم البلاغة العربية بالعراق وخالطوا فصحاء العرب، وقتئذ كانت العربية لا تزال متشبثة بمقومات فصاحتها الأولى، حيث كان الفتى منهم ينشأ عربي اللسان و الجوارح معا، منذ نعومة أظفاره. وذلك ما لم يعرفه " البربر " لا في المغرب حيث كان العرب أقلية قليلة، ولا في الأندلس حيث لم يتيسر التآلف بين الشعوب التي تألف منها المجتمع الاسلامي. فيقدر ما كان اندماج الفرس في الوسط العربي سريعا بعد انهزامهم في القادسية، بقدر ما كان احتكاك الأمازيغيين بالعرب الوافدين على "جزيرة المغرب" احتكاكا شاقا عسيرا على الطرفين كليهما. فبينما كان الفرس يعيشون في أحضان الثقافة العربية الناشئة خلال القرن الأول الهجري، كانت المعارك و المناوشات متتابعة بين جيوش الامة وبين القبائل الأمازيغية. وبينما كانت الدعوة العباسية قائمة في خراسان يتعامل فيها العرب و الفرس معاملة ود و تأزر، كان الغيلان يسود بلاد المغرب بسبب تعسفات العمال الأمويين. ولما استولى العباسيون على الخلافة بمساندة قوية من الفرس، كان المغرب قد استقل سياسيا عن المشرق، فكان من الطبيعي ان يستمر الأمازيغيون على حالهم في التخاطب بينهم باللغة الأمازيغية. فطراً على العقيدة الجديدة في نفوسهم. ما طرأ من الانحرافات الطفيفة أو الخطيرة، وسجل التاريخ من ذلك ما سجله، في شأن البرغواطيين و غمارة خاصة. تلك الانحرافات من وجهة نظر المسلم تعتبر نوعا من الردة، لكنها من وجهة نظر السوسيولوجية التاريخية تعتبر ردود فعل ثقافية صادرة عن غريزة الحفاظ على الكيان الذاتي. ذلك هو مدلول إقامة الشعائر الدينية بالأمازيغية عند برغواطة وعند الغماريين.

ولهذا يمكن أن نقول أن حركة الاستعراب لم تتطرق بمجرد دخول "البربر" في الاسلام، ولكنها انطلقت فيما بعد كما سنوضح. ولهذا يصعب التسليم بأن طارق بن زياد خطب في جنده بالعربية، ففهموا عنه بدون وساطة، إنا نرجح أن يكون إما خطب فيه بالعربية وترجم عنه، و إما خطب فيهم بالأمازيغية ونقلت خطبته فيما بعد إلى العربية، مع ما يتحمل ذلك من الزيادة أو النقصان أو التبديل. فإن كان من غير الممكن أن يكون طارق جاهلا للعربية، نظرا لقدم عهده بها في لزومه لمولاه موسى بن نصير، فليس من المحتمل و لا من الممكن أن يكون جنده "البربر" الاثنا عشر ألفا يملكون-كلهم أو جلمهم- ناصية لغة الضاد بحيث يفهمون ما يقول. ومما يجعلنا نميل إلى الاعتقاد بأن تلك الخطبة المشهورة أُلقيت أصلا بالأمازيغية، كونها أثارت في نفوس أولئك الجند "البربر" حماسة للقتال، حسب ما تفيد الروايات.

إن من المؤكد في ضوء مجريات التاريخ من عهد عقبة بن نافع إلى قدوم المولى إدريس جبل زرهون، أن حركة الاستعراب لم تكن ذات مفعول يذكر، أنها لم تتطرق في بطن بطيء إلا بعد توليه قبائل "أوربا" (لا أوربة كما يكتبه المؤرخون العرب) إدريس الأول سلطان عليها. وستكون مسيرة الاستعراب في المغرب الكبير عامة، وفي المغرب الأقصى خاصة، مسيرة طويلة، بما أنها لم تبلغ مداها و نحن في القرن الخامس عشر الهجري، تم منها ما تم في مراحل أربع تميزت أولاها وثانياتها بالبطء و التلقائية، و تميزت ثالثتها بالتسارع الاضطرابي، بينما تميزت رابعتها و هي الحالية بالتسارع المتزايد المثير لنوع من التمتع.

1- المرحلة الاولى في مسيرة الاستعراب. - استغرقت هذه المرحلة عهد الإدارة و عهد المرابطين و العقود الأولى من عهد الموحدين. في هذه الحقبة الممتدة من قدوم إدريس وليلى

إلى وفاة عبد المؤمن بن علي الموحي، على وجه التقريب، كانت العربية محصورة في مجال حضري ضيق تقاسمها إياه الأمازيغية. كانت السيادة للعربية في أحاديث الأسر الأدرسية و الأندلسية و القيراونية التي استوطنت مدينة فاس، مع ترجيح الاحتمال أن أفراد تلك الأسر، لاسيما الذكور، كانوا يضطرون إلى تعلم الأمازيغية بصفتها لغة السواد من السكان. وكانت لها السيادة بطبيعة الحال في المساجد، حيث كانت تقام بها الصلوات الخمس ويلى القرآن في حلقات الترتيل. و كانت لها السيادة في ما كان يكتب، على قلته آنذاك. هذا في فاس وربما في ويلي و بدرجة أقل بكثير في المدن القلائل الأخرى الموجودة في أقصى شمالي المغرب في ذلك العهد. أما في البوادي حيث كانت تقطن الأغلبية الساحقة من السكان، لاسيما النائية منها، فلم تكن للعربية إلا أصداء ضعيفة تحملها معها الدعوة الإسلامية المجددة، خاصة أن تلك الدعوة نفسها ما كان يمكنها الاعتماد بالأولية إلا على الأمازيغية. و من الصعب جدا أن يعلم مثلا أكانت خطب الجمعة، في عهد الأدارسة و من جاء بعدهم قبل الموحيين، تلقى بالعربية وحدها في معظم المساجد، أم كانت تلقى بالأمازيغية أم بهما معا؟... يسمح بهذا السؤال كون الأذان لإعلان الصلاة يلقى بـ"البربرية" في أوائل عهد الموحيين وكون الخليفة عبد المؤمن بن علي يحرر رسالاته الدينية ويخطب في الناس أيام الجمع بالأمازيغية، وكون البلاط الموحي يعتمد الأمازيغية لغة للتخاطب في المجالس (المسند الصحيح في مآثر.. 343، 344).

و لايعزب عن الأذهان أن أمير المسلمين يوسف بن تاشفين نفسه، على تقواه وورعه، لم يكن يتكلم إلا بالأمازيغية، و لم تكن استهانتة لمدح الشعراء الأندلسيين صادرة إلا عن أمرين، أولهما جهله للعربية، وثانيهما أن من تقاليد الأمازيغيين أنهم لا يتقبلون المدح إلا على مضض، لاسيما المدح الحضوري.

فبما أن التمدن كان بطيئا، و أن سكان البلاد كانوا في معظمهم رحلا أو أشباه رحل يتنقلون بين الجبال و السهول و بين الواحات و النجود و الصحاري، فقد ظلة أعظم المناطق المغربية، في هذه المرحلة، خارجة عن مجال النفوذ الفعال للعربية، إلا منطقة واحدة، هي التي كانت صلة وصل بين قطبي الإشعاع للثقافة العربية، أي بين فاس و الأندلس، هي المنطقة المعروفة اليوم باسم "جبالة". كانت القبائل القاطنة بتلك الجهة قارة السكن منذ قرون، ولذا يمكن الجزم بأنها أخذت تستعرب، ببطء و لكن باستمرار، على حافتي الطريق الرابطة بين فاس و الأندلس، انطلاقا من العهد الذي تمتنت فيه العلاقات بين العدوتين، أي من أواخر القرن العشر الميلادي الموافقة لأواخر القرن الرابع الهجري، وسنعود فيما بعد إلى نتيجة استعراب "جبالة" كما نشاهدها اليوم.

2- استعراب المغرب في مرحلته الثانية. - دشن هذه المرحلة، عن غير قصد، عبد المؤمن الموحي باستقدامه إلى المغرب (الأقصى) القبائل العربية التي كان الفاطميون من قبل قد أباحوا لها غزو إفريقيا انطلاقا من الصعيد المصري. فلما أخذت تلك القبائل تجوب الأنجاد في المغرب الشرقي و الحواشي الصحراوية للأطلسيين الكبير و الصغير، شد وجودها أثر اللغة العربية، لاسيما أنها أخذت تتسرب شيئا فشيئا إلى السهول الأطلنتية و إلى بعض الممرات الفاصلة بين الكتل الأمازيغية الكبرى التي يتوكل في الدفاع عنها بين تلك الكتل (Les Arabes en Berbérie). إذاك أخذت المناطق السهلية الشاطئية تستعرب، في ببطء من دون شك ولكن باطراد، خاصة أن قبائل "تامسنا" الأمازيغية كان المرابطون و الموحدون قد كسروا شوكتها بقوة، وجعلوها فلولاً غير متماسكة، فتقلصت في تلك النواحي رقعة التخاطب بالأمازيغية، و أخذت تنحصر في جزر لغوية مثل ما عرف عن "صنهاجة الذل" في ما حول تبط (مولاي عبد الله أمغارحاليا) و "مازيغن" (و هي الجديدة الحالية) وأزمور. ثم امحت، وهكذا استعربت مناطق دكالة و الشاوية (أي تامسنا)، و "أزاغار" و هو "الغرب". ومما يشهد على تداخل الفصائل

العربية مع الفصائل "البربرية" في دكالة و الشاوية خاصة هو تداخل الألفاظ و التراكيب و التعابير الأمازيغية في اللهجات المحلية. و ينتقل "الجيش" المخزني من منطقة إلى أخرى استوطنت قبائل عربية جزءا من المناطق السهلية الأخرى، عند سفوح الجبال و الممرات قرب العاصمتين الكبيرين فاس و مراكش، و توغلت قبائل أخرى في الصحراء المغربية الغربية و موريتانيا و اختلطت هناك ببقايا "زناكة" (صنهاجة اللمتونيين).

وهكذا تضافرت العوامل السياسية و الاقتصادية و الاجتماعية طوال عدة قرون لرسم الخريطة القوية التي وجد عليها المغرب عند وقوعه في قبضة الاستعمار الأوروبي الفرنسي و الاسباني، و هي خريطة تغيرت معالمها في مناطق معينة، بين عهد الموحدين و مطلع القرن العشرين، كما بينا. لكن حركة الاستعراب في المناطق الأخرى ظلت بطيئة كما كانت من قبل، خاصة في الجبال و الواحات، سواء في المغرب أو الجزائر، وبالأحرى في قلب الصحراء حيث انعزلت قبائل التوارك. أما في المدن، فإن حركة الاستعراب تسارعت ابتداء من عهد المرينيين، في فاس بالخصوص، لما تضافرت عوامل ثلاثة على تنشيطها: سياسة المرينيين التعليمية، ثم هجرة المسلمين من الأندلس إلى مدن شمالي البلاد، ثم تولي الشرفاء مقاليد الملك، مع العلم بأن السلاطين الشرفاء أنفسهم كانوا إلى عهد قريب يعرفون لهجة "بربرية" أو أخرى. كان محمد بن عبدالله العلوي "يكلم البربر في لسانهم" (الاستقصاء نقلا عن الزياني) وكذلك الحسن الأول، حسب ما سمعناه من شيوخ قبائل الأطلس المتوسط الذين نشأوا في أواخر عهده، و من المستبعد أن يكون أعوان المخزن لا يقتنون بالسلاطين في الحرص على تعلم "البربرية" خاصة منهم عمال الأقاليم وقواد الجيش.

3- المرحلة الثالثة: الاستعراب وسيلة ثقافية لمقاومة الاستعمار الأوروبي الاستيطاني.

لما سلطت على المغرب جيوش الاحتلال في مطلع هذا القرن الميلادي، كان رد الفعل الأول هو المقاومة بالسلاح على المستوى الشعبي، فانتقلت المعارك بسرعة من السهول إلى الجبال، واستمرت هناك المشادات الحربية بين القبائل - الناطقة كلها بالأمازيغية - و بين الفرنسيين و الاسبان ما لا يقل عن ربع قرن. فخرجت القبائل المقاومة من المعمة، سواء في الريف أو في الأطالس الثلاثة، منهوكة القوى بشريا و اقتصاديا. فضعفت من جراء ذلك المكانة الاجتماعية و السياسية التي كانت لها من قبل. وفي أثناء تلك الحقبة بالذات (1912-1937) ظهرت في المدن البوادر الأولى لقيام حركة وطنية مغربية ترمي إلى تنظيم مقاومة سياسية، بتعبئة المشاعر الدينية على أسس جديدة، كان قد وضعها في المشرق جمال الدين الأفغاني و محمد عبده لتجديد الفكر الاسلامي، خلال القرن التاسع عشر. وتبلورت في الأذهان الخطوط العريضة لاستراتيجية المقاومة "الدينية" سنة 1930، عندما استصدر الفرنسيون ما أسموه بـ "الظهير لبربري" في نطاق عملهم الاستعماري المرتكز على مبدأ "فرق تسد". فتطلع الوطنيون إلى معرفة الفكر السلفي المجدد، وشرأبت أعناقهم إلى المشرق من أجل استيراده، وأسسوا "المدارس الحرة" سعيا لنشر تعاليمه في أوساط الشباب، واصلحت برامج جامعة القرويين. فنشطت بذلك الثقافة العربية الاسلامية نشاطا كبيرا، وساعد على انتشار مضامينها ظهور الصحف المناهضة للظلم الاستعماري. فاهتم المغاربة بالدعوة الاستقلالية، كل على قدر ما يستطيع حسب موقعه الاجتماعي و الاقتصادي و الجغرافي. ووقيت رغبتهم في تعلم العربية، إذا صار الحافظ الديني مدعوما بالحافظ الوطني. أضف إلى ذلك أن الشباب أولعوا بالاستماع إلى الأغاني الغرامية المشرقية على أمواج الاذاعة أو من أسطوانات الفونوغراف، وأن الأناسيد المحمسة للنضال كانت تستحوذ على مكامن الانفعالات الجماعية في المناسبات الاحتفالية. فخدم ذلك كله انتشار اللغة العربية، لاسيما أن وسائل النقل و المواصلات كانت قد تخطت عهد الدواب و الخيل و الأبل و "الرقاص" إلى عهد الحافلة و القطار و الهاتف و البريد السريع. في هذه المرحلة بالذات - أي ما بين 1912 و 1955 - استعربت بعض

المجموعات القروية المتوسطة الحجم، كقبيلة غياته المجاورة لمدينة تازة، واستعرب عدد لا بأس به من العائلات الأمازيغية التي هجرت إلى السهول و المدن طلبا للرزق، وكثرت بعثات الطلاب المتوجهة لمصر، من "المنطقة الإسبانية" على الخصوص. وساهمت حتى المدارس المعروفة آنذاك باسم " المدارس الفرنسية المغربية" في تعليم اللغة العربية لأبناء الأعيان في الحواضر، و تخرجت من ثانويات "مولاي إدريس" بفاس، و "مولاي يوسف" بالرباط و "سيدي محمد" بمراكش أجيال من الطلبة، قليلة العدد لكنها متينة التكوين في اللغتين العربية و الفرنسية. أما في "المدارس الفرنسية المغربية الحضرية" (écoles urbaines) فكانت حصة المواد العربية لا تتجاوز ساعتين ونصفا في الأسبوع (بدلا من أربع ساعات في مدارس أبناء الأعيان). وفي المدارس "الفرنسية المغربية القروية" - التي كان عددها ضئيلا جدا - كانت حصة المواد العربية منعقدة (Bulletin de l'enseignement.. 1920) حيثما كانت توجد تلك المدارس. و في سنة 1947 ارتفعت حصة المواد العربية في جميع "المدارس الحضرية الفرنسية المغربية" إلى سبع ساعات، ثم ارتفعت إلى تسع ساعات و عشر دقائق سنة 1950، وتقرر في السنة نفسها مبدأ إدراج المواد العربية في برامج المدارس المهنية (07.10 س) و المدارس القروية (08.10 س) (Horaires- Programmes, Instructions, 1950). أما بإعدادية أزرو (Le Collège Berbère d' Azrou) فقد تطور الوضع كما يلي، فيما يهم الأقسام الثانوية الأربعة: من سنة 1928 إلى سنة 1935 كانت "البربرية" شبه إجبارية، وكانت العربية تدرس من قبل مدير الإعدادية نفسه (السيد Roux المبرز في الأدب العربي) خارج الحصص العادية، في ظروف مادية و معنوية مزرية، بمعدل ساعة في الأسبوع. و من سنة 1930 إلى سنة 1941 أدرجت ساعة اللغة العربية في الحصص العامة الرسمية. كان مدير الإعدادية (السيد Bisson المجاز في العربية) يلقن فيها مبادئ النحو العربي باللغة الفرنسية، بالإضافة إلى مبادئ الترجمة. و في هذه الفترة صارت مادة اللغة " البربرية" مادة اختيارية تلقن خارج الحصة الرسمية العامة. و في أكتوبر 1941 ارتفعت حصة اللغة العربية، إلى ثلاث ساعات في الأسبوع وعين السيد أحمد الأخضر غزال¹ (*) أستاذا للغة العربية، وظلت "البربرية" مادة اختيارية تدرس تحت إشراف "معهد الدراسات المغربية العليا" كما تدرس في مراكز أخرى كفاس و مراكش. و ابتداء من سنة 1949 صارت حصة المواد العربية أربع ساعات، ثم أحدثت أقسام إعداد الباكلوريا.

حرصنا أن نثبت هنا هذه المعلومات، فيما يتعلق بإعدادية أزرو، لانه كثيرا ما يقال و يكتب في الموضوع أشياء تملئها مشاعر وطنية في غير تحر للحقيقة المجردة. بينما ينبغي أن تسجل للتاريخ حقائق أخرى يخشى أن يغمرها النسيان، منها مثلا أن منطقة الأطالس الثلاثة ظلت خاضعة، طيلة عهد "الحماية" للحكم العسكري الفرنسي، لا يتحول فيها إلا بإذن، سكانها مجبرون على تأدية التحية العسكرية للضباط الفرنسيين، مفروض على كل ذكر بالغ منهم أن يقوم بالخدمة الإجبارية في الأوراش لمدة أربعة أيام من كل سنة؛ ونزلاء سجونها ملزمون بإجتياز جميع الأعمال الشاقة التي تخطر ببال الحاكم، يصفد منهم في الحديد كل من سولت له نفسه أن يحتج أو يتقدم، ويساق دامي الرسغين، و هو يرسف في قيوده، إلى مقالع الأحجار و ما شاكلها من أماكن الكد و الكدح.

¹ السيد أحمد الأخضر غزال منشئ معهد الأبحاث و الدراسات للتعريب، و مدير ذلك المعهد.

4- الاستعراب يتسارع ويصبح تعرييا مقصودا في نطاق إيدولوجيا يكتنفها اللبس:

كان العامل الأول والأقوى في استعراب من استعرب من الأمازيغيين، خلال المرحلتين الأولى والثانية، هو صدق العقيدة الإسلامية و تقدس اللغة العربية و التعلق بالقبلة. وكان طريق الاستعراب هو ممارسة الشعائر الدينية و حفظ القرآن و الاحتكاك بمن استوطن المغرب من العرب. لكن عاملا آخر ترتب على وجود العامل الأول، وهو العامل السياسي الاجتماعي. لا يخفى أن الاسلام لايفصل الدين عن الدنيا. ومن نتائج ذلك أن كل ممارسة سياسية تستوجب الدعوة باسم الاسلام، وأن مشروعية الحكم و السلطان لا يمكن أن تستمد إلا من التقاليد الاسلامية. و بما أن التقاليد الاسلامية السنية تستوجب على المرشح للامامة (أي للحكم) أن يكون قرشيا، فقد صار من المتحتم على كل ذي طموح سياسي أن "يثبت" قرشيته. فتبارى الناس في ذلك "الاثبات" و انبت المغرب غابا من "الشجرات القرشية" و"شجرات" الانتماء إلى الدوحة النبوية، التي بها يوصل إلى المكانة الاجتماعية المؤهلة لمشاركة "أهل الحل و العقد" في اتخاذ القرار السياسي (Esquisse d'histoire religieuse; Histoire politique du maroc). و هكذا تتسلسل مواقف الفرد من انقطاعه عن عشيرته الأمازيغية في مرحلة أولى، إلى تعلمه العربية وعلوم الدين، إلى اندماجه في وسط حضري أو قروي غير وسطه الأصلي، إلى إخراج "شجرة" يعلن بها انتسابه إلى بيت الشرف النبوي، أو على الأقل إلى قبيلة قریش. هذه الظاهرة لازمت تاريخ المغرب ابتداء من عهد الموحدين. ولاشك أن بوارها الأولى برزت للوجود في عهد الأدارسة، ولعل ثقافتها هو الذي حمل موسى بن أبي العافية المكناسي على اضطهاد كل من كان يدعي الشرف. وعلى كل حال، كانت هذه الظاهرة عاملا من أقوى عوامل الاستعراب، تستدرج الأمازيغي من طلب الرزق أو علوم الدين إلى التماس المكانة الاجتماعية أو السياسية، إلى التكر لأصله.

هذان العاملان المتداخلان، الديني و السياسي الاجتماعي، لايزال مفعولهما ساريا إلى اليوم، لاسيما في الأوساط التقليدية، وقد دعمهما، كما رأينا فيما سلف من القول، عزم المغاربة على مقاومة الاستعمار الأوربي المسيحي خلال الحقبة الممتدة من 1912 إلى 1955. فإلى هذا التاريخ (1955) كانت حركة الاستعراب منذ انطلاقتها الأولى في عهد إدريس الأول، وخلال مراحلها الثلاث التي حددناها، حركة تلقائية توجهها إرادة الأمازيغيين أنفسهم، وكان الاستعراب وسيلة ليس غير. و لما جاء عهد الاستقلال تفجرت الطاقات المكبوتة في طلب العلوم على اختلاف أنواعها، مع ترجيح كفة العلوم الدنيوية -لأول مرة في تاريخ المغرب- على كفة العلوم الأخروية. فاتخذت السياسة التعليمية شعارات أربعة، هي: التوحيد، و التعميم، و التعريب، و "المغربة"، وتبنت الأحزاب هذه الشعارات بتفاوت في الاقتناع بصلاحيها مضامينها غير الواضحة. و في تلك الأثناء ازداد المغرب تأثرا بالمشرق سياسيا و ثقافيا. فظهر للعيان شيئا فشيئا أن من وراء شعار التعريب - الهادف مبدئيا إلى إقصاء اللغة الفرنسية من المجال الثقافي - غاية غير مصرح بها، هي طمس المعالم الأمازيغية في النسق الحضاري المغربي، و جعل اللغة الأمازيغية منبوذة لا يهتم بها حتى على صعيد الدراسات النظرية كما هو معمول به في كبريات الجامعات العالمية، وذلك في نطاق دعاية، بل دعايات سياسية يكتنفها اللبس من حيث إنها تركز على القيم الاسلامية تارة، و على إيدولوجيا القومية العربية تارة أخرى، أو حتى على "القيم الوطنية" إذا توهم نفسها و توهم الجيل الصاعد أن "الظهير البربري" هو الخطيئة الأولى التي ينبغي "للبربر" ان يكفروا عنها بالاستعراب السريع غير المشروط. وكثيرا ما تخطط تلك الدعايات (المتضاربة فيما بينها أحيانا) المشاعر الدينية بمشاعر الانتماء إلى "العرق العربي" وتحول الرغبات و المتمنيات إلى تعازيم ترددها صباح مساء لعلها تفي بالمطلوب، كما يتجلى ذلك في عبارتي "العروبة و الاسلام" (بتقديم الانتماء العرقي على العقيدة) و"المغرب العربي" (بتأكيد عروبة المغرب خشية أن يحدث في شأنها نزاع). ولما كانت هذه الدعاية تتجاهل بنية المجتمع المغربي السوسولوجية، وتتناسى تاريخ المغرب و ما يتضمنه من عبر لابد من الاعتبار بها، كان من المتوقع أن يصدر رد فعل عن كل مغربي له مشاعر أمازيغية "معقنة" أو غير "معقنة".

فنشأ بالفعل تيار فكري تجسم أواخر السبعينات وأوائل الثمانينات، في ظهور جمعيات ثقافية أمازيغية النزعة وقفت منها السلطات السياسية -إلى حد الآن- مواقف المنع غير المعقولة، سواء في المغرب أو في الجزائر. وهكذا لا تزال عملية "التعريب" متواصلة يتحمس لمساندتها من يتحمس على مستوى الدولة أو على مستوى الهيئات أو مستوى الأفراد، بما يحتمله التحمس من غفلة عن الواقع، و من التغاضي عن الحقيقة، ومن ميل إلى التزييف و التحريف، و من تجاهل لمشاعر الناس. وهكذا أصبح الأمازيغيون لأول مرة في تاريخهم الاسلامي يشعرون بأن هناك إرادة غير إرادتهم الذاتية تدعوهم إلى الاستعراب بالحجة العرقية الملفوفة في لفائف الحجة الدينية (*2).

5- الوضع اللغوي بعد ثلاثة عشر قرنا من الاستعراب:

اللغة الرسمية في المغرب هي اللغة العربية. ولأمر مانص الدستور على ذلك، لان الدساتير عادة تغفل هذه المسألة، باعتبار أن اختيار اللغة معبر عنه ضمنا. ويستخلص من خطاب المسؤولين، من حيث أشكالها و محتوياتها أن المقصود بالعربية هو الفصحى، لأن ما سواها ما هو إلا "لهجات". في هذا الاختيار أيضا تأكيد للانتماء العربي. فنتج عن ذلك أن فئات من المثقفين عامة، ورجال التدريس خاصة، يتبارون على الظهور بمظهر من ذلك الفصحى وجعلها طوع لسانه وقلمه. ونتج عن ذلك أن الخطباء المغاربة أصبحوا أشد الناس حرصا على تطبيق قواعد النحو و الصرف و الاعراب، حتى أن المشاركة يعجبون لذلك، وحتى أن بعض المتفحصين يخرجون الناس ويخرجون أنفسهم بما في مواقفهم الخطابية من تكلف. ثم إن من بين المثقفين من يميل بحكم تكوينه الأول إلى التخاطب و الكتابة بالفرنسية. وكثيرا ما يندد بسلوكهم أنصار العربية و يعدونهم مستثنين.

أما الشرائح الاجتماعية العريضة من المغاربة فلغتتها المعتادة المنطوق بها عندهم عن سليقة، فإماهي "الدارجة" أي العربية "العامية" التي لا إعراب فيها، وهي لغة مشتركة بين جميع السكان على وجه التقريب، مع ما يطرأ عليها جهويا من تغيرات في الجرس و النبرة و الالفاظ. و إما هي الأمازيغية المنقسمة إلى ثلاث لهجات رئيسية يتميز بعضها عن بعض بالجرس و النبرة و الالفاظ أيضا، و التفاوت في التأثير بالعربية. ولاسبيل في الوقت الراهن إلى إحصاء عدد المغاربة الذين لا يزالون يعرفون الأمازيغية ويتكلمونها يوميا، لان الدوائر المسؤولة ألغت منذ الاحضاء الثاني للسكان في عهد الاستقلال، الاهتمام بإدراج "البربرية" بين اللغات التي يحتمل في المواطنين أنهم يعرفونها؛ و إذا صرح أحدهم تلقائيا بأنه يعرفها أجيب بأنها ليست بلغة. وإنما بإمكان الباحث أن يطلع على عدد المغاربة الذين كانوا سنة 1929 يتكلمون الأمازيغية، في منطقة النفوذ الفرنسي إذ ذاك، بجرد ما هو وارد في الوثيقة الادارية التي عنوانها: Répertoire alphabétique des confédérations... " لكن ما يهمنا أكثر هنا هو إظهار ما من تطابق بين اختلاف اللهجات العربية المغربية و بين تتابع المراحل الاربع التي مر بها الاستعراب. نجد أولا اللهجة الأقدم نشوءا، و هي التي تأثرت بعربية عهد الأدارسة الأول التي يرجع أنها كانت فصيحة، و هي لهجة "بني بازغة" (الذين عرفوا قديما باسم "إزغيتن"). هذه القبيلة الصغيرة المنزوية على نفسها بين القبائل الناطقة بالأمازيغية في شرقي الأطلس المتوسط، لا تزال تستعمل إلى الآن، أو إلى زمن جد قريب، صيغة المثني في ذكر اليدين (ليدين) و الرجلين (رجلين) و العيينين) و الأدينين (لودنين)، ولا تزال تستعمل لفظة "فام" بدلا من الفم، و حرف القاف منطوقا قافا. و قبيلة بني بازغة هذه قبيلة "بربرية" الأصل كانت قاطنة في المكان الذي بنيت عليه مدينة

² هذا بينما يعثر المتحمسون ل "التعريب السريع"، كما يشهد بذلك ما حتم به الأستاذ عبد الهادي التازي العرض الذي قدمه إلى "ندوة اتحاد المجامع اللغوي

العلمية العربية"، التي انعقدت بالرباط من 26 إلى 30 نونبر 1984. قال الأستاذ التازي :

"إذا كان لي ما أحصى به نجاح حركة التعريب طيلة ربع القرن الأخير من حياة المغرب المعاصر، فبهذه الكلمة القصيرة: إن ما حققته المملكة المغربية، بعد

عودة الملك محمد الخامس من منفاه، يفوق ما حققه المغرب عبر أحقابها التاريخية الطويلة منذ أن فتحه عقبة بن نافع !".

فاس أو في جواره. وقد كانت إلى عهد قريب تدعي أن أراضي "رأس القليعة" الواقعة قرب باب فتوح ملك خالص لها فوت عليها بصورة غير شرعية في عهد ما. و يلحق باللهجة اليازغية لهجة جبل زرهون، ثم لهجة قبائل "جبال" المتعددة. هذه اللهجات لا أثر فيها لقلب القاف كافا معقودة، فيما هو لفظ عربي أصيل، بينما يحدث ذلك القلب في حرف الجيم لسبب يستحق أن يبحث عنه، لكنها لم تتخلص على قدم استعراها من تراكيبيها ذات الطابع الأمازيغي، ولا من أعمال القواعد الصرفية الأمازيغية وإسقاطها على التعابير العربية. من الطريف مثلا أن تسمع السقاين (الكرابة) ينادون في الأسواق "ها لما بارددين!"، والسر هو أن الماء يعبر عنه في الأمازيغية بجمع لا مفرد له.

و بالإضافة إلى هذا تتميز تلك اللهجات بمحافظتها على الكلمات "البربرية" غير معربة الصيغة، كما هو الشأن في "أباريق" أي اللطم و "أزدم" أو « تازدمت » حزمة الحطب، إلخ... وتتميز بجرسها ونبرات المائلة عند "جبال" خاصة في ميل شبه خفي إلى الكشكشة عند النطق بالكاف.

و تتمثل المرحلة الثانية من مراحل الإستعراب، أولاً في اللهجات المنتشرة في السهول الأطلنتية و نجد "تادالا" و الصحراء الغربية و مناطق أخرى متفرقة حدث فيها اندماج لغوي بين القبائل الأمازيغية و القبائل العربية التي استقدمها الموحدون. لكن الاندماج لم يطمس شواهد الماضي الدالة على الانتماءات الأصلية، بحيث نجد تلك الشواهد في معطين اثنين، اولهما أسماء القبائل نفسها، أو أسماء البطون و أسماء الأفراد أحياناً (دكالة = دووكال؛ مولاي عبدالله أمغار؛ أيت فلان و أيت فلان، في قبيلة زعير؛ زمور "العرب" المرتبطة عضوياً بزمور "الشلح...")؛ وثانيهما هو المعجم اللغوي المستعمل، لما يوجد فيه من المفردات الأمازيغية المعربة (الزكاوة؛ المزكور؛ ركل إلخ...) بتفاوت في الكثرة والقلة بين "تادالا" و دكالة و الشاوية والغرب. وقد تجد قبيلة عربية لم تندمج فيها عناصر أمازيغية كثيرة، فيلفت نظرك كونها محتفظة بكثير من أساليب التعبير الخاصة بالعربية، نذكر كنموذج لها قبيلة "الحيانة" القاطنة بإقليم تاونات. ولاشك أن ما حدث في البوادي المغربية من "اندماج لغوي" قد حدث في البوادي الجزائرية و التونسية و الليبية، وحدث في صعيد مصر أيضاً حيث اختلطت، في عهد الفاطميين، قبائل هواره الأمازيغية بمن سبقها إلى هناك من بقايا القبائل العربية التي هجرت نحو الغرب و تتمثل المرحلة الاستعرابية الثانية، ثانياً في آثار هجرة المسلمين من الأندلس، بعد سقوط غرناطة في لهجات فاس وسلا و الرباط و تيطاون و إشتاون (المحرف أسمها إلى شفشاون). لاشك أن أفواج المهاجرين حملت معها من العودة الأخرى مفردات و أساليب تعبير أثرت في لغات المدن المشار إليها، لكنها لم تجردها من تراثها الأمازيغي المتمثل في ظواهر فونولوجية و معجمية و تركيبية. وحسب ما تفيد المقارنة السريعة الأولى، إن مدينة فاس هي التي حافظت أكثر على ذلك التراث.

و فيما يخص مرحلتَي الاستعراب الأخيرتين، الثالثة و الرابعة، من حيث تأثيرهما في تطوير خريطة المغرب اللغوية، نقول باختصار إنهما خلقتا الظروف الملانة لتوحيد اللهجات العربية، بحيث أصبح الفاسي يتخاطب في يسر مع الدكالي، و صار الفيلالي يتفاهم بدون عناء مع "الجبلي"، و خلقت نوعاً من الترابط و التفاعل بين "العامية" و "الفصحى" لم يكن معهوداً من قبل بفضل الاعلام و "الت مدرس". لكنهما تميزتا باتجاهين ثقافيين متعارضين مصطنعين كليهما. تميزت المرحلة الثالثة (1912-1955) بعمل الفرنسيين من أجل إبراز الثقافة الأمازيغية الأصلية إبرازاً مغرضاً غير طبيعي (مع السعي في تفتيت تلك الثقافة نفسها)؛ لكن عمل بعض العلماء اللغويين الفرنسيين (و الأوروبيين عامة) المتجردين من كل نية سياسية أفاد الثقافة الأمازيغية الأصلية، وأفاد اللغة الأمازيغية خاصة، لأنه عرفها بنفسها و بإمكاناتها الذاتية، بحيث لا يمكن التغاضي عن نتائج ذلك العمل، و لا يمكن طرحه من ميزان التراث الثقافي

"المغربي". وتميزت المرحلة الرابعة، أي هذه التي بدأت سنة 1955 ولم تنته بعد، بتهميش الأمازيغية تدريجيا، فبعد أن كانت الأمازيغية لغة يتخاطب بها في أعلى دائرة من دوائر الدولة منذ أقل من قرن، أصبح إستعمالها في نظر بعض رجال القضاء ورجال الإدارة والسلطة على الأقل، محظورا حتى على من لا يعرف سواها، وذلك تطبيقا لحرف القانون. وتميزت هذه المرحلة بظهور عقلية "علمية" يكاد يختص بها المؤرخون التقليديون وتلامذتهم من الطلبة والأساتذة الجامعيين وغير الجامعيين؛ يتوخى المتسمون بتلك العقلية طمس المعالم الأمازيغية في الشخصية المغربية، ومصادرة ما تمكن مصادراته من إيجابيات التاريخ لفائدة غير الأمازيغيين، وترك سلبيات الماضي "للبربر". فنشأوا في هذه العقلية جيل الاستقلال وبالغوا أحيانا إلى أن أملوا، لكنهم صاروا مدرسة لمن فيه استعداد من المسؤولين الكبار، حتى إن أحد هؤلاء منع على مكاتب الحالة المدنية مثلا تسجيل أسماء المواليد كلما ظهر أنها أسماء "بربرية" الأصل كـ "إيدر" و"إيزا" و"تودا". هذا بينما يغض الطرف عن التجاوزات المخلة بروح الدستور وحرفه، كأن يكتب أو يقال في النصوص والخطب الرسمية والشبيهة بالرسمية "المغرب العربي" بدلا من "المغرب الكبير" و"اللغة القومية" أو "اللغة الوطنية" بدلا من "اللغة الرسمية" بخصوص اللغة العربية، مع أن أسباب النزول في اختيار كل من العبارتين "المغرب الكبير" و"اللغة الرسمية" معروفة عند أهل الحل والعقد.

و الخلاصة من كل هذا أن مسيرة الاستعراب في المغرب كانت جد بطيئة طويلة اثني عشر قرنا ونيف، وأنها تسارعت شيئا ما في النصف الأول من القرن العشرين بحكم ضرورة التعبئة باسم الدين من أجل مقاومة الاستعمار الأوربي، ثم تغيرت ظروفها الاجتماعية والسياسية في عهد الاستقلال. ولقد كان لبطنها سببان، أحدهما تاريخي، هو انفصال المغرب عن المشرق إثر معركة بكدورة، وثانيهما جغرافي، وهو ضعف العمران و"التمدن". فلو كان "البربر" متجمعي السكن لتحقق أحد الاحتمالين: إما أن ينموا ثقافتهم الذاتية ولغتهم بدافع الشعور القومي، وإما أن يستعربوا بسرعة كما استعرب المصريون في وادي النيل. وإذا لم يحقق لا هذا ولا ذاك، كان عامل استعراهم النسبي البطيء هو الدين وما يتبع الدين من نواميس السياسة. وإن العقيدة الإسلامية هي التي عربت من تعرب من الأمازيغيين، كما أن العقيدة المسيحية هي التي "لتننت" من تلتن من الشعوب الأوربية.

VIII. خصوصيات الأمازيغيين و مميزاتهم.

هل للأمازيغيين خصوصيات بصفتهم "بربرا" ليس غير؟ - لقد ذهب كثير من المؤلفين في تاريخ أفريقية الشمالية، و الأوربيون خاصة منهم، إلى أن الأمازيغيين كانوا دائما، ولايزالون يميلون إلى الفوضى، و بالتالي إلى التخلص من قبضة كل سلطان يريد تنظيم أمورهم. فنتج من ذلك تتابع الثورات و الفتن، بغير انقطاع، في مواطنهم، و تعرضها المستمر للهجمات الآتية من الخارج. و يعزى ميلهم هذا في نظر أولئك المؤلفين إلى... طبيعتهم الأمازيغية التي انفردوا بها. و هذا ليس بتفسير علمي، بل هو تفسير نظري محض صادر عن حسن نية أو عن رغبة سياسية. و الواقع الملموس، الذي يلمسه كل من أتبع له أن يدرس تواريخ الأمم مقارنة من زوايا مختلفة، هو أن طبيعة أفريقية الشمالية الجغرافية هي التي كيفت في العمق المجتمع الأمازيغي وجعلت منه مجتمعا أقرب إلى البداءة منه إلى الحضارة و التمدن؛ وذلك بحكم عاملين اثنين، أولهما اختلاف المناطق خصبا و جدبا، وبرودة و دفئا، و غزارة أو قلة في الماء، باعتبار تتابع الفصول، ثم وجود "هامش" صحراوي شاسع وراء الأطالس الثلاثة، ووجود داخلية شبيهة بالجرداء. وثانيهما هو اجتياح القحط و الجفاف مناطق معينة لمدة معينة، أو مناطق مترامية الأطراف على مدى سنوات، و هو ما يسميه صاحب "الاستقصاء" بتوالي المجاعات و الانتجاعات" (ج، 4، ص 67). هذان العاملان هما اللذان تسببا في استمرارية نمط العيش الاستتجاعي، الذي تسبب بدوره في استمرارية النظام القبلي في جل الأقاليم، لأن النظام القبلي هو المواتي لحياة الحل و الترحال الجماعيين. و على النظام القبلي ترتب ما ترتب من الخصوصيات في التقاليد الاجتماعية، التي تؤثر بدورها في طباع الأفراد، من تلك الخصوصيات مثلا الميل إلى التقشف ورفض حياة البذخ و التنعيم. و من تلك الخصوصيات الحرص على إقرار مبدأ المساواة بين أفراد العشيرة و بين العشائر في نطاق الكيان القبلي، و على إقامة أعراف يتعارف عليها في التساكن و التعايش و التعامل في سياق الانتجاع المستمر، ثم على مراعاة العصبيات التي هي ضمان القدرة على الدفاع عن المصالح المشتركة في حدود آفاق القبيلة المكانية و الزمنية، أو على أحسن تقدير، في حدود آفاق حلف من القبائل المتجاورة. و من هذا كله يحصل توازن اجتماعي نسبي و غير قار يكون في أغلب الحالات هو الحائل دون قيام نظام سياسي قوي، مركز في المكان، طويل البقاء في الزمان. و في ضوء هذه الاعتبارات يفهم تاريخ الأمازيغيين، و يفهم تاريخ شعوب أخرى. و في ضوء هذه الاعتبارات يبحث عن أسس الديمقراطية المحلية "البربرية"، وعن سر قدرة الأمازيغيين على مواجهة القوى الأجنبية بعدم الاستسلام لها حتى عند توالي انتصاراتها الحربية أو السياسية. و في ضوء هذه الاعتبارات يدرك السبب الذي من أجله كان "البربر" في العهد الإسلامي يرغبون عن اتخاذ الحكم من ذويهم و بني جلدتهم، و من أجله كان كل ذي طموح سياسي منهم يتنكر لانتماه القبلي و لانتماه الأمازيغي (Histoire politique du Maroc).

الديمقراطية المحلية كانت قائمة على مبدأ المساواة بين أفراد العشيرة و بين العشائر التي تجمعها قرابة الدم، ثم بين بطون القبيلة الواحدة أو بين القبائل المتجاورة، ولكن مع مراعاة توازن القوى. لا ينتدب لتمثيل الجماعة في دواليب هذا الحكم الديمقراطي نواب يعينهم الاقتراع، ولكن ينتدب له الشيوخ الذين ترشحهم مكانتهم الاجتماعية و قدراتهم. كان رؤساء العشائر يتهبون من تحمل المسؤوليات نظرا لما يتبعها من التكاليف التي لا يجزى عليها بأي تعويض. ولذا كانت مجالس الشورى تحار لا في الفصل بين مرشحين للمناصب بانتخاب أحدهم، و لكن في إيجاد من يقبل تحمل المسؤولية. وكان المجلس يضطر أحيانا إلى اختيار عضو غائب عن قصد أو عن غير قصد، فيأتيه في بيته للالحاح عليه كي يقبل منصبا ما. كانت المناصب الرئيسية، عند قبائل الرحل و أنصاف الرحل هي الآتية: القيادة في الحرب، و الريادة في الاستتجاع، و عضوية مجلس القضاء. وكانت ريادة الاستتجاع تعوض عند أهل المدر بالأمانة على شؤون القرية. كان

الرائد يسمى "أمغار ن توکا = شيخ المرعى" والقائد أمغار ن تيريت = شيخ الاستتفار"، و العضو في مجلس القضاء "أزارفو" أو "أزارفو"، و القضاء الجماعي "أزرف"، و الأمين على شؤون القرية "أنفلوس". كان القائد يعين عند نشوب الحرب، وتنتهي مهمته بانتهاء الحرب. وكان الرائد يعين لمدة سنة، من فصل ربيع إلى فصل الربيع الذي يليه. أما عضو مجلس القضاء فكان يعين لمدة غير محدودة لانتتهى عادة الإبوفاته أو باستقالته لعذر مقبول. كان تنظيم الانتجاع يقتضي من "شيخ المرعى" أن يكون عارفاً لأماكن الكلأ في تسلسلها بين الجبال و السهول، أو النجود و البراري، ولأهمية مساحتها و نوعيتها و ما هو منها ملك خاص، و ما هو مشاع (أمردول = المرعى الشاسع؛ ألو = المرعى الخصب المخضر؛ أزنيك = البقعة فيها كلأ؛ أكداًل أو أودال = المرعى المخطور). و كان فوق هذا ينبغي له أن يكون ديبلوماسياً قادراً على التفاوض بنجاح مع شيوخ القبائل الأخرى عند المنازعات. أما القائد "شيخ الاستتفار" فكان ينتخب لا بالتصويت المرجح لرأي الأغلبية، ولكن بالتعيين المتفق عليه بالاجماع من بين الشجعان الذين لهم سوابق في إصابة الظن و الإشارة بالخطا الحربية المناسبة. كان يفوض إليه الأمر كله يوم القتال؛ أما شؤون التعبئة والاستعداد فمن اختصاص مجلس الشورى. و كان من المفروض في كل مرشح للعضوية في مجلس القضاء أن يكون ملماً بتفاصيل الأعراف و التقاليد التي تستن بها القبيلة، و ملماً كذلك بالشريعة الإسلامية في خطوطها العريضة، قادراً على الاجتهاد حتى يسهم مع زملائه في حسم القضايا التي هي من باب النوازل حسماً يعني "فقه" الأعراف. و مما تجدر الإشارة إليه أن بعض القبائل تتفق على إنشاء مجالس مشتركة بينها تقوم مقام محاكم الاستئناف، وأن التقاضي كان يوجب على المتقاضين استعمال تعابير معينة لأشعار المجلس الابتدائي، في لباقة، بأن حكمه مرفوض، واستعمال تعابير أخرى لأشعار مجلس الاستئناف بأن عليه المعول بصفته المرجع النهائي. كانت أحكام مجلس الاستئناف تنفذ غالباً بفضل ضغط أعيان القبيلة على المحكوم عليه. كانت المنازعات التي تعرض على مجلس القضاء لا تختلف في شيء عن المنازعات التي تشجر في المجتمعات الرعوية، أو في المجتمعات القروية من أجل الكلأ و الماء و الخصومات المتعددة الأسباب، وحراسة البساتين وتحديد الحقول المزروعة. كانت قضايا القتل العمدن أكثر المسائل استعصاء على الحل، وكانت تعالج بالـ "ريقة التي تعالج بها عند البدو الرحل في كثير من مناطق المعمور (8 à 14 Le prix du sang). كان القضاة يجتهدون في تقدير التعويض عن الجروح اجتهدات تختلف من قبيلة إلى أخرى و من سنة إلى سنة باختلاف الأوضاع الاقتصادية. كان التعويض عن الجرح في الوجه يحدد عند "أيت عطا" مثلاً بالطريقة الآتية: يقف أحد القضاة أمام الجريح - بعد أن يكون الجرح الذي في وجهه قد التأم - ثم يسير القهقري رويداً رويداً إلى أن تتعذر عليه رؤية الندبة، أي أثر الجرح، فيتوقف ويقيس أحد القضاة الآخرين ما بينه وبين الجريح من عدد الخطوات، ثم يصدر مجلس القضاء حكمه بأن يعوض المجني عليه عن جرحه. فإن كان رجلاً حكم له بأخذ ما يساوي عدد الخطى غنماً، وإن كان امرأة حكم لها أن تأخذ بقرًا.

هذه الأوضاع القبلية كانت سائدة في المجتمع التقليدي الأمازيغي إلى منتصف القرن العشرين، والغالب أنها لم تتغير كثيراً منذ العصور القديمة. ولقد كانت مصدر قوة وضعف في أن واحد. كانت مصدر قوة لأنها حالت دون قيام أي نظام فيئودالي كالذي عرفته أوروبا ودون قيام أي نظام طاغوتي كالذي عرفه وادي النيل لمدة ثلاثة آلاف سنة، ودون قيام أي نظام قيصري ولا كسروي. ولذا لم يستعبد "البربر" قط استعباداً جماعياً. وحتى إذا برزت لهم في الأفق قوة تدعي الجبروت نواشتها القبائل بدون انقطاع أو رحلت عن منطقة نفوذها متحينة الفرص للإنقضاض عليها و كسر شوكتها عاجلاً أو آجلاً.

و كانت مصدر قوة نسبية مكنت الأمازيغيين من مواجهة الهجمات الإستعمارية التي توالى على إفريقيا الشمالية ابتداء من القرن الخامس قبل الميلاد. ذلك لأن حياة البداوة تمنع الشعوب من الركون إلى التمتع و الإسترخاء من جهة ، و لأن المهاجمين كانوا يجدون أمامهم دائماً مقاومة

سريعة التنقل من ناحية الى ناحية، غير ملتزمة بقرار رئاسة مركزية، فإذا استسلمت قبائل لاذت قبائل أخرى بالجبال أو بالصحراء لتنتقل منها بعد حين و تنغص على المستعمر مقاومه و تجعله دائما في موقف الدفاع إلى أن تذهب ريحه مع الزمان و تبقى الأرض لأهلها. و مما لاشك فيه أن الشعور المبهم بالانتماء العرقي أو اللغوي المشترك كان يضمن مستوى أدنى من التآزر بين القبائل في مواجهتها للأجنبي الدخيل و كانت مصدر قوة نسبية لأنها عاقت عمليات الثقافة التي تلاحقت على أرض المغرب الكبير عن بلوغ مداها في أي عصر من العصور، رغم طول الزمن فمكنت اللغة الأمازيغية من البقاء. مكنتها من البقاء في حالة متردية لكن في حالة قابلة للإنتعاش، بينما صارت إلى خبر كان عشرات من اللغات التي عايشتها وعاصرتها في القديم، كالمصرية القديمة و اللاتينية و الفينيقية و الغالية و غيرها.

لكن، من جهة أخرى، كانت تلك الأوضاع مصدر ضعف ملحوظ، لأنها أولا جعلت الأمازيغيين، بصفتهم أمة، في مواقف الدفاع عن النفس في جل حقب التاريخ، مع ماكان يتوفر لهم من القوة الحربية الكمينية في عدد قبائلهم وفي تعودهم حياة الشظف. كانوا يهاجمون في عقر دارهم، ولم يكونوا قادرين على التكتل العسكري الذي تتبع منه الرغبة في التوسع على حساب الغير. وكانت مصدر ضعف لأنها منعت قيام أي دولة مركزية يسمح لها طول بقائها بتنظيم الأمة في عمق كيائها، ولو مع مصادرة جزء مهم من الحريات، وبإنشاء حضارة مادية رفيعة متميزة. و كانت مصدر ضعف، بما أن امتناع "البربر" عن السماح لأية فصيلة منهم بالسيطرة و التعالي كان يضطرهم إلى تحكيم غيرهم في شؤونهم، إما على مستوى الدول و إما على مستوى الأفراد، إلى أن صار ذوو الطموح السياسي منهم، بسبب ذلك، ينتحلون الأنساب غير الأمازيغية كي يستتب لهم الأمر؛ فعل ذاك ابن تومرت و عبد المومن بن علي و السلاطين المرينيون و غيرهم، كما فعله من قبلهم يوبا الثاني إذ كان يدعي و يرسخ في أذهان الناس أنه من سلالة البطل اليوناني الأسطوري "هرقل، Hercule, Herakles" (Gsell, VIII, 237). و كانت تلك الأوضاع مصدر ضعف، لأنها حالت بين الثقافة الأمازيغية الذاتية و بين النمو و الازدهار، و أبقتها على حالتها المناسبة لنمط العيش القبلي المائل إلى البداوة، فوجدت تلك الثقافة نفسها في تنافس و تبار مع ثقافات أكثر نموا، وسلمت لها بالتعاقب على شغل مجالات التحضر و التمدن.

و هكذا يمكن القول إن "البربر" لم يكن لهم الاختيار بين المسار الذي ساروا فيه منذ فجر التاريخ إلى اليوم وبين مسارات أخرى، ولكن جغرافية مواطنهم الطبيعية هي التي رسمت لهم معالم ذلك المسار، بما فرضته من أساليب الاسترزاق و ما يترتب عليها من ظواهر الدور و التسلسل بين تقاليد المجتمع وطباع الأفراد في التفاعل مع بيئة ليست بصريحة الخصب و لا بصريحة الجذب، تجود حيناً و تبخل حيناً، تضاريسها متجزئة، ومناخها مائل إلى الجفاف مطبوع بالمتناقضات التي من جرائها يستمر انجراف التربة، أذ لا غطاء نباتي ينظم توزيع المياه بين الانصراف و التسرب إلى الجوف، ولا " أفق أول، Premier horizon " يسمح بظهور غطاء نباتي متماسك ذي شأن. وما على المرء، إن هو أراد أن يلمس هذه الظواهر و المظاهر الشاخصة للعيان، إلا أن يمعن النظر في المناظر التي يمكنه أن يشاهدها من الطائرة، في تتابعها من وسط أوربا إلى جنوبي المغرب، إذا ما أتيح له السفر إلى المغرب يوم صحو من أيام الصيف أو الخريف أو الشتاء.

أما ما نبت فوق الأراضي "المغربية" من حضارات مستوردة، فيرجع سبب ازدهاره ازدهارا نسبيا إلى كونه نقلة فصلت عن حضارات احتضنت نشأتها و ترعرعها أراض أخرى بطباع جغرافية أخرى، ربت شعوبا أخرى، إما بخصبها المتواصل ووفرة أسباب التكاثر و التماسك و التكتل فيها، و إما بقساوتها الداعية إلى التطلع و التشوف إلى سواها.

و يبقى لنا مع ذلك أن نلفت و نلفت الأنظار إلى خصوصيتين أمازيغيتين، علاقة إحداهما بالبيئة و نمط العيش ظاهرة، وسبب وجود الأخرى غير واضح. الخصوصية الأولى هي الجنوح إلى التمسك بالراديكالية في الاختيار والسلوك و النظر، ومنها نتج تبني الدوناتية المسيحية في العصر القديم، ثم تبني مذهب الخوارج في العصر الوسيط، والانفراد بالمالكية، وبها يمكن تفسير صرامة ابن تومرت وصرامة تلامذته من الموحدين الأول، ويمكن تفسير ميل أفراد إلى الصلاحية و النسك المفرطين، و ميل آخرين إلى الشعوذة و النصب والسطو و التشغيب. و الخصوصية الثانية هي ازدياد الاضطراب في القول و الفخفة و التبجح، شأنهم في ذلك شأن الاسبارطيين القدماء (التاريخ العالمي للتربية، l'Histoire Mondiale de l'Education, 142... و عنها صدر موقف يوسف بن تاشفين إذا أمر كاتبه بأن يقتضب الجواب على الرسالة المطولة التي كان ملك أستوريا "الفونسو" السادس قد بعث بها إليه محذرا له قبيل يوم الزلافة. هذه الخصوصية قد تتبلور عند الأمازيغيين في مثل سائر قديم يقول « المتبجح القوال لا يفعل، و الفعال العامل لا يقول = ونايتين ورايتكا، وتايتكان وراينيني!»

IX - خاتمة

إن من الضروري أن نشير في هذه الخاتمة إلى ظاهرة لا يمكن الباحث الجاد أن يغفل عنها حينما يستعرض مصادر التاريخ الأمازيغي، و لايجدر به أن يستنتج النتائج من المقدمات إلا بعد وضع تلك الظاهرة في الميزان، ألا وهي انعدام وجهة النظر الأمازيغي واحتكار خصوصهم أو شركائهم لرواية أحداث التاريخ و للتعليق على الأحداث. إننا لا نعرف عن "بربر" عهد قمرمجة و عهد روما و عهد "بيزانقا" إلا ما رواه الفينيقيون و اليونان و الرومان أنفسهم. ولا نعرف عن "بربر" عصور الإسلام الأولى إلا ما رواه لنا المؤلفون العرب. و لا نعرف عن "بربر" العهود المتأخرة من التاريخ الحديث، بين القرن السادس عشر و القرن العشرين الميلاديين، إلا ما رواه لنا أعوان السلطة المركزية أو المقربون للسلطة، و لانعرف عن "بربر" المقاومة المسلحة التي تصدت للفرنسيين بين 1912 و 1934 إلا ما رواه الفرنسيون وكتبوه. و مما يوهمه غياب الأمازيغيين في كتابة التاريخ أنهم لم يحضروا في صنع التاريخ إلا حضورا هامشيا. ولعل هذه "المحاكمة الغيابية" التي حوكموها هي سبب إدانتهم في غير موقف، لأن حججهم كانت معهم كما يقول المثل العربي. من حقهم اليوم أن يطالبوا بالتعقيب على ما أصدر بشأنهم من الأحكام في ضوء ما جد من أساليب النقد لدى من يزاولون بنزاهة مهنة التعقيب عن ماضي الشعوب (L'histoire sous surveillance)

لقد تفضل أحد المؤلفين اللاتينيين القدماء - مع كونه لاتينيا - إلى بعض شطحات المؤرخ "سالوستيوس، Sallustius" صاحب المرجع الأول الذي يرجع إليه في دراسة عهد "يوكرتن، Jugurtha" وقال فيه إنه "إنسان دنيء" مجرد من كل نزاهة فكرية (Les Berbers, 1,65,note 4). فهل درست نصوص ابن عبد الحكم في "فتح المغرب" دراسة نقدية شاملة بصفتها المصدر الأول لأخبار "البربر" عند دخول العرب افريقية الشمالية؟ و هل حاول مؤرخ ناقد أن يستنبط من المتون ما كان من الدوافع النفسية، أو السياسية، أو الاجتماعية، أو الاقتصادية، وراء التحامل على "البربر" من قبل مؤلفين عرب مشاركة و أندلسيين أمثال ابن حوقل، و ابن حزم المسيحي الأصل، وياقوت الحموي الرومي النسب؟ فمما يثير الشك في أن المشاركة يستطيعون أن يعالجوا قضايا المغرب التاريخية بما يقتضيه البحث العلمي من موضوعية، أنهم يصدرون أحكاما جاهزة في مسائل كثيرة دون فحص دقيق لمعطياتها. هذا محمد رشيد رضا يرجع في كتابه "الخلافة و الامامة العظمى" الرأي القائل بأن سبب توقف الجيش الاسلامي في جنوبي فرنسا راجع إلى كون أكثر الجنود "بربرا" دون أن يفسر كيف استطاع أولئك الجنود أن يفتحوا الجزيرة الأيبيرية الشاسعة في ظرف وجيز، ودون أن يشير إلى الاستياء و التذمر الذي أثاره سلوك الولاة الأمويين في أوطان أولئك الجنود. وهذا الأستاذ الكبير حسن إبراهيم، رحمه الله، يحكم تلقائيا بأن الشر في النزاع بين العرب و "البربر" في الأندلس، لايمكن أن يصدر إلا عن "البربر"، وذلك عند قوله: "وما كاد شر البربر يزول من الأندلس، حتى قام النزاع بين المضربة و البيمنية..." (تاريخ الاسلام، ج1، ص322). و هذا أمين الريحاني يبدي سروره، في أحد مؤلفاته، من كون شيخ إسباني "يفق بين العرب و المغاربة". أما رأي المشاركة المحدثين في ابن خلدون فيتجاذبه الاعتزاز بكون ذلك المؤرخ الفذ عربيا والاستياء من "إدانتة للعرب و محاباته للبربر". هذا المؤرخ عبد الله عنان يكتب "...ينتمي (ابن خلدون) في الواقع إلى ذلك الشعب البربري الذي افتتح العرب بلاده بعد مقاومة عنيفة و فرضوا عليه دينهم و لغتهم..." وهذا فؤاد أفرام البستاني "يفند زعم طه حسين" أن ابن خلدون نفسه كان يشك في نسبه العربي. وهذا أبو خلدون ساطع الحُصْرِي يَتَمَحَّل لاثبات عروبة ابن خلدون بالادعاء أن ابن خلدون إنما كان يقصد بـ"العرب" الأعراب (دراسات عن مقدمة ابن خلدون)، ويتغافل عما جاء في المقدمة نفسها، يُظهر أن ابن خلدون كان يميز جيدا بين مفهومي "العرب" و "الأعراب"، لأن

تكوينه الديني كان يتطلب منه ذلك (المقدمة، ص216، 217؛ معجم الفاظ القرآن الكريم، مادة: عرب).

إن الغاية من كل ما تقدم في هذا المقال من تحليلات وملاحظات ليست هي الدعوة إلى جلو صفحات التاريخ الأمازيغي و إعادة كتابتها على حساب الموضوعية العلمية، ولكن الغاية هي لفت النظر إلى أن التاريخ بصفة عامة لا يمكن أن يقال بشأنه أنه علم ما لم يعف من القيام بالدعاية لعرق أو لقومية أو لوطنية أو لادولوجية فلسفية، و بالأحرى ما لم يعف من القيام بالدعاية لعرق أو لقومية أو لوطنية أو لادولوجية فلسفية، و بالأحرى ما لم يعف من الدعاية لفئة من فئات المجتمع. لن يقال بشأنه إنه علم ما لم يلتزم بالحياد التام، و ما لم يتخلص من أسلوب الأدبيات و لم يتوخ الدقة و الإيجاز اللذين يفرضهما تقصي الحقائق في غير لبس للحق بالباطل و لالواقع بالأسطورة أو الخيال.

المراجع البيبليوغرافية

ملاحظة:

كان القصد من كتابة هذه الفصول هو تقديم نظرة شمولية عن تاريخ الأمازيغيين، مع ما فيه من استمرارية. و بما أن من المفروض أن للقارئ العربي المسلم دراية بتاريخ "البربر" في العهود الإسلامية، لقد اقتضت الفقرات المتعلقة بتلك العهود اقتضاباً؛ بينما توسع في التعريف بتاريخ أمازيغي ما قبل الإسلام. لهذا نرى أن عدد المراجع الأجنبية في هذه البيبليوغرافية أكثر بكثير من عدد المراجع العربية.

1 - المراجع العربية:

- ابن ابي زرع: روض القرطاس.
- ابن خلدون، المقدمة المجلد الأول من تاريخ ابن خلدون، بيروت، دار الكتاب اللبناني، 1958.

- ابن عبد الحكم، فتوح افريقية و الاندلس، تحقيق عبد الله الطباع، بيروت، دار الكتاب اللبناني، 1964.

- ابن عبد العظيم الازموري: بهجة الناظرين و أنس الحاضرين ووسيلة رب العالمين في مناقب رجال أمغار الصالحين، مخطوط، الخزانة العامة، الرباط، رقم 1501 .
- ابن مرزوق التلمساني، محمد: المسند الصحيح الحسن في مآثر و محاسن مولانا أبي الحسن، تحقيق ماريّا خيسوس بيغيرا، تقديم محمد بوعيداد، الجزائر، الشركة الوطنية للنشر و التوزيع، 1401 هـ/ 1981.

- الادريسي: نزهة المشتاق في اختراق الآفاق، تحقيق هانري بريس، الجزائر، دار الكتاب، 1957.

- أمير عمر: الشعر الأمازيغي المنسوب الى سيدي حمو الطالب، الدار البيضاء، مطبعة التيسير، 1987.

- الجزنائي، علي: جني زهرة الآس في بناء مدينة فاس.
- الصافي، مومن علي: أوسان صميدنين، الدار البيضاء مطبعة الأندلس، 1983.

- حسن، ابراهيم حسن: تاريخ الإسلام، الجزء 1، ط، 7 - القاهرة، مكتبة النهضة المصرية، 1964.

- ساطع الحصري: دراسات عن مقدمة ابن خلدون، ط. موسعة، القاهرة، دار المعارف، 1953.

- شفيق، محمد: الشعر الأمازيغي و المقاومة المسلحة في الاطلس المتوسط وشرقي الاطلس الكبير، مجلة الاكاديمية، عدد4، 1987/1408.

- عبد الرزاق، محمد اسميل: الخوارج في بلاد المغرب - الدار البيضاء، دار الثقافة، 1970.

- مجمع اللغة العربية: معجم ألفاظ القرآن الكريم.
- مستاوي، محمد: تسكراف، الدار البيضاء، دار الكتاب، 1976.

- مستاوي، محمد: تاضصاد - يمطاون - الدار البيضاء، دار الكتاب، 1979.

- الناصري، أحمد بن خالد: كتاب الاستقصا الدار البيضاء، دار الكتاب، 1954.

2- المصادر الأجنبية أو المكتوبة بلغة أجنبية:

- Agnouché, Abdellatif - Histoire politique du Maroc. Casablanca Afrique Orient, 1987.
- Akkache. A. - Tacfarinas - Alger, S.N.E.D. 1968.
- Aymard. André, Auboyer, Jeanine - Histoire générale des civilisations Paris: P.U.F. 1967. Vol. I, II.

محمد شفيق

لمحة عن ثلاثة و ثلاثين قرنا
من تاريخ الأمازيغيين

